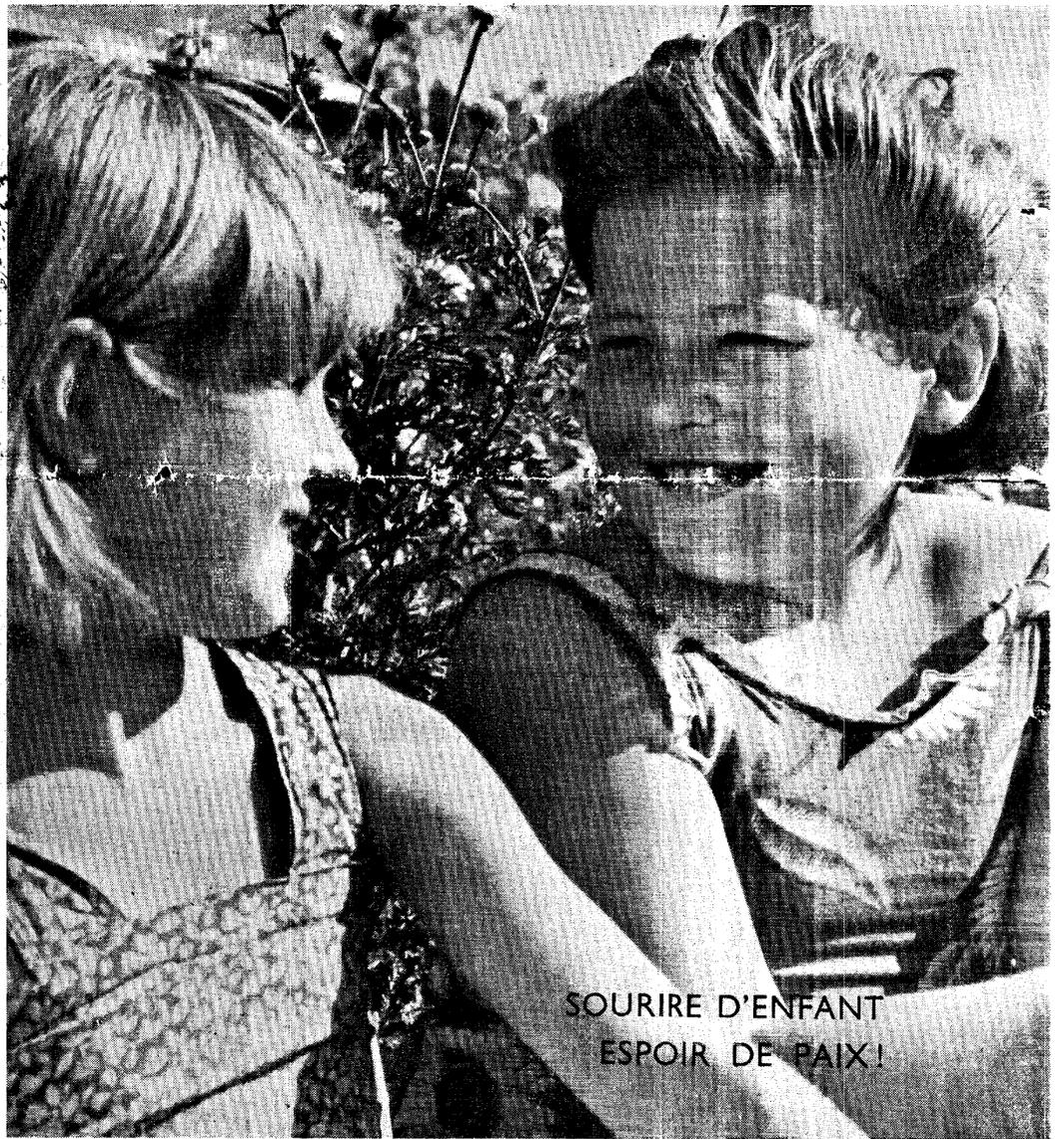


Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

25X1

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

Voici l'URSS



N° 7

6 Frs

SOURIRE D'ENFANT
ESPOIR DE PAIX!

Juillet 1947



Echos et NOUVELLES



DE riches gisements de fer ont été découverts dans la partie occidentale de la république Carélo-Finnoise. On a décelé à cet endroit graves perturbations magnétiques ce qui fait supposer l'existence d'autres gisements importants.

UNE nouvelle expédition a quitté Léninegrad par avion vers la péninsule de Taïmyr, la région la plus septentrionale de l'Asie; la région centrale de cette première péninsule était restée inexplorée jusqu'ici.

DES prospections sont en cours en Ukraine, dans huit districts de la rive gauche du Dniepr. De grands gisements de lignite y ont été déjà découverts, ainsi que du charbon dans la région de Lvov et du bauxite dans le bassin de Nikopol.

UNE flotille de baleiniers fait route vers ses ports d'attache, venant de l'antarctique. D'après les premiers rapports reçus, la chasse a été très bonne, en dépit des tempêtes de neige et de la présence des nombreux icebergs.

DANS l'Arctique, au large des îles Aléoutiennes, le harponneur Panov a tué une baleine pesant 90 tonnes. La longueur d'un fanon de ce colosse est de 3 mètres.

EN plus du service régulier Léninegrad-Londres, la ligne de la Baltique vers l'Amérique, via Mourmansk, a été inaugurée récemment.

LES 9 premiers tunnels du métro de Léninegrad sont en cours de construction. Les travaux présentent d'immenses difficultés vu l'état marécageux du terrain. Il faut descendre jusqu'à 40 mètres sous terre avant d'atteindre un terrain permettant le percement des tunnels. Afin de traiter le sol marécageux, il est fait usage d'air comprimé et de réfrigérateurs.



Le Ministère de l'Industrie textile avait organisé récemment à Moscou une exposition où 35 entreprises exposèrent plus de 2500 échantillons de cotonnades d'été. On voit sur la photo une partie du stand de la fabrique de textiles « Trekhgornaïa » de Moscou.

L' U. R. S. S. ABOLIT LA PEINE DE MORT

LE Présidium du Soviet Suprême de l' U. R. S. S. a décidé de :

1° Abolir en temps de paix la peine de mort établie pour des crimes par les lois en vigueur en U.R.S.S.;

2° Pour les crimes entraînant, d'après les lois en vigueur, la peine de mort, appliquer en temps de paix l'internement dans des camps de redressement par le travail pour une durée de 25 ans;

3° Pour les condamnations à la peine de mort non encore exécutées lors de la parution du présent décret, remplacer la peine de mort par la peine prévue à l'article 2 du présent décret, ce qui sera fait sur décision de l'instance judiciaire supérieure.

Ce nouveau décret publié le 26 mai dernier ouvre une page nouvelle dans l'histoire de l'Etat soviétique.

Il y a 30 ans, les ouvriers et les paysans prenaient en main le pouvoir politique en Russie. Il y a 30 ans commençait la grande expérience socialiste. C'était, qu'on le veuille ou non, la naissance d'un monde nouveau.

Depuis, grâce aux efforts héroïques et au travail d'abnégation des paysans, des ouvriers et des intellectuels, l'Etat soviétique n'a cessé de grandir.

Ni la trahison intérieure, ni l'intervention de l'extérieur n'ont réussi à l'abattre. Envers et contre tout, l'expérience continuait, le système soviétique s'affirmait. Pourtant tout était mis en œuvre afin de briser le régime et de restaurer le pouvoir des capitalistes et des propriétaires fonciers. C'était une lutte à mort. Les adversaires du nouveau régime s'embarrassaient fort peu de scrupules : trahisons, crimes, complots, sabotages, tout était bon pour saper l'œuvre de Lénine.

C'est alors que pour combattre les crimes les plus graves, les républiques fédérées avaient institué la peine de mort, hors du système général des pénalités. C'est dire que la législation soviétique a toujours considéré la peine de mort comme un châtiement exceptionnel.

STABILITE INTERIEURE

En 1941, l'Allemagne nazie, grisée par l'espoir d'une guerre éclair triomphale, se rua sur l'Union Soviétique. L'envahisseur avait tablé sur une prétendue faiblesse du régime.

Mais les Allemands s'étaient cruellement trompés. Les premiers insuccès de l'Armée Rouge, loin d'affaiblir l'Union des ouvriers et des paysans et l'amitié des peuples de l'U.R.S.S., ne firent que les raffermir davantage. La guerre nationale 1941-1945 a démontré la solidité inouïe de l'armée soviétique.

L'abolition de la peine de mort est une des conséquences de la stabilité intérieure du régime

LA PAIX ASSUREE POUR LONGTEMPS

Mais il est également indispensable de tenir compte à ce sujet de la situation internationale telle qu'elle s'est créée depuis la victoire sur l'Allemagne et le Japon.

On peut considérer la paix comme assurée pour une période prolongée, bien que des éléments agressifs tentent de provoquer une nouvelle guerre, mais l'Union Soviétique sait que grâce à la vigilance des populations laborieuses des autres pays, de telles tentatives sont vouées à l'échec.

En prenant la décision d'abolir la peine de mort, le Présidium du Soviet Suprême, a non seulement tenu compte du désir des syndicats exprimant l'opinion de larges couches sociales, mais aussi de la situation internationale qui, bien que parfois troublée par la voix de quelques fauteurs de guerre, donne bien des raisons d'espérer, tant que les peuples du monde entier exprimeront clairement leur ardent désir de paix.

LE plan du nouvel aéroport de Léninegrad vient d'être approuvé. C'est le plus grand projet de ce genre. Les pistes d'envol seront praticables par tous les temps, jour et nuit. Les bâtiments seront construits en granit, marbre, bronze et bois d'essences rares.

UNE nouvelle matière plastique ultra-légère a été découverte par les savants soviétiques. Elle servira à fabriquer des frigos, bateaux, bouées de sauvetage, etc. Son poids est 20 fois moindre que celui de l'eau, 5 fois moindre que celui du liège

L'INDUSTRIE de l'acier et du fer a dépassé son programme de production d'acier, de fer, de métal étiré et de manganèse. Comparée à celle de mai 1946 la production de fonte a augmenté de 10%, de l'acier de 9%, du métal étiré de 16%, du coke de 13%, du minerai de fer de 20%.

POUR les 5 premiers mois de l'année, la production de force électrique a dépassé de 16% celle de 1946 pour la période correspondante.

L'INDUSTRIE du pétrole des régions orientales a exécuté son programme de mai, qui dépassait de 3% celui d'avril 1946 et de 24% celui de mai.

Dans les régions méridionales et occidentales de l'U.R.S.S., la production de mai dépasse de 14% celle de la période correspondante de l'année précédente.

LA production de wagons de chemins de fer dépasse déjà le niveau d'avant-guerre.

LE kolkhozien Vassili Tichkine est le plus vieil habitant du territoire de Stavropol. Il est âgé de 142 ans. Il avait 7 ans quand Napoléon fut chassé de Russie. Il participe encore aux travaux de son kolkhoz. Pendant plus d'un siècle il a travaillé comme pêcheur de la Mer Caspienne et comme batelier de la Volga. Il aime raconter la vie de serf au 19^e siècle. Le père de Tichkine a vécu 137 ans et sa mère 117 ans.



Dans les hameaux éloignés du Tadjikistan, ne comptant souvent que quelques familles, une partie du service de ravitaillement se fait par des magasins ambulants. Sur la photo : une pharmacie arrive dans un petit bourg.

Le message de paix

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

STAT

LE regard vif, l'allure bonhomme, mais avec, de temps en temps, un geste brusque, le rire éclatant des gens de bon sens qui savent ce qu'ils veulent, tel nous apparaît K. Ziliacus, « l'enfant terrible » du Parti Travailleuse, comme il se nomme lui-même.

Sa parole est un enchantement. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre en parleront longtemps encore à leurs amis...

D'abord un français impeccable, pimenté d'un léger accent délicieux, un vocabulaire d'une richesse remarquable — il va jusqu'à l'argot parisien!

Et puis, une éloquence directe, un humour incisif.

« Je ne voudrais pas être votre ennemi » disait en le remerciant notre ami le Dr. Lefebvre, président de notre Fédération boraine. Et le public était de son avis... Tel est l'homme éminent que successivement Bruxelles, Anvers, Tournai, Liège, Quaregnon et Charleroi ont applaudi.

Ceux de nos amis qui l'ont présenté au public: M.M. Singer à Bruxelles, Wouters à Anvers, le professeur Sevrin à Tournai, le



Partout sa parole fut accueillie par des applaudissements prolongés, partout elle raffermi les convictions, elle exalta les résolutions, elle ouvrit les yeux.

Tout ce que notre pays compte de démocrates et d'amis de la paix doit au député Ziliacus un tribut de reconnaissance.

« La paix ne viendra ni des gouvernements, ni des généraux. La paix viendra de l'union des travailleurs du monde ! »

(K. Ziliacus à Bruxelles).



K. Ziliacus à sa descente de l'avion, à l'aérodrome de Haren, le 8 juin passé.

d'un grand citoyen britannique

professeur Victor Bohet à Liège, le docteur Lefebvre à Quaregnon, M. Leroy à Charleroi, ont mis en lumière les aspects multiples de cette forte personnalité : une large intelligence, une expérience profonde des affaires internationales (pendant 19 ans M. Ziliacus fut membre de la Section d'Information de la S.D.N.), un orateur brillant et un pamphlétaire redoutable, un démocrate sincère et conséquent, un homme de cœur.

Durant son séjour en Belgique, M. Ziliacus fut reçu à la Chambre des Représentants par un groupe de Sénateurs et Députés.

À Bruxelles, à l'issue de la conférence, une réception officielle groupa à l'initiative des A. B. S. de nombreuses personnalités, dont : le Chargé d'Affaires de Pologne, M. le Secrétaire de Légation de Bulgarie, M. Chevelev, deuxième secrétaire de l'Ambassade de l'U. R. S. S., M. le Sénateur Henri Rolin, M.M. les Députés Lalmand, Marteaux et Terive, M. Popov, Consul d'U. R. S. S. à Bruxelles, M. le Général Deguent, M. le Professeur Schellinck, etc.

Le 12 juin M. Leclercq, Gouverneur de la Province de Liège, reçut officiellement le conférencier, en présence du Secrétariat régional du Parti Socialiste Belge.

M.M. Derasse, bourgmestre de Tournai, et Plumet, bourgmestre de Quaregnon, l'accueillirent à leur tour et lui firent signer le Livre d'Or de leur commune.

Ouvriers, paysans et intellectuels, socialistes, communistes et libéraux, catholiques et protestants, syndicalistes et coopérateurs sont venus l'écouter.

C'est ce qu'ont voulu matérialiser au cours d'une cérémonie brève et émouvante, les mineurs de Charleroi, en offrant une lampe au député des métallos, des cheminots et des mineurs de Gateshead, à K. Ziliacus, l'ami de Henri Wallace, le lutteur indomptable du socialisme et de la paix.

« Voici l'U. R. S. S. ».

UN TEXTE INÉDIT DE K. ZILLIACUS :

LA première guerre mondiale avait déclenché la première vague de révolution sociale. Heureusement l'intervention anglo-franco-américaine, venue à la rescousse de la contre-révolution russe, échoua. Car elle aurait abouti à restaurer une Russie autocrate et militariste qui aurait fatalement été, selon les mots mêmes de Lord Balfour, Ministre des Affaires Etrangères à l'époque, du côté de l'autocratie et du militarisme allemands, et nous aurions perdu la deuxième guerre mondiale.

Malheureusement, l'intervention contre-révolutionnaire alliée a réussi en Hongrie. On a conservé l'ancien ordre social en Italie et en Allemagne, par des moyens qui donnèrent naissance aux régimes de Mussolini et de Hitler, et qui menèrent tout droit à la deuxième guerre.

La deuxième guerre mondiale fut le résultat direct de la défense de l'ancien ordre social après la première guerre. Comme le fascisme est une forme de la contre-révolution capitaliste, la défaite et le renversement des régimes fascistes et quisling déclencha fatalement et automatiquement la deuxième vague de la révolution sociale, portée, cette fois-ci, par les mouvements de la résistance nés en grande partie de la classe ouvrière, des paysans et de la petite bourgeoisie.

En face du phénomène de la révolution sociale, les Etats-Unis ont proclamé et pratiquent une politique d'intervention. En Grèce on appuie le fascisme royaliste, en Turquie une dictature militariste, en

GUERRE ou PAIX ?

Perse le régime mi-féodal, corrompu et tyrannique, en Chine un fascisme oriental, au Japon on a sauvé l'ancien ordre social, brutal et exploiteur, tout en le subordonnant au capitalisme américain, et ainsi de suite.

Partout l'influence du « torysme » américain triomphant s'exerce au profit de la réaction et de la contre-révolution. L'appui ouvert donné à la contre-révolution en Grèce, à la réaction en Italie, les intrigues officieuses avec les gaullistes en France, la réaction et la contre-révolution en Hongrie, en Roumanie, en Autriche et ailleurs ont provoqué des réactions préventives de défense, comme en Hongrie.

L'U.R.S.S. n'a pas l'initiative dans les affaires internationales. Sa politique est essentiellement défensive. Les erreurs qu'elle a pu commettre, les sujets d'irritation entre elle et nous, ont de l'importance comme des symptômes de la mésestante profonde qui existe entre elle et les puissances occidentales. Mais ils n'en sont pas la cause.

L'Angleterre travailleuse, comme l'a dit Attlee, le 18 novembre à la Chambre des Communes, est plus près des Etats-Unis que de l'U.R.S.S. quand il s'agit de la démocratie politique et des droits individuels, mais elle est du côté de l'U.R.S.S. et s'éloigne des Etats-Unis en matière d'organisation sociale et économique.

K. ALABIAN ET N. BARANOV

hôtes de notre capitale, exposent le rôle de l'architecture dans la vie soviétique

LE Centre pour les Relations Culturelles avec l'U.R.S.S. a été honoré d'avoir à sa tribune deux éminents représentants de l'architecture soviétique.

Dans une salle de la porte de Namur, à Bruxelles, devant un auditoire d'architectes et de journalistes, notre ami G. Rulens, secrétaire du groupe Architecture du Centre Culturel, présenta les deux conférenciers: l'académicien Karo Alabian, auteur des plans de reconstruction de Stalingrad, et N. Baranov, architecte en chef de Léninegrad.

Les deux conférenciers nous ont apporté de précieux renseignements sur la façon dont le corps des architectes soviétiques conçoit sa mission.

Alabian, après avoir brièvement rappelé les énormes destructions consécutives à l'invasion hitlérienne — 1.700 villes, 72.000 villages — donna un bref aperçu des tâches écrasantes auxquelles font face les constructeurs soviétiques.

Après avoir souligné l'énorme intérêt que la population soviétique apporte à l'œuvre de la reconstruction et à l'architecture, Alabian aborde le sujet relatif aux conceptions architecturales de la période présente en U.R.S.S. Contrairement à ce que d'aucuns prétendent,



L'académicien K. Alabian, à son bureau de travail. Etendu sur la table, le plan de reconstruction de Stalingrad, dont il est l'auteur.

plusieurs tendances se manifestent encore actuellement en U.R.S.S. La caractéristique essentielle de toute l'architecture soviétique, quelle que soit la tendance, moderne ou classique, réside dans le fait que l'architecte soviétique cherche toujours à développer son art à l'image de son pays. Cela engendre une architecture vraiment démocratique, une architecture humaine et représentative des aspirations de l'homme soviétique.

Partant de ce principe, les architectes soviétiques ont largement puisé dans la tradition, ce qui ne signifie nullement que l'architecture soviétique actuelle soit une copie servile de ce qui s'est fait au cours des siècles passés.

Voici en quels termes le conférencier a exposé les idées qui sont à la base de l'architecture soviétique:

« Une des questions actuelles en architecture est le problème du nihilisme. Nous essayons de rejeter ce nihilisme. Immédiatement après la révolution d'octobre, beaucoup d'architectes soviétiques croyaient à la négation de l'architecture ancienne et voulaient créer quelque chose d'entièrement nouveau. Certains d'entre eux croyaient que l'architecture n'est autre chose que la matérialisation de l'objet.

» Lorsque nous voyons un avion sortant de l'usine, nous le trouvons beau, mais quelques années après, ce même avion nous semblera vieilli, démodé.

» L'art et l'architecture ne peuvent être cosmopolites. En effet, l'humanité perdrait beaucoup si Grieg avait écrit dans le style de Rachmaninov et vice versa. La valeur d'un Rachmaninov, d'un Grieg ou d'un Debussy est nationale par sa forme et universelle par son idée. En Union Soviétique, je crois que l'art doit être national par sa forme, chaque peuple doit exprimer sa pensée à sa façon. L'art national par la forme ne divise pas les peuples, mais au contraire, les rapproche pour autant que cet Art soit de qualité. Quant à la question de l'héritage artistique et du renouveau de l'Art, elle est beaucoup discutée aujourd'hui en U.R.S.S. L'humanité contemporaine est l'héritière de tout ce qui a été fait, de tous les temps.

» Les magnifiques monuments de l'Histoire ne sont pas seulement des souvenirs, mais également une école. Il ne s'agit pas de copier les œuvres anciennes, mais de s'inspirer de ces exemples de l'Histoire ».

Parlant ensuite de l'intérêt qu'il y a de créer des ensembles, K. Alabian nous dit: « L'un des principes de base de l'architecture soviétique est d'ériger des ensembles de constructions. L'on construit un quartier, une ville et non des maisons isolées. Nous pensons que nous n'atteindrions pas notre but si nous travaillions par façades isolées. Au lieu de créer des mosaïques de maisons, nous créerons des ensembles agréables. Je crois que notre méthode donne plus de possibilités de créer des éléments esthétiques plus élevés ».

Après K. Alabian, Baranov à son tour exposa les principes de la reconstruction soviétique — pour le secteur Léninegrad. Cette cité héroïque, qui subit un blocus de 900 jours, a terriblement souffert des bombardements. Un quart à peine des constructions avait échappé aux destructions.

Et cependant, la reconstruction de Léninegrad a réalisé ce tour de force que des visiteurs, au début de cette année, ont demandé: Mais où sont vos ruines?

En plein blocus, les reconstruteurs — architectes, ingénieurs, ouvriers, écoliers, hommes et femmes — travaillaient d'arrache-pied à panser les plaies. Mieux: à la libération de la ville, les plans de la reconstruction et des aménagements de la cité et du port étaient établis.

Léninegrad, d'ici trois ans, aura un large débouché sur la mer; deux immenses parcs

— chacun de 200 hectares — seront plantés, et une digue — œuvre gigantesque — mettant fin aux inondations périodiques de la ville sera en voie de construction, de même qu'un métropolitain.

Le conférencier s'attarde un instant à parler de l'immense attachement qu'ont les habitants de Léninegrad pour leur ville martyr. Ainsi il cite en exemple: des dizaines de milliers d'arbres ont été plantés par les seuls soins de la population. Chaque habitant de la ville a planté au moins un arbre; et ainsi tous les jeunes arbres de Léninegrad portent, gravé dans leur écorce, un nom, celui de son « planteur ».

Les deux conférenciers, chaleureusement applaudis, nous ont exposé comment, dans leur grand pays, l'architecture n'est pas l'affaire de quelques spécialistes, voire de quelques esthètes, mais l'œuvre de la population soviétique tout entière.

Il est à souhaiter que souvent encore nous ayons l'occasion d'entendre chez nous des citoyens soviétiques, nous parlant des espoirs et des soucis de leur grand peuple que nous avons admiré pendant les années angoissantes de la guerre et que nous envions aujourd'hui...

Nous sommes persuadés que le contact avec les deux éminents architectes Alabian et Baranov nous a valu un sérieux pas en avant dans la compréhension mutuelle et le rapprochement de nos deux pays.

La Reconstruction

L'ŒUVRE de la JEUNESSE HÉROÏQUE

LE travail de la reconstruction qui s'accomplit à une cadence si prodigieuse en U.R.S.S. est, en grande partie, l'œuvre de sa jeunesse héroïque.

La qualification des jeunes travailleurs est un des titres de gloire de l'Union Soviétique: de 1941 à 1945, les écoles industrielles formèrent plus d'un million huit cent mille jeunes ouvriers qualifiés.

A l'heure actuelle cependant, le recrutement de jeunes spécialistes a été encore intensifié, grâce à la création d'écoles industrielles d'un type nouveau. Les programmes s'échelonnent sur une durée de deux ans et sont heureusement complétés par un stage de 6 mois dans les écoles d'apprentissage des usines.

Ainsi seront formés de jeunes maçons, de jeunes métallurgistes, de jeunes charpentiers, de jeunes cheminots.

L'organisation intérieure de chacune de ces écoles est une réussite pédagogique qui mérite d'être soulignée. En effet, les méthodes de self-government trouvent ici leur application la plus justifiée et la plus heureuse. Si l'enseignement lui-même est assuré par des adultes, c'est aux élèves qu'il appartient d'assumer la responsabilité de l'organisation sociale et administrative de leur établissement. Clubs, bibliothèques, travaux collectifs, conférences, sont autant d'initiatives prises par eux, constituent autant de moyens de permettre à l'apprenti d'améliorer sa culture générale tout en respectant ses goûts particuliers.

Soulignons que les études et les fournitures classiques sont entièrement à la charge de ces établissements et que de plus, à l'usine, les heures consacrées à l'éducation générale et à la technique particulière à l'usine, sont payées comme des heures productives.

Le grand principe qui guide l'éducation des jeunes travailleurs en U. R. S. S. est celui énoncé il y a quelques années par Staline: « L'HOMME, LE CAPITAL LE PLUS PRÉCIEUX ».



À l'école d'apprentissage des P. T. T. N° 8 d'Alma-Ata, deux constructrices d'un poste de radio, affairées autour de leur appareil.



DES le printemps 1943, au lendemain de la libération de la ville, des centaines de lettres nous furent adressées par les habitants de Stalingrad évacués et par les combattants se trouvant parfois à des centaines de kilomètres de leur ville natale détruite. A ce moment, Stalingrad présentait un aspect de désolation infinie: de loin en loin seulement on apercevait des carcasses calcinées de maisons, les silhouettes de ferrailles tordues et difformes...

Nos correspondants occasionnels nous rendaient attentifs à certains défauts inhérents à l'ancienne ville et demandaient qu'on les corrigât à l'avenir. D'autres nous suggéraient des idées relatives à l'emplacement des cités ouvrières.

Notre responsabilité, en tant que constructeurs de la nouvelle cité est grande. Il ne faut pas croire que le projet définitif est sorti de nos bureaux d'études sans que la population en ait été avisé au préalable.

D'abord nous avons tenu compte des idées exprimées dans les lettres, de même que des avis recueillis de vive voix et nous en sommes bien reconnaissants à toute la population.

Au fur et à mesure que l'élaboration des différents projets suivait son cours, nous exposions nos études, en les commentant, et en prêtant grande attention aux critiques et aux approbations. Car les citoyens de Stalingrad ne sont point indifférents à leur ville future, qui doit traduire dans ses monuments et dans son architecture en général l'héroïsme de ceux qui ont versé leur sang pour la liberté.

L'idée de construire une nouvelle ville à proximité de l'ancienne Stalingrad a été rejetée immédiatement par le corps des architectes chargés de la reconstruction et par toute la population.

L'artère principale, qui ne comptait plus que... quatre maisons après la bataille, évoque, comme chaque rue, chaque place, chaque carrefour, des souvenirs chers à ceux qui ont combattu dans la ville. Il n'était donc pas possible de supprimer ces endroits par un simple coup de crayon, laissant pousser l'herbe sur cette terre sacrée et construire une nouvelle ville sur les sables de la steppe.

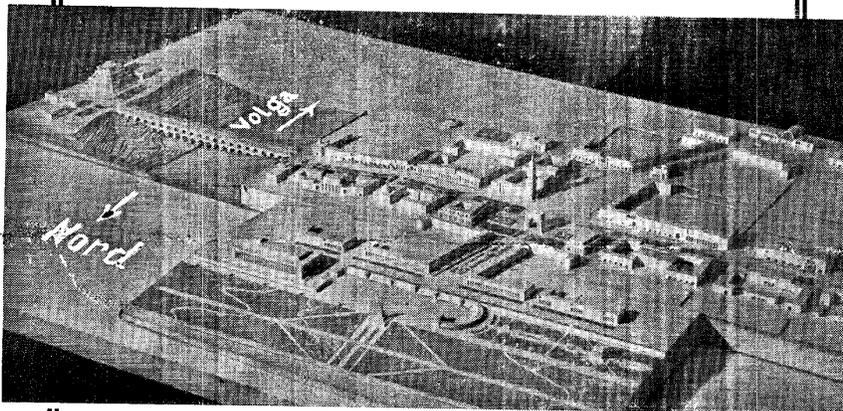
Certes, nous étions amenés à devoir corriger beaucoup de choses; il est clair que reconstruire une ville ne signifie pas recréer l'ancienne, brique par brique, sans améliorer la circulation, sans augmenter les zones de verdure, sans faciliter les accès et la manipulation des marchandises du port fluvial. L'ancien réseau des chemins de fer était une réelle entrave à la circulation des marchandises aussi bien que des voyageurs. Aussi,

L'ACADEMICIEN K. ALABIAN

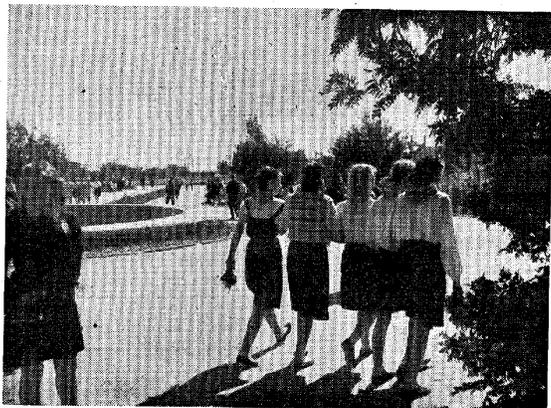
nous parle du plan de reconstruction de

LA CITÉ HÉROÏQUE

dont il est l'auteur



La maquette du centre de la nouvelle Stalingrad, mise au point dans les ateliers de l'Académie d'architecture. Le plan général de la nouvelle cité a été élaboré sous la direction de Karo Alabian. La partie centrale de la ville sera formée d'un ensemble de places reliées entre elles par une série de larges avenues. Cet ensemble rappellera l'histoire héroïque de la ville: A l'extrémité le monument dédié à la victoire sur l'Allemagne fasciste, sera érigé sur la PLACE DE LA GLOIRE; ce monument sera flanqué du Musée de la Défense de la Ville en 1918 et en 1942-43. L'AVENUE DES HEROS reliera cette place avec la PLACE DES COMBATTANTS MORTS POUR LA PATRIE qui sera ornée des monuments aux héros tombés pour la défense de Tsaritsine, en 1918.



Une vue du nouveau parc de la ville de Stalingrad. — A l'exemple de leurs aînés, les jeunes de Stalingrad vont fleurir le monument des héros tombés au champ d'honneur.

pour ce qu'il est de ce dernier, nous avons dû étudier notre nouveau projet sur des bases entièrement nouvelles. La plus grande partie du nouveau réseau sera souterraine, aboutissant au port sans gêner la circulation de la ville qu'il devra nécessairement couper.

La première tâche de la reconstruction était de remettre immédiatement en état ce qu'il était possible de faire. Ne croyez pas que toute la ferraille tordue retournait en bloc aux hauts-fourneaux. Non. Nos vaillants ouvriers ont fait des prodiges d'adresse dans l'utilisation du vieux.

D'immenses fermes d'usines ont été redressées, réfectionnées et replacées pour permettre aux ateliers de reprendre leur production sans délai. Dans notre première tâche, le pays entier nous a aidé. Jour par jour arrivèrent des trains, des allèges, chargées de poutres, de briques, de ciment, de verre, de bois, portant les étiquettes: Pour la reconstruction de Stalingrad. Gare d'expédition: Sverdlovsk, ou Tachkent, ou Tchéliabinsk, etc.

Le quartier de l'usine de tracteurs était redevenu, dès avant la fin de la guerre, un grand centre culturel de Stalingrad. Avec les immeubles élevés en toute vitesse, voisinait aussitôt un institut d'enseignement

supérieur, deux hôpitaux, quatre écoles, un théâtre, un cinéma, des magasins, des crèches, un établissement de bain et une grande blanchisserie et un peu plus tard un cirque.

Les nouvelles bâtisses de Stalingrad seront de qualité meilleure à celle d'avant-guerre. Cela se conçoit: architectes, ingénieurs et ouvriers consacrent toutes leurs forces à l'œuvre de la renaissance de leur ville aimée; Stalingrad deviendra une des plus belles cités de l'U.R.S.S.!

Stalingrad la nouvelle, malgré les modifications qu'elle subit, ne sera une cité inconnue pour les anciens habitants. Elle restera la grande ville de granit, de verre, d'acier, comme la précédente. Elle s'étendra sur 50 km. le long de la Volga, comme l'ancienne. Mais la nouvelle ville de Stalingrad ne sera plus la vieille Tsaritsine aux rues tortueuses et aux masures de bois; elle ne sera pas non plus la Stalingrad du premier plan quinquennal, qui a dû prendre à son compte l'héritage de l'ancienne ville tsariste.

La nouvelle Stalingrad sera la grande cité du travail, de l'héroïsme, de la joie de vivre.

La nouvelle Stalingrad rayonnera par sa beauté comme l'ancienne Stalingrad a rayonné par son héroïsme.

La Loi de la Nature

« AVEC NOUS SONT TOUS LES PEUPLES,
» PARCE QUE NOUS DEFENDONS LA
» PAIX ».

PAR
ILYA EHRENBURG

VOICI deux ans, beaucoup de gens ont cru que, comme dans un conte, les villes détruites allaient ressortir de terre, que les ombres du fascisme allaient s'évanouir. A présent les illusions ont fui. Dans différents pays, aux malheurs de la guerre ont succédé les calamités de la nature: la sécheresse, les inondations, le froid. Si les peuples ne sont pas découragés, c'est que l'hiver fasciste est derrière eux, malgré tout...

SOUS LA MENACE DES BOMBES ATOMIQUES

Que doit donc ressentir chaque travailleur, chaque honnête homme, chaque homme de cœur, qu'il soit Russe, Américain, Anglais, Français, quand il entend l'appel à la nouvelle guerre?

M. Earl était gouverneur de l'Etat de Pensylvanie, ambassadeur des U. S. A. en Turquie. Ce n'est pas le premier venu. Et voilà que M. Earl déclare à la Commission de la Chambre des Représentants qu'il est indispensable d'attaquer immédiatement l'Union Soviétique. Et ce monsieur a ajouté que, si pour une raison quelconque, cela n'était pas possible, il fallait s'occuper de la fabrication de toutes sortes d'armes secrètes et de leur conservation! Quand j'étais en Amérique, quelques personnes placides me dirent: « il ne faut pas faire attention à ce M. Earl, car c'est un alcoolique incurable ». Cela ne l'a cependant pas empêché d'occuper des postes importants; cela ne l'empêche pas de prononcer des discours à la Commission de la Chambre des Représentants. Et il n'est pas le seul! M. Renkin, député des possesseurs d'esclaves de l'Etat du Mississipi, a demandé, il n'y a pas longtemps, la rupture des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique.

Un autre congressman, le député de l'Etat de Michigan, M. Crawford, a dit récemment: « Les U. S. A. doivent enjoindre aux Russes de désarmer immédiatement, sinon nous employerons les bombes atomiques ».

Personne ne m'a dit, quand j'étais à Washington, que les congressmen mentionnés sont des alcooliques incurables: il est très possible qu'ils ne boivent que de l'eau glacée et du lait bouilli. Leurs discours ne sont pas inspirés par l'alcoolisme. Leurs discours, ainsi que le discours de M. Earl, sont inspirés par le fascisme.

Il est pénible aux Américains de mener une soi-disant dénazification en Allemagne. Qu'arrivera-t-il le jour où les hitlériens commenceront à citer les discours des honorables congressmen? Car ni Earl ni Crawford, ni Renkin, ni leurs collègues n'ont rien inventé de neuf: ils répètent simplement ce qu'ont déjà dit Hitler, Goering, Goebbels et Rosenberg. Peut-on condamner en Bavière une parole pour laquelle au Michigan ou au Mississipi on vous paye — par mois ou à terme?

LES MASQUES DU FASCISME

Le fascisme sait se travestir, il sait changer de robe. Il voyage facilement d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre. Il se réfère au diable aussi bien qu'à Dieu; il cite Nietzsche, mais peut tout aussi bien citer la Bible. Il peut parler en 40 langues, mais dans chaque langue il dit la même chose.

Quand je rencontre dans la presse l'expression de « demi-fasciste » je me rappelle cette épigramme de Pouchkine:

Demi-seigneur, demi-marchand,
Demi-savant, demi-lourdeau,
Demi-coquin — il y a espoir
qu'à la fin ils seront entiers.

Il ne faut pas se préoccuper du sort des « demi-fascistes »; ils sont, dès à présent, des fascistes complets, mais ils se couvrent à moitié, en attendant mieux, d'un masque de honte.

Nos adversaires disent que nous appelons fascistes tous ceux que nous n'aimons pas. Ce n'est pas vrai. Ce qui est vrai, c'est que tous les fascistes ne nous aiment pas. Non, ce n'est pas assez de dire qu'ils ne nous aiment pas; ils appellent à la guerre contre nous. Et s'ils n'agissaient pas de la sorte, ils ne seraient pas des fascistes.

Les discours guerriers ne sont pas une invention d'aujourd'hui. Avant Fulton et Washington, il y avait un balcon au Palais de Venise et un stade à Berlin. La « croisade contre le communisme » n'est pas une nouveauté littéraire, c'est plutôt un plagiat: — avant les discours américains, si notre mémoire ne nous trahit pas, il y avait un certain pacte anti-Komintern!

OU SONT LES IMPERIALISTES ?

Des centaines de journaux écrivent journellement que « les Russes sont des impérialistes », que « l'Union Soviétique est assoiffée d'espace vital », que « Moscou menace le monde ». Un vieux procédé: le voleur s'encourt et crie au voleur!

Qui parle de la paix avec un pistolet sur la table? Qui aménage des bases militaires dans les cinq parties du monde? Qui se mêle donc des affaires des autres gouvernements? Qui mène ou inspire secrètement les combats de Grèce, d'Indonésie, de Chine, du Proche-Orient?

A qui sont les canons, les bateaux de guerre, les instructeurs et les moniteurs qu'on a envoyés maintenant en Chine et en Turquie, en Iran et en Grèce?

Qui ne dédaigne pas, ni les beautés de Naples, ni les cigares de Manille, ni la Radio Algérienne, ni les tripots de Shrngai, ni les Iles Açores, ni le pétrole de l'Iran, ni les richesses souterraines du Népal?

Qui se mêle ouvertement des affaires des autres sous le prétexte de déclarer la guerre aux communistes?

Qui critique hypocritement les élections dans des pays démocratiques, comme la Yougoslavie ou la

Bulgarie, mais prive du droit de vote des millions de citoyens « colorés »?

Qui jure par Jefferson pour sauver Tsaldaris? Qui en appelle à la Charte de la Liberté pour aider Salazar et invoque Cervantès pour soutenir Franco?

Qui a ramassé chez lui tous les bourreaux, tous les déserteurs, tous les hommes à tout faire des expéditions punitives? Aujourd'hui ils travaillent dans les usines de canons. On parle beaucoup de « personnes déplacées » chez les nouveaux croisés. Ne feraient-ils pas mieux de dire: fascisme déplacé?

Dans leur soif de mettre la main sur l'un ou l'autre pays, ils ne se laissent pas impressionner par les distances! La doctrine de Monroe était dirigée contre l'intervention des Européens dans les affaires américaines. Ayant décidé d'envoyer des « spécialistes militaires » aux Dardanelles et sur les côtes de la Mer Egée, les impérialistes américains ont tranquillement déclaré que c'est là « le développement de la doctrine de Monroe »! Ils veulent probablement défendre aux Européens l'intervention dans les affaires d'Europe. A moins qu'ils prétendent que l'Acropole se trouve au bord du Missour! Si un génois a découvert en 1492 l'Amérique, pourquoi en 1947 un habitant de Chicago ne pourrait-il découvrir l'Attique?

Mr. Truman a dit: Je préfère l'entrepris libre à la paix!

C'était exactement le point de vue d'Al Capone...

Seulement Al Capone ne sévissait que sur 2 ou 3 districts de Chicago, et non sur 2 ou 3 continents...

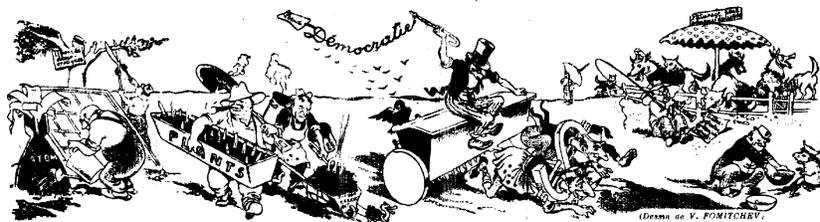
K. Zilliacus à Bruxelles, le 9 juin 1947.

Le général de Gaulle a récemment attaqué la République française. Les oncles d'outre-mer ne sont pas trop exigeants et le neveu n'est pas rancunier! Quand en 1942, le général de Gaulle représentait la nation française, les Américains ont préféré l'amiral des eaux de Vichy: Darland. Maintenant le général représente la réaction française et M. Bullitt lui envoie son salut.

Les gangsters américains aiment couvrir la bassesse avec de grands mots. Quand au Mississipi ou en Géorgie on arrose un nègre de pétrole et qu'on y met le feu, l'un des assassins chante, les autres rient, d'autres parlent du triomphe de la justice et la fille du gros raciste, qui n'a pas hésité à donner à cette occasion un baril d'essence, joue une valse sentimentale. Après l'expérience de la bombe atomique à Bikini, les hypocrites américains ont ramassé énormément d'argent pour élever un monument aux chèvres qui ont péri dans l'explosion. Oui, ces Messieurs ont dans une poche une bombe atomique et dans l'autre un œuf de Pâques.

Combien de discours éloquentes n'ont-ils pas prononcés et ne prononceront-ils pas sur « l'aide à la démocratie grecque et turque »?

Même pour Mr. Walter Lippman, qui pourtant est habitué à de tels discours, c'en est trop, et il a écrit ceci: « La puissance des Etats-Unis est sur mer et dans l'air. Pour venir à bout de l'Armée Rouge nous devons avoir des bases pas trop éloignées des centres vitaux de l'Union Soviétique. L'unique passage stratégique de la Mer Noire à l'Ukraine est le Caucase. La partie orientale de la Méditerranée, la mer Egée et les Dardanelles, voilà les voies d'accès à la Mer Noire... ».



PRINTEMPS 1947. — LES TRAVAUX DES CHAMPS AUX ETATS-UNIS.
vus par un caricaturiste soviétique.

LE DOLLAR et ses Trumanours

Est-ce que tous ces Messieurs ne comprennent pas que si nous avons tenu bon en face des armées hitlériennes, nous ne broncherons pas devant une douzaine de discours criards, ni devant une centaine d'articles asphixiants? Je sais combien l'Américain moyen est mal informé sur tout ce qui se passe et s'est passé en dehors des Etats-Unis. Qu'il lise comment les précurseurs du fascisme ont attaqué la jeune République Soviétique. Notre pays était alors faible et désarmé, et nous étions attaqués par des puissances ivres de la victoire. Que l'Américain moyen sache comment ont fini les aventures d'Odessa, d'Arkhangelsk, de Vladivostok. Nous étions alors faibles et désarmés, nous avons chassé les interventionnistes, mais nous n'avons pas pu les punir pour les souffrances qu'ils infligèrent à notre peuple. Les affairistes se sont finalement persuadés que la guerre contre le peuple soviétique ne rapportait pas: au lieu de dividendes ils ont reçu des nèfles. Un quart de siècle plus tard, un caporal allemand enragé, après avoir abruti son peuple, a répété à une plus grande échelle l'entreprise interventionniste. Que l'Américain moyen se rappelle comment cela s'est terminé. Nous n'avons pas seulement chassé les interventionnistes mais nous les avons punis.

On ne peut pas faire peur au peuple de Stalingrad! Nous avons versé beaucoup de sang pour la liberté. Avec notre sang nous avons payé la victoire, nous nous sommes sauvés nous-mêmes; nous avons sauvé le monde.

Récemment est paru en Amérique un livre du général-major Dean, qui était chef de la mission militaire des U. S. A. à Moscou. Ce livre porte le titre « Etrange Union ». Ouh! maintenant, cet étrange général trouve étrange l'Union militaire de nos deux peuples. Quand nous combattions sur la Volga, quand nous chassions les Allemands de la Volga au Dniepr, quand les Américains, ensemble avec les Anglais — profitant du répit que leur donnait la lutte de l'Armée Rouge, — ont deux ans durant cousu les derniers boutons à leurs nouvelles tuniques, alors l'Union Militaire de l'U. R. S. S. avec les U. S. A. semblait au général Dean tout à fait naturelle. Il ne trouve pas « étrange » que nous ayons combattu à mort, mais il trouve « étrange » que nous ayons vaincu. Cela n'entraînait pas dans ses plans.

NOUS NE SOMMES PAS SEULS!

Nous ne sommes pas seuls. Avec nous sont tous les peuples d'Europe. Ils savent combien de sang russe a coulé dans la lutte contre les fascistes. Dans mon livre « Les Chemins de l'Europe », j'ai dit que l'Armée Rouge a libéré la Yougoslavie et la Bulgarie. Cela a mis hors de lui M. Dzervisi qui, dans le « New-York Times » m'a adressé ce reproche: « Je n'ai pas trouvé dans ce livre un seul mot concernant nos billions de dollars et notre Prêt-Bail »... Comment expliquer à ces demi-marchands ou demi-seigneurs qu'il n'existe pas de livres de comptabilité dans lesquels on inscrit des billions de dollars sur une page, et sur celle d'en face les flots de sang? Dans des centaines de villes d'Europe il y a des « rue de Stalingrad ». Je n'ai vu nulle part de « rue du Prêt-Bail ».

Nous ne sommes pas seuls! Avec nous sont tous les peuples du monde. Contre nous sont les Américains qui sont contre le peuple américain. Contre nous sont les Anglais qui sont contre le peuple anglais. Contre nous sont les Français qui sont contre le peuple français.

Avec nous sont tous les peuples, parce que nous défendons la paix.

Nous avons montré pendant les années de guerre que nous savons nous battre; cela ne veut pas dire que nous aimons nous battre. Nous sommes persuadés que si les mères mettent au monde des enfants, ce n'est pas pour les croisades, que si les gens construisent des maisons, ce n'est pas pour les bombes, que si les peuples ont gagné cette terrible guerre contre le fascisme, ce n'est pas pour permettre au fascisme « déplacé » de recommencer dans quelques années un massacre plus terrible encore.

DEPUIS trente ans, les croisés du XX^e siècle ne ménagent ni leur or, ni le sang des autres pour endiguer la peste rouge. Mais la fameuse « croisade des 14 nations » contre la jeune république a eu pour seul effet de galvaniser le peuple soviétique dans sa volonté de vaincre et de le rendre, à juste titre, prudent.

Cette « croisade » ratée, on s'attaque à l'U.R.S.S. de l'intérieur, la vigilance soviétique démasque les traîtres et supprime la cinquième colonne. Le peuple soviétique, fort de cette deuxième expérience, redouble d'effort dans la construction du socialisme et de vigilance devant l'ennemi.

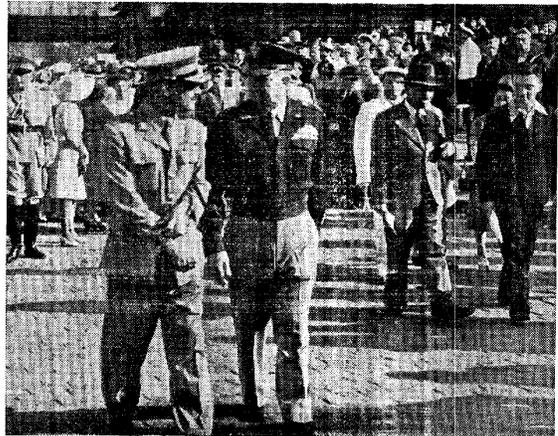
La première guerre mondiale, conséquence logique des rivalités capitalistes, s'est terminée par la victoire du bloc le plus fort, ce qui n'a pas empêché l'Allemagne vaincue de se relever, peu après, au niveau d'une puissance économique redoutable. La concentration capitaliste dans ce pays a abouti à la prise du pouvoir politique par les barons de la grosse industrie et de la finance.

Hitler, Goering et consorts n'étaient que leurs hommes de main. Cette prise du pouvoir fut immédiatement accompagnée d'une offensive générale contre la liberté et la démocratie:

lois radicales anti-juives, lois anti-ouvrières, mesures policières contre les démocrates, propagande anti-soviétique, etc.

Si la coalition des peuples a vaincu l'Allemagne hitlérienne, elle n'a cependant pas encore vaincu le fascisme qui a toujours ses racines profondes dans le monde capitaliste. La deuxième guerre mondiale s'est terminée par la victoire de la démocratie sur l'oppression, mais aussi par la victoire du capitalisme américain sur les autres capitalismes.

La puissance du dollar présente à l'heure actuelle des caractéristiques de concentration



Il y a deux ans — en juillet 1945 — le général Eisenhower, accompagné du général L. Clay, était l'hôte de Moscou, où il a publiquement rendu hommage à l'énorme sacrifice consenti par l'Armée Rouge et à l'effort héroïque accompli par les travailleurs soviétiques pendant la guerre. Le général Clay, n'aurait-il pas entendu ces paroles pour pratiquer une politique aussi farouchement antisoviétique dans la zone d'occupation américaine de l'Allemagne? On voit, sur notre photo, Eisenhower et Clay à la Place Rouge, après avoir assisté à la grande parade sportive.

des monopoles absolument identiques à celles qu'on observa en Allemagne un peu avant 1933.

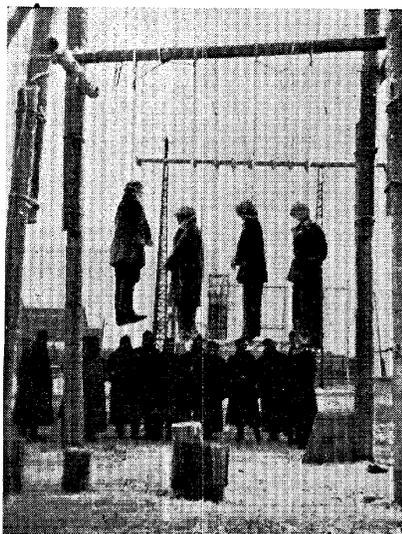
Les mêmes causes produisent les mêmes effets... Et déjà on assiste aux premières mesures anti-démocratiques: **lois raciales anti-nègres, lois anti-ouvrières, mesures policières contre les démocrates, propagande anti-soviétique etc.**

A l'instar de l'Allemagne nazie, l'Amérique installe ses agents dans les différents pays, au grand jour et non sans cynisme. Le dollar trouve amateur dans tout pays! En Grèce, en Turquie, en Hongrie et ailleurs.

Les prébendes de l'Oncle Sam alimentent les mêmes caisses qui naquère, ne comptent qu'en marks.

Le moment est venu de dire clairement ces choses et de mettre en garde ceux qui, de bonne foi, chantent les louanges de la « générosité américaine ».

Certaines analogies rendent suspects les plus beaux discours sur « l'aide et la protection aux peuples menacés ». C'est pour cela que nous accueillons avec réserve et méfiance le « plan Marshall » qu'on nous tend comme ultime planche de salut. **Antoine Baillard.**



Ces visions d'horreur ne sont pas le seul apanage du nazisme... La haine des races existe également aux Etats-Unis, où les conceptions ultra-démocratiques tolèrent le lynchage de nègres.



La population moscovite trouve dans les nombreux kiosques, pavillons et restaurants des parcs publics repos et distraction. D'après Mr. Rosenfeld, ces « privilégiés » ne seraient réservés qu'aux « grands »...

MENTEZ, MENTEZ, IL EN RESTE DE L'ART DE TRAVAILLER

L'INFORMATION est une très jolie chose. Et Théophraste Renaudot en inventant la gazette imprimée n'avait qu'une très faible idée de ce que son invention allait permettre aux hommes.

Il ignorait probablement, ce brave homme, que la « liberté de la presse » dont il devenait, en quelque sorte, l'innovateur, allait devenir la liberté d'imprimer n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment.

Cette « liberté de la presse » qui, en soi, est un très beau principe est devenue, dans son développement, la liberté pourvu qu'on dispose des moyens financiers nécessaires, d'imprimer à tour de rotatives les mensonges les plus audacieux, les plus perfides, les plus insolents.

Mais le plus grave c'est qu'il se trouve des hommes pour faire ce « joli » métier.

Mr. ROSENFELD AU MOSCOU

LE PEUPLE 21-5-47.

Pas un sourire pas un éclat de rire. Visages fermés, tendus. Une infinie tristesse, celle de la plaine.

C'est Moscou 1947.

Un monde « Américain » qui essaye de naître au milieu d'un monde oriental qui ne veut pas mourir.

(A suivre.)

LES ECARTS

ALORS que l'enquête de Mme Zenitta Vivier, correspondant de « La Dernière Heure », la mène dans des écoles où l'on trouve effectivement des filles et des fils de citoyens de tous les corps de métier; Mr. Rosenfeld du « Peuple » lui n'y trouve que des enfants de médecins, de professeurs, de fonctionnaires et d'ingénieurs!

Encore qu'en U.R.S.S. un professeur ou un chimiste, un médecin ou un métallo, un ingénieur ou

LE PEUPLE 25-5-47.

Les journalistes étrangers qui ont visité une école de jeunes filles — dans les écoles primaires et secondaires, les garçons et les filles sont séparés — les ont interrogés sur la situation de leurs parents. Toutes étaient filles de médecins, de professeurs, de fonctionnaires, d'ingénieurs. Une seule semblait être fille d'ouvrier.

un mineur sont tous des travailleurs, qu'il n'y a aucune différence de classe entre eux, l'intention de Mr. Rosenfeld est claire.

Par son mensonge il essaye d'établir une différence de régime entre les intellectuels et les ouvriers et partant de cette idée fautive basée sur une contre-vérité il essaye de faire croire qu'il y a des différences de classe en U.R.S.S. et que l'une d'elles étant privilégiée possède à son usage exclusif des

CONDITIONS

LE PEUPLE 25-5-47.

Les voitures sont réservées aux « grands » de ce monde qui, d'ailleurs ne s'abaissent pas à les conduire eux-mêmes. Les fourrures et les bibelots anciens qu'on peut acheter dans les « magasins de commission » (magasins d'Etat et sortes de mont-de-piété avec vente des objets déposés), les restaurants « commerciaux », les « cocktail-hall » sont pour ces privilégiés, ainsi que les magasins commerciaux et les magasins spéciaux où ils peuvent acheter à des prix fantastiques des tapis persans, de l'argenterie et de la vaisselle allemande et autrichienne.

L'ANTISOVJETISME est un art. Il a ses disciples et ses systèmes. Mr. Rosenfeld, docteur en sciences antisoviétiques, écrivant pour « Le Peuple », journal ouvrier, distille son venin à l'usage de la clientèle ouvrière de son journal.

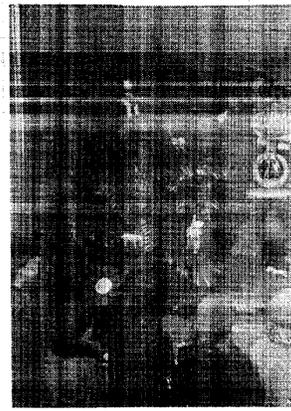
Il s'agit en l'occurrence de bavarder sur l'embourgeoisement de l'U.R.S.S., sur la renaissance des classes, sur les ouvriers soviétiques relégués au bas de l'échelle sociale.

Mais les confrères en antisoviétisme de M. Rosenfeld s'ils écrivent dans un journal à l'usage des classes moyennes diront par contre que l'U.R.S.S. est un pays basement égalitariste, où tout est mis en commun, où la propriété privée est foulée aux pieds.

Une leçon de sciences naturelles dans une école de Pétrozavodsk. Ce qui fait enrager Mr. Rosenfeld, c'est de voir les enfants des ouvriers soviétiques habillés de même que ceux des professeurs et médecins.



Ci-contre, à droite, une vitrine de magasin de la rue Gorki, à Moscou. — Ci-dessous, au parc Sokolniki, à Moscou. Nous y cherchons les « visages fermés, tendus », de Mr. Rosenfeld.



ERA TOUJOURS QUELQUE CHOSE VESTIR LA VERITE

DU SERVICE DE TRUMAN U, SA VIE

LA DERNIERE HEURE 21-5-47.

De là, sans doute, cette tranquillité, ce contentement calme qui frappe dans tous les milieux. Ici, la sécurité n'est pas dans cette force toujours révoquée de l'argent amassé, mais dans la tâche. Et le plus étonnant peut-être, n'est pas les consé-

Et tous et toutes, faisant le métier qu'ils ont choisi, qui les appellait, tous et toutes se sentant faire partie d'un ensemble vivant, énorme et complexe, dont ils sont un rouage nécessaire et, à cause de cela, heureux. L'émulation n'est pas entre travailleurs du même métier.



Assister aux distractions saines est taxé de crime par Mr. Rosenfeld: « un monde américain qui essaye de naître au milieu d'un monde oriental qui ne veut pas mourir ». Certes, Mr. Rosenfeld préfère le temps où le malheureux moujik sombrait dans la crasse et l'ignorance.

COLES

écoles pour y mener ses enfants!

C'est tristement bête.

Qui en 1947 ira croire Mr. Rosenfeld?

Il est de notoriété publique qu'en U.R.S.S. l'instruction est obligatoire et gratuite pour tous et ce jusqu'à l'âge de 18 ans!

Et l'on pourrait même ajouter que

LA DERNIERE HEURE 23-5-47.

Le mot que ces... des anges.
Cette noire aux cheveux lisses, aux yeux ronds et sombres, quel est le métier de son père? Comme de loin, elle répond: médecin. Et cette autre, aux nattes roulées sur la tête? Ebéniste. Celle-là? Conducteur de trolleybus. Celle-là encore? Employé. La classe est composée d'enfants de milieux très divers: il y a même la fille d'un député. Bien qu'il n'y ait plus d'uniforme comme autrefois, la plupart de ces écolières portent, comme je l'ai fait à leur âge, robe brune et tablier noir.

Les r... contre la violence... les gosses

c'est grâce à cela que l'U.R.S.S. a atteint le niveau de développement qu'elle connaît.

Car les enfants soviétiques instruits d'une autre manière que celle dont a du faire usage Mr. Rosenfeld ne sont certainement pas enclin à sombrer dans un ridicule où Mr. Rosenfeld, lui, nage béatement.

MATERIELLES

LA DERNIERE HEURE 21-5-47.

essenti...
à 37, roubles. Or, les magasins commerciaux sont remplis d'acheteurs, et vous voyez, non sans surprise, que la majorité de ceux-ci sont ces mêmes passants pauvrement vêtus que vous aviez aperçus dans les rues. C...

S'ils s'adressent à des croyants ils diront ou écriront que l'U.R.S.S. est le pays de l'Antéchrist, que la religion y est persécutée.

Mais par contre s'il s'agit d'athées on affirmera franchement que l'U.R.S.S. a rétabli le dogme de l'Eglise, à preuve que les églises sont rouvertes et que le Métropolite Alexis officie en

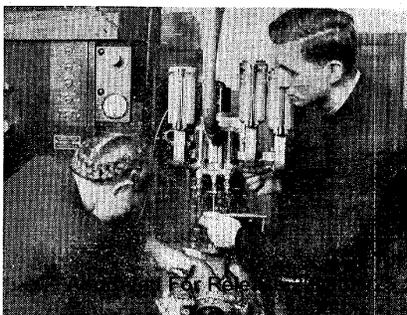
pleine liberté!

Comme on peut le voir tout est prévu.

Et dans cet orchestre antisoviétique savamment dirigé en chef par Truman et Churchill il y a des partitions pour tout le monde.

Les magasins commerciaux sont remplis d'acheteurs pauvrement vêtus, les mêmes passants que vous aviez aperçus dans les rues, dit Z. Vivier. Mais Mr. Rosenfeld prétend que ces magasins sont réservés aux « grands ».

N'en déplaise à Mr. Rosenfeld, les écoles soviétiques, depuis le jardin d'enfants jusqu'à l'université, sont ouvertes à tous et à toutes.



Les particularités du film soviétique

A PRES tout le tam-tam publicitaire qui a entouré le récent Festival du Cinéma de notre capitale — depuis les embrassades des stars au feu d'artifice «monstre» de l'hippodrome de Boisfort, tam-tam dans lequel se perdait quelque peu la valeur du film en tant que création artistique — il n'est pas inutile de s'arrêter un instant aux particularités du cinéma soviétique.

Le cinéma soviétique occupe une place toute particulière dans la production cinématographique mondiale. Ses œuvres se distinguent nettement des films réalisés dans les autres pays. Cette différence réside non seulement dans le choix des sujets, mais encore dans les aspirations idéologiques qui donnent au cinéma soviétique un accent de vérité que l'on ne trouve qu'exceptionnellement ailleurs.

Il y a cinquante ans environ, le cinéma, quittant les domaines de l'art pur, se transforma en une industrie puissante dont le développement ne fit que croître au cours des années.

Ces méthodes d'industrialisation à outrance incitèrent les producteurs à ne considérer le film que sous l'angle exclusif d'une marchandise, qui constitue une affaire plus ou moins rentable, selon l'intérêt que le public consent à lui prêter. Et l'on arriva sensiblement à ne réaliser le plus souvent que des bandes commerciales où le désir de plaire à tout prix constituait l'unique ambition de leurs auteurs, peu soucieux de toute recherche artistique.

Inspiré d'une conception créatrice diamétralement opposée, le cinéma soviétique devait fatalement suivre une autre voie, s'écartant des méthodes trop souvent en honneur dans les pays qui détiennent le monopole du film.

Au cours du siècle dernier, le désir de peindre la vie sous les couleurs de la réalité et d'où l'art n'était point exclu, céda petit à petit à une conception nouvelle qui consistait à détourner les éléments d'expression mis à notre service par l'Art pour les utiliser à des fins d'amusement superficiels. Attirer le plus nombreux public possible et réaliser les recettes les plus rémunératrices, telles sont devenues les lois auxquelles obéissent aujourd'hui les commerçants de la production cinématographique.

S'il est vrai que la production de films nécessite des investissements de capitaux énormes, il ne faut cependant pas trouver dans ce fait un justification à la dégradation de l'art cinématographique.

Cette conception de l'art détournée de son but premier à des fins commerciales n'avait, en Russie tsariste, que peu d'adeptes. Bien qu'il existât quelques entreprises cinématographiques de cet ordre, le gouvernement soviétique, par le soutien substantiel qu'il accorda dès 1918 à ses jeunes cinéastes, eut vite

fait de libérer les techniciens de la tutelle des «producers» au cœur d'argent.

En 1920, Lénine fut l'un des premiers à affirmer l'importance particulière du cinéma et à souligner la valeur éducatrice du spectacle en général :

« Certains, disait-il, ont le sentiment que c'est avec du pain et des spectacles que l'on parviendra à surmonter les difficultés et les dangers du moment. L'un et l'autre, certes, sont indispensables. Mais si le pain doit servir à la subsistance du corps, l'art théâtral ou cinématographique doit devenir l'aliment intellectuel de l'esprit. C'est pour cela que le peuple a droit à un art qui trouve uniquement sa subsistance dans une recherche de la vérité et de la beauté... ».

Malgré la période troublée, malgré les difficultés de tous genres, la première œuvre soviétique (réalisée dans des conditions déplorable) Polikhouchka, tirée d'une nouvelle de L. Tolstoï, fut une véritable révélation. Vinrent ensuite *Le Palais et le Fort*, puis *Le Cuirassé Potemkine* qui sont considérés à juste titre, comme les classiques du cinéma soviétique. Les œuvres qui suivirent : *La Ligue Générale*, Tchapaïev, Pierre le



Une des scènes mouvementées que nous applaudirons sous peu dans le chef-d'œuvre : *LENINE EN OCTOBRE*.

Grand, *Le Professeur Mamlok*, *Le Député de la Baltique*, *Lénine en Octobre*, *Arc-en-Ciel*, *Zoïa*, et bien d'autres encore, sont entrés dans l'Histoire du « 7^e Art » comme œuvres de valeur spirituelle inconnue jusque-là en art cinématographique.

Le cinéma soviétique se vit confier la tâche, noble entre toutes, de traiter des grands problèmes nationaux et d'apporter au peuple, afin de l'éduquer, la somme des leçons et des exemples tirés de l'émancipation et de la grandeur de son pays. Et les cinéastes soviétiques — scénaristes, acteurs et techniciens — ont pleinement rempli leur grande mission.

Cela se vérifie chaque fois qu'un de leurs nouveaux films passe sur les écrans, chez eux comme à l'étranger : le cinéma soviétique ne s'est jamais départi de ses principes, ce qui explique sa force, son rayonnement, sa qualité ; ce qui donne la mesure de sa valeur spirituelle.

Dans les studios soviétiques

On tourne



DEUX CAPITAINES.

D'après le roman de V. Kaverine.
Metteur en scène : V. Legochine.

LE TRAIN VERS L'ORIENT.

Comédie lyrique.
Metteur en scène : Raizman.

KETO ET KOTE.

Opéra-comique géorgien.
Metteur en scène : Tsoutsounov.

LA RUE ROSSI.

Comédie musicale sur les ballets soviétiques.
Metteurs en scène : Kochéverov et Chapine.

LE RAPT DE MANANA.

Récit de l'écrivain géorgien Belatchvili.
Metteur en scène : G. Makarov.

LE MYSTERE DES 2 OCEANS.

A la gloire du sous-marin soviétique « Le Pionnier ».
Réalisation de Koustov et Soukhobokov.

10.000 vues
à la seconde...

L'institut de mécanique de précision et d'optique à Leningrad vient de mettre au point une caméra que l'on imagine perfectionnée au maximum si l'on sait qu'elle est capable de prendre 10.000 vues par seconde. Cet appareil permet de fixer sur la pellicule la sortie du projectile d'un canon de fusil.

Dix minutes avec les DELEGUES SOVIETIQUES au Festival de la Jeunesse

PRAGUE est devenu le rendez-vous de l'univers. Après avoir reçu la Conférence Syndicale Mondiale, le Congrès International des journalistes et des dentistes, voici qu'elle s'apprête à recevoir en ses murs la jeunesse du monde.

Oui, bientôt une nuée de jeunes gens et de jeunes filles envahiront la ville, venant par terre, par mer ou par air de tous les coins du globe, avec la certitude de résoudre par l'amitié et la compréhension les problèmes les plus ardues de l'après-guerre.

La vieille bâtisse, qui dès à présent sert de quartier général aux délégations de tous les pays, ressemble à une fourmilière multicolore où se rencontrent toutes les races, toutes les coutumes, toutes les cultures. On y parle dix langues à la fois et si l'on descend le grand escalier, ou si l'on ouvre l'une des innombrables portes des bureaux, des bribes de français s'échappent mêlées de tchèque ou d'anglais ou bien encore d'espagnol, de russe, de bulgare, de yougoslave ou d'hindoustani.

Mais toute cette mosaïque de jeunes ne forme qu'un seul et même être lorsqu'il s'agit du travail préparatoire du festival.

Aujourd'hui nous venons voir le délégué de la jeunesse soviétique.

Pissarevski arrive en droite ligne de Moscou et ne parle que le russe, mais son camarade Grigoriev parle l'anglais de façon impeccable et nous servira d'interprète.

Bâti en géant, Dimitri Pissarevski nous jette un regard scrutateur, puis rejetant ses cheveux en arrière, il nous tend la main avec un large sourire.

— Asseyez-vous, nous dit l'interprète.

— Pourriez-vous nous dire quelle est et sera la participation soviétique au Festival de la Jeunesse? demandons-nous.

— *Certainement. Quoiqu'il soit encore trop tôt pour vous donner un programme complet, nous pouvons néanmoins vous en donner une idée générale. La jeunesse soviétique prépare le Festival avec le plus grand enthousiasme. Dans chaque ville, dans chaque village, les jeunes travaillent, forment des équipes de danses et de chants, organisent des compétitions, sélectionnent les meilleurs groupes pour les envoyer à Prague.*

Vous verrez des groupes bariolés de chanteurs et de danseurs folkloriques de toutes les Républiques de l'U.R.S.S. Vous entendrez plus de dix de nos meilleurs instrumentistes, dans la compétition pour musiciens.

Lisa Guilels, que vos amis belges connaissent bien puisqu'elle obtint un prix au concours Ysaye, donnera également un récital, mais en dehors du Festival.

Les jeunes élèves de nos Conservatoires, le chœur des jeunes ouvriers des usines de l'Oural feront connaître leurs talents.

Enfin, un orchestre d'instruments nationaux russes composé d'étudiants des écoles de la réserve ouvrière et un grand ensemble de danses populaires compléteront la note folklorique. Bien entendu nous n'oublions pas les ballets classiques et l'art dramatique. Les élèves du théâtre Bolchoï ont été spécialement invités à interpréter des pièces du répertoire classique.

Quant à la compétition pour la composition du chant du Festival ouverte à tous, jeunes ou vieux, professionnels ou amateurs, elle a rencontré en Union Sovi-

tique le plus grand succès. Les meilleurs, comme les plus inexpérimentés se sont mis à la tâche et jusqu'à présent treize chants ont été sélectionnés et seront envoyés à Prague.

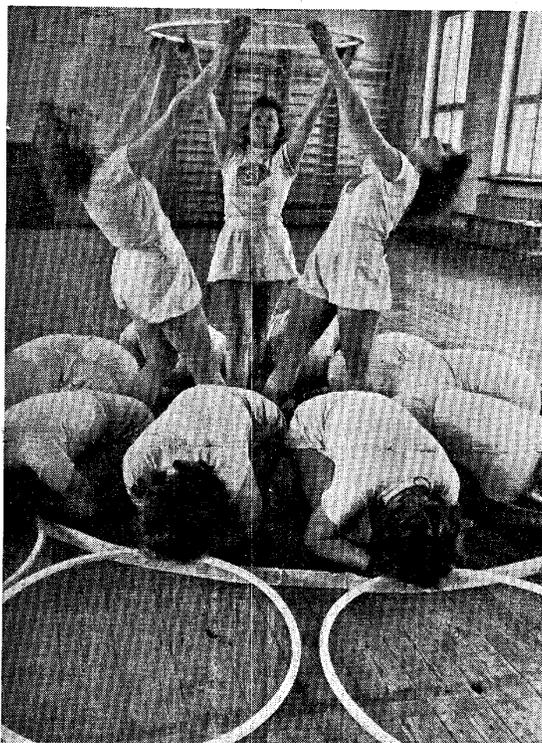
Dans le domaine cinématographique, nous présenterons d'excellents films produits ou interprétés par des jeunes. D'autre part nous enverrons au Festival un groupe de jeunes travailleurs du film.

L'U.R.S.S. prendra part à toutes les manifestations sportives

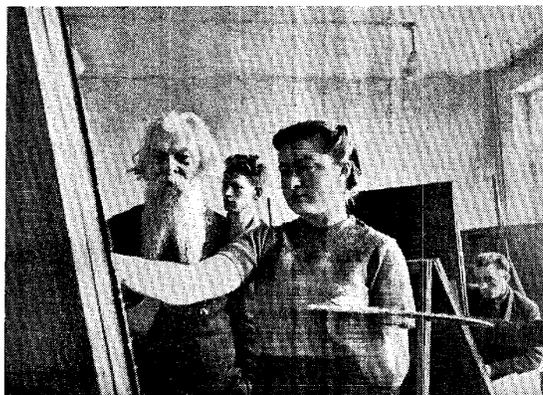
et une équipe d'archers s'y produira tout spécialement. Vous verrez aussi plusieurs expositions. La première s'intitule : La jeunesse soviétique dans la guerre et dans la paix, et montre toutes les possibilités et des réalisations de notre jeunesse. La seconde sera consacrée aux jeunes artistes soviétiques: poètes, peintres, acteurs, etc. tandis que la troisième rendra hommage aux milliers de mains habiles qui ont taillé le cristal, tissé la dentelle, ou sculpté le bois. Même les petits auront leur mot à dire: une dernière exposition réunira les travaux d'enfants de six à quatorze ans dont on pourra admirer l'ingéniosité.

Tout le travail préparatoire du Festival incombe au comité de la jeunesse anti-fasciste soviétique dont nous faisons partie, mon camarade et moi, et lorsqu'il y a quelques jours, je quittais Moscou, le siège de notre organisation était transformé en véritable ruche où toute la journée les jeunes organisent un Festival digne de la jeunesse du monde!

En souhaitant bonne chance à nos amis soviétiques nous avons pensé que lorsque sur les bords de la Vltava les chants russes retentiront, lorsque des feux de camps immenses rassembleront les jeunes pour la soirée de l'amitié, nos jeunes de Belgique tendront la main aux jeunes de l'U.R.S.S. et de nouveaux liens scelleront à jamais l'amitié des peuples.



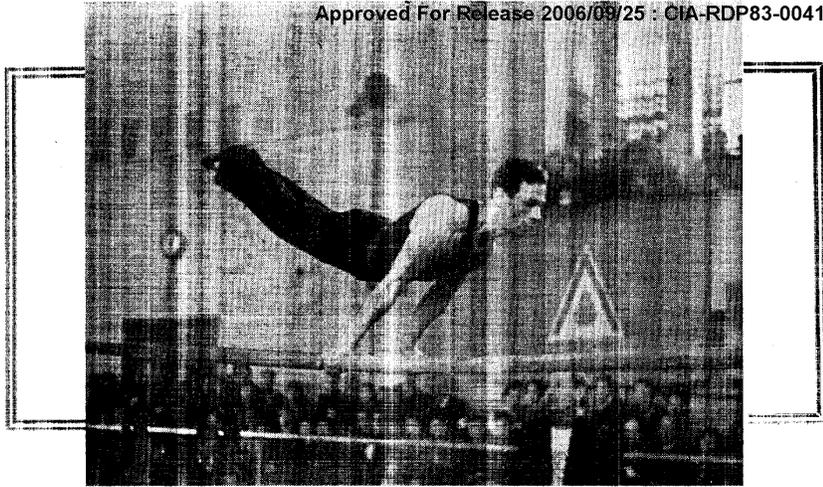
La jeunesse sportive soviétique enverra les meilleurs au festival...
Etudiantes de Riga à l'entraînement.



Les jeunes peintres soviétiques seront largement représentés au festival... Un atelier de peinture de Léninegrad.

par notre envoyée spéciale

N. Lemarchand



Béliakov, de la Société Sportive « Dynamo », le lauréat aux épreuves du championnat de gymnastique de Moscou 1946, pendant une exhibition aux barres parallèles.

Les gymnastes soviétiques se disputent la palme

La gymnastique jouit d'une grande popularité en Union Soviétique. Elle est largement pratiquée sous toutes ses formes : gymnastique sportive, rythmique, thérapeutique et autres. Annuellement de nombreuses compétitions ont lieu en vue du championnat de l'U.R.S.S., disputé individuellement par équipe et séparément par agrès. Les équipes des Républiques et villes sont admises à ses concours. C'est le gymnaste qui totalise le plus grand nombre de points dans l'ensemble des exercices qui est déclaré champion absolu de l'Union Soviétique. Le championnat disputé récemment ne prévoyait l'attribution des titres que par agrès.

Cette année-ci, et contrairement aux années précédentes, les exercices de ces championnats furent beaucoup plus complexes, exigeant des concurrents une préparation plus soignée, un maximum de volonté et de maintien dans l'exécution des exercices.

Les concours avaient lieu au stade « Dynamo » et attirèrent une nombreuse affluence d'amateurs de gymnastique.

Si l'on tient compte des sévères règlements du concours, il faut reconnaître le brillant succès de V. Lavrouchenko, qui reçut 9,5 points pour ses exercices au cheval de bois. Ce gymnaste, de « Dynamo »-Moscou, fit preuve d'une virtuosité technique et d'une supériorité incontestables dans cette spécialité. A noter qu'il obtint la meilleure

note de tous les concurrents à la barre fixe: 9,2. Parmi les féminines le titre revint à E. Bokova de « Bourvestnik » Kiev.

Aux anneaux, les exercices furent des plus compliqués; Adjatt Ibadoulaiev de « Spartak »-Kiev se classe une fois de plus premier avec 9,2 points.

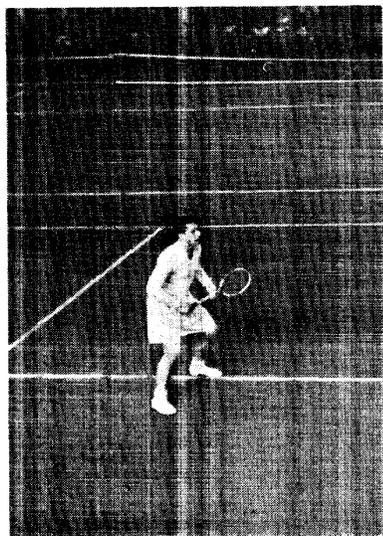
Loudmila Motorina, de la société « Bolchevik »-Moscou, obtint un succès mérité. Cette jeune sportive gagna le titre avec 9,4 points pour les exercices aux anneaux. Motorina deviendra sans doute une grande gymnaste.

Le moscovite V. Béliakov, de « Dynamo », remporta deux titres aux barres parallèles avec 9,6 points et aux mouvements libres avec 9,5 points.

G. Ourbanovitch, de « Dynamo »-Moscou, championne absolue de l'U.R.S.S., se classe avec de grosses difficultés première dans une seule catégorie d'exercices: l'équilibre. Quant à Nicolas Séry, de « Medik »-Moscou, qui est aussi champion absolu de l'Union Soviétique, il ne parvint à gagner aucun concours. Cela montre que les jeunes gymnastes sont de dignes concurrents de leurs aînés qui sont reconnus comme des maîtres de cette branche de l'éducation physique.

Il convient de souligner qu'en général les résultats obtenus ont démontré le niveau élevé des gymnastes.

G. K.



Nicolai Ozerov, de la Société Sportive « Spartak », artiste du Théâtre d'Art de Moscou, est champion de tennis de l'U.R.S.S. 1946.



Une magnifique attitude de Nadejda Bolonenko, championne de tennis de l'U.R.S.S. 1946, pendant la rencontre finale.

PARADE SPORTIVE

Défilé de la Jeunesse heureuse

FETE de la FORCE, de la GRACE, de la BEAUTE



Tous les ans, au mois de juillet, a lieu à Moscou la grande parade sportive, pendant laquelle défilent cinq heures durant les représentants de la belle jeunesse heureuse de l'immense pays des Soviets. Chaque club sportif, chaque cercle d'usine, chaque école supérieure, mais aussi chaque république de l'Union envoie à cette fête les meilleurs choisis parmi les meilleurs. — Cette parade est l'image vivante de la jeunesse soviétique; c'est la fête de la beauté et de la santé. — Notre photo montre le couple porte-drapeau de la délégation d'Ouzbékistan à la parade de l'an passé, au stade Dynamo de Moscou.

Puissants Athlètes

CINQ RECORDS DU MONDE AUX ATHLETES SOVIETIQUES

La Fédération internationale des Poids et Halteres vient d'homologuer les records du monde suivants:

EPAULE ET JETE A GAUCHE:

Légers: JIGINE (U.R.S.S.), 97,500 kgr., le 20-4-1947.

Ancien record: 92,500 kgr.

Mi-lourds: MALSEV (U.R.S.S.), 102 kgr., le 3-5-1947.

Ancien record: 100 kgr.

DEVELOPPE A DEUX BRAS:

Mi-lourds: NOVAK (U.R.S.S.), 138,500 kgr., le 22-4-47

Ancien record: 138 kgr.

ARRACHE A DEUX BRAS:

Moyens: STANCZYL (U.S.A.), 126 kgr., le 19-4-1947.

Ancien record: 124 kgr.

Mi-lourds: NOVAK (U.R.S.S.), 130,500 kgr., le 22-4-47

Ancien record: 130 kgr.

EPAULE JETE A DEUX BRAS:

Moyens: STANCZYL (U.S.A.), 160 kgr., le 19-4-1947.

Ancien record: 156 kgr.

Lourds: KOUTSONKO (U.R.S.S.), 173 kgr., le 8-5-47.

Ancien record: 171 kgr.

LIPP, LE LANCEUR DU POIDS EST UN ATHLETE COMPLET

Le 24 mai dernier, l'Esthonien Hlino Lipp lançait le poids à 16 m. 01 et la semaine dernière, il atteignait 15 m. 72, battant chaque fois le record d'Europe olympique, puisque l'U.R.S.S. n'est pas encore adhérente à la Fédération internationale. Déjà au cours de la saison 1946, Lipp avait amélioré trois fois le record d'U.R.S.S.: 15 m. 82 en juin, 15 m. 78 et 16 m. 12 en juillet. L'activité sportive de Lipp ne se borne pas au lancement du poids et l'énoncé de ses performances dans d'autres branches athlétiques pourrait laisser rêver pas mal de nos spécialistes:

100 m.: 11" 1; 400 m.: 51"; 1500 m.: 4' 25"; 100 m. haies: 16" 1; hauteur: 1 m. 70; longueur: 6 m. 53; disque: 48 m. 53.

Lipp est encore joueur de basket-ball et skieur acharné.



Bien chers Amis,
Bien chères Amies,

Une jeune amie d'Herstal semble tout émue d'avoir vu, sur des photos, des femmes soviétiques travaillant comme maçon ou comme manœuvre sur des chantiers de construction. Et notre jeune amie de conclure: « Si les femmes en Russie sont obligées de faire le maçon, je ne voudrais jamais être née dans ce pays ».

1) Quelles sont les femmes en U.R.S.S. qui travaillent comme maçon? Réponse: Celles qui le veulent bien.

2) Qui les conseille dans le choix d'un tel métier? Réponse: Personne.

3) Pourquoi les femmes-maçon ont-elles choisi précisément ce dur métier, qui n'est « quand même » pas un métier de femme? Réponse: Parce que ce métier leur plaît. Elles l'ont choisi au même titre que d'autres ont choisi celui de tailleur, de vendeuse, de balayeuse, de repasseuse, de coiffeuse, d'électricien, de mécanicien, de chauffeur, d'aviatrice, de facteur, de machiniste, de mineur, etc. Si la santé le lui permet, pourquoi la femme soviétique ne ferait-elle pas un bon maçon? Cela ne regarde qu'elle seule!

Réponse à J. W., Courtrai: Le fait qu'en U.R.S.S. l'Eglise est séparée de l'école n'empêche nullement les jeunes gens qui le désirent d'entrer dans le clergé. Chaque culte entretient son école de théologie dans les capitales des différentes républiques.

Merci, chers amis et amies. Au mois prochain, au beau mois d'août, mois des vacances!

Kharacho.



Regardez bien cette photo, prise quelque part en U.R.S.S. Un jeune monte la garde devant un camp qui se trouve au bord de la mer. Le jeune porte une tenue; il appartient donc à une organisation. La lumière est vive; la végétation est celle des pays méridionaux.

Répondez à ces trois questions: De quelle organisation fait partie le jeune? — Quelle est la mer qu'on voit au loin? — Quel est le nom du camp?

Les réponses justes à ces 3 questions obtiennent 3 p. et les concurrents qui nous ont fait parvenir leurs réponses avant le 7 juillet auront leur nom dans le N° d'août. Au travail et bonne chance. Tante Jeanne.

Ci-dessous les meilleures légendes qui nous sont parvenues le mois passé :



DEPART POUR LE TOUR DE L' U. R. S. S. I

Auteur: Renier Slepaw, Uccle.

VOICI LES CADETS DE LA PEDALE I

Auteur: Roger Debraekeleer, Forest.

Les 2 concurrents se classent ex-aequo, avec 2 points. Ont obtenu 1 point: Lucienne Depommier, de Wépion; Hubert Estenay, de Roux; Joseph Grandjean, de Mons; Juliette Frasne, de Ltège; Lucien Roeyers, de Nivelles. Cinq concurrents ont obtenu 1/2 point. Merci à tous.

L'ATOME

ce bon serviteur... par M. ILINE

L'ECRIVAIN FAVORI

de la jeunesse soviétique



OUT a déjà été écrit au sujet de l'énergie atomique, et cependant bien rares sont ceux qui comprennent ce que cette découverte signifie vraiment pour l'humanité.

Tout le monde sent que la maîtrise de l'énergie atomique est un des tournants de l'histoire humaine, et c'est pourquoi chacun s'interroge sur la nature de cette énergie mystérieuse.

Cependant, au lieu de se demander: « Qu'est-ce que l'énergie atomique? », l'humanité ferait mieux de se poser une autre question: « A quoi va servir l'énergie atomique? A quoi l'homme emploiera-t-il les forces formidables qui se cachent au cœur de l'atome? Seront-elles au service de la vie ou de la mort? Construction ou destruction? Les magnifiques découvertes de Mendéléev et d'Einstein serviront-elles à rendre l'humanité plus heureuse ou à la rejeter dans la barbarie? »

La bombe atomique est née de la guerre. Autrefois, la guerre était une lutte entre soldats. La mort de civils était tout au moins considérée comme un accident regrettable. Mais le fascisme a inventé la « guerre totale ». Comme il était inévitable, les Alliés ont riposté. La bombe atomique est une arme de la guerre totale. Elle est conçue pour détruire des villes et leurs habitants, non pour s'attaquer aux soldats sur le champ de bataille. Elle est la suite logique de quelque chose qui a été inventé par les nazis. Que peut-on dès lors en attendre de bon?

Que deviendra l'humanité si l'emploi d'une telle arme n'est pas défendu?

Car le fameux secret de la bombe ne restera plus longtemps un secret. Autrefois, Roger Bacon, lui aussi, avait caché sa découverte de la poudre à canon. Il ne voulait pas mettre entre les mains des hommes une telle force de destruction. Mais il ignorait que son secret n'en était pas un: à l'autre bout de la terre, les Chinois avaient découvert la poudre depuis très longtemps. Dans l'état actuel de la science, le secret de la bombe atomique sera encore plus difficile à garder que celui de la poudre à canon.

C'est à nous de ne pas nous laisser aveugler par les possibilités de destruction. Il y a aussi des possibilités de construction. A côté de la route qui mène vers la mort, il y a une route qui conduit à la vie. Nous ne pouvons même imaginer tout ce que signifie la découverte de l'énergie atomique. Nous laissons vagabonder notre imagination et nous rêvons d'un moteur d'avion grand comme la main ou d'une turbine de poche. En fait, pour imaginer des choses nouvelles, nous ne faisons que changer la grandeur des choses anciennes. Il y a mieux que tout cela.

PLUS ETRANGE QU'EN REVE

Nous avons dit déjà que l'énergie atomique est l'énergie la plus concentrée de la terre. A nos descendants, nos locomotives apparaîtront comme des monstres énormes et inutiles.

Mais il n'y aura pas que des changements de grandeur. L'homme pourra réaliser des choses dont il osait à peine rêver. En fait, il réalisera des choses dont il n'avait même jamais rêvé.

Le maître de l'énergie atomique pourra créer des corps nouveaux en assemblant autrement les particules de la matière!

Ou bien encore le problème des « faiseurs de temps ». Voici peu, les savants croyaient encore que l'homme ne pourrait régler le temps à sa guise, car jamais il ne pourrait rassembler des quantités de dynamite assez grandes pour se mesurer avec les tempêtes. Mais aujourd'hui, l'homme a l'explosif nécessaire.

A une récente séance de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., le professeur Féodorov, chef des services de météorologie, déclara que, grâce à la bombe atomique, il deviendrait possible de changer la direction des grandes masses d'air atmosphérique.

LES HOMMES MODIFIENT LE TEMPS

Jetons un coup d'œil dans ce Bureau de Contrôle du Temps de l'avenir. Les techniciens viennent de recevoir de mauvaises nouvelles. Une masse d'air polaire descend vers le Sud et menace de détruire toute la récolte en Transcaucasie. (Cela s'est réellement produit en 1924).

Les ingénieurs du temps reçoivent aussitôt des ordres. Ils devront créer une dépression artificielle au nord de la mer de Kara. L'air froid sera attiré vers cette dépression et ira se perdre dans des régions désertiques au lieu de geler la récolte.

Les avions contrôlés par radar décollent sans pilote et mettent le cap sur l'Arctique. Ils vont semer la chaleur sur une grande étendue, grâce à l'énergie atomique. Au lieu d'être employée pour la guerre, celle-ci — dans notre imagination tout au moins — ne sert plus depuis longtemps qu'à des buts pacifiques.

La chaleur de l'explosion fait fondre les glaces éternelles et une immense colonne d'air chaud monte vers la stratosphère. Aussitôt, l'air froid se précipite pour remplir ce vide. Il est ainsi détourné de sa route. Les récoltes sont sauvées. Au Bureau de Contrôle du Temps, les ingénieurs suivent sur un écran-radar la marche du cyclone qu'ils ont déclenché et qui va se perdre dans les solitudes de l'Arctique.

Vous vous écriez que tout cela est fantastique? Il ne dépend que de nous que cela devienne une réalité. Jusqu'ici, l'homme était plus faible que les éléments. Maître de l'énergie atomique, il sera demain une force cosmique. Il pourra changer le cours des événements de l'univers. Il pourra contrôler le temps. Il pourra changer les climats. Il pourra non seulement changer les atomes existants, mais en créer de nouveaux aux propriétés merveilleuses.

Tout dépend de notre choix. Ferons-nous de notre terre un lieu où la vie est agréable? Ou en ferons-nous un lieu de désolation?

Il faut espérer de tout cœur que l'homme choisira la première voie, celle de la vie, — et non celle de la mort. Il faut souhaiter que toutes les nations du monde réussissent à juguler ceux qui veulent nous mener sur la route de la destruction totale.

Réflexions à propos

de
l'exposition de sculptures
soviétiques

par **Dolf Ledel**

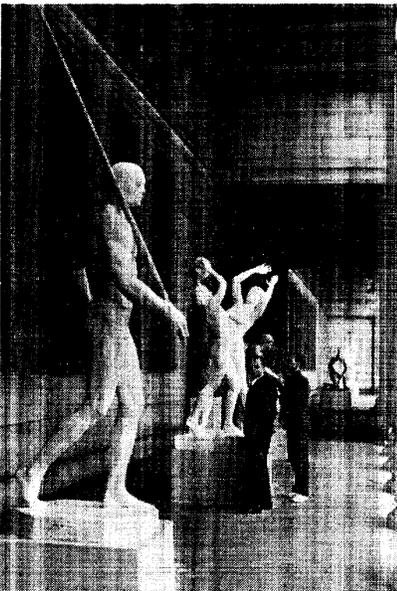
DANS notre société beaucoup d'artistes ont, par des recherches basées sur une soi-disant sensibilité poussée à l'extrême et hors des limites du réel, mené celles-ci à un art étioilé, mori, qui n'a plus ses racines ancrées dans la vie, mais bien dans les relents des discussions métaphysiques de cénacles fin de régime. Ce qui mène même certains d'entre eux à un pessimisme tel qu'ils finissent par nier l'Art lui-même.

Mais si cependant, comme l'ont fait les artistes soviétiques, ils prennent conscience de la grande et profonde évolution de la pensée qui mène à la révolution, ils trouveront une forme qui exalte cette pensée — forme qui par la santé même de son origine est bien ancrée dans la tradition. Celle qui synthétise matière et pensée et atteint ainsi au style; un style qui ne verse pas dans la démesure, qui est harmonie et ne confond jamais grandeur avec gigantisme.

L'exposition de « La sculpture soviétique » prouvera combien les œuvres des sculpteurs soviétiques illustrent les réflexions qui précèdent.

Ces groupes, ces figures, ces portraits par la grandeur conférée à leurs formes exaltent toute la volonté du grand peuple russe à construire la nouvelle société socialiste.

Aussi par l'exposition de la sculpture soviétique pouvons-nous nous rendre compte des recherches et des réalisations des sculpteurs soviétiques. Qu'ils aient, à l'époque de leur formation, suivi les voies d'un réalisme formel ou d'un naturalisme peu transformé, qu'ils aient passé par l'impressionisme ou retrouvé la construction interne et son ordonnance par le cubisme et les conseils reçus des maîtres du



Une vue du hall d'entrée de la Galerie de sculpture à Moscou. On aperçoit, au premier plan, « Sport », de Prokhorov; plus loin « Jeux de Balle » du sculpteur Krants.

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9
A L'ECRIN D'ART, BRUXELLES
Rue Van der Meulen
(Colonne du Congrès)
du 4 au 31 juillet 1947
EXPOSITION
La Sculpture
soviétique



La pilote Kath. Bondanova, œuvre de Vera Moukhina, la célèbre femme sculpteur à qui on doit le groupe sculptural qui surmontait le pavillon soviétique à l'Exposition Universelle de Paris en 1937.

passé, nous sentons chez eux tous ce lyrisme héroïque et profond qui engendre les œuvres immortelles.

Et toujours, nous voyons qu'ils réalisent en toute liberté, avec des tempéraments et des dons différents, un art d'expression synthétique des forces de la réalité humaine.

L'ART DE FAIRE PLEUVOIR

L'INSTITUT de Physique d'Odessa a expérimenté une nouvelle découverte. On peut maintenant faire pleuvoir à volonté. Un avion, volant au dessus d'un nuage répand sur celui-ci du chlorure de calcium qui déclenche une précipitation.

Il y a longtemps déjà, on avait constaté que le chlorure de calcium précipitait l'humidité du brouillard, mais ce n'est que tout récemment que l'on a pensé à appliquer ce même principe aux nuages de pluie. Le procédé est très économique, le chlorure de calcium n'étant qu'un produit de récupération des industries chimiques.

Les premières expériences furent faites en Turkménie. Des avions sillonnaient les nuages et répandaient le chlorure dans l'atmosphère, ce qui immédiatement précipitait l'humidité. Ces expériences furent répétées sous une autre forme sur la côte de la Mer Noire, près de la station de cure de Gagry.

On place un moteur d'avion, l'hélice vers le ciel, sur une montagne toute proche dont le sommet baigne dans les nuages.

Le souffle d'air saturé de chlorure précipite les nuages, et l'humidité recouvre le sol. Il apparaît une « cheminée » verticale correspondant au souffle d'air.

LIVRES

Le Grand Fleuve

par
Vladimir Lidine

L'HOMME de la rue chez nous se fait volontiers une image conventionnelle du Russe soviétique. Œuvres de propagande favorables ou hostiles, reportages, romans russes mêmes, tout a concouru à la création de types: l'ouvrier russe, ardent au travail comme s'il s'agissait d'une bataille; le paysan, gagné peu à peu à l'idée de son indépendance et qui réalise les avantages de l'association et du travail en grand (kholkhoz); le soldat soviétique courageux, simple, dédaigneux du panache; le savant qui prend conscience de la solidarité de la Nation et du rôle qu'il a à y jouer.

Ces personnages diffèrent certes de ceux que nous connaissons chez nous, mais nous pouvons les imaginer. Nous avons des points de comparaison. En Belgique, il existe également des paysans traditionalistes, des ouvriers, des soldats et des savants. Mais on oublie une chose. Il y a en Russie quelque 200 millions d'hommes, parmi lesquels des tribus asiatiques que la domination tsariste avait laissés à peu près au niveau des populations de notre Congo. La Révolution s'est trouvée en face de millions d'illettrés misérables, adhérant au culte des idoles, sans éducation politique, ayant une vie sociale rudimentaire.

Le livre de V. Lidine « Le Grand Fleuve » nous penche sur les régions naguère désertées de la Sibirie Centrale, chez les populations de pêcheurs qui bordent les fleuves longtemps gelés, l'Oussouri, l'Amour.

Sur ces pêcheurs, dont la vie était chétive et jamais assurée, la Révolution a passé. Ils n'en ont presque rien vu, n'y ont rien compris, eux qui étaient loin des grands bouleversements et que l'ignorance et la misère, autant que l'intérêt des aristocrates maintenaient loin des contacts avec le monde extérieur.

Peut-être, l'influence rouge pénètre. Propagande par l'action. Que faut-il à ces pauvres héres? L'assurance de ne plus mourir de faim, ni de maladies. L'auteur nous montre les membres du Parti, amenant des livres, du papier, créant une école, une boulangerie, un bain public, un hôpital dans cette tribu Nanaï qui avait toujours vécu dans la crasse et l'inquiétude du lendemain.

Que leur faut-il encore? La conscience qu'ils ne sont pas perdus, seuls dans un monde hostile. Aussi le gouvernement central les aide-t-il. Les Nanaï sont reliés au reste du monde soviétique. On leur fournit du blé et des vaches, mais ils doivent apporter fourrures et poissons. L'idée de solidarité naît. Un chasseur habile est employé par les ingénieurs dans une prospection à la recherche de l'eau qui assurera à une région désertique et gelée la vie et même l'abondance.

Ce chasseur, rentré chez lui, raconte. Les Nanaï comprennent. Et dès lors, les enfants sont envoyés aux écoles, les femmes consentent à se baigner. Un peuple est délivré de l'emprise de la taïga. Des hommes ont été sauvés de la sauvagerie. La communauté compte des membres nouveaux qui en jouissent et la font vivre.

L'œuvre de Lidine est écrite dans un style simple, sans emphase. C'est du récit et de la description. Les faits parlent et parlent la langue même des hommes simples dont il est question.



La sœur du grand écrivain russe Antoine Tchekov est conservatrice du musée de Yalta, consacré à l'œuvre de son illustre frère. Sur notre photo on voit Maria Pavlovna Tchekov répondant au nombreux courrier qu'elle reçoit quotidiennement.

LES FILMS SOVIÉTIQUES

Si vous habitez... Vous irez voir...

Le premier semestre de l'année s'achève. On se prépare à prendre quelques jours de repos ensoleillé. Et l'on se sent tout ragaillard par le soleil, les fruits et les fleurs.

Ce n'est peut-être pas le moment de faire un bilan? Faire des chiffres et des statistiques, réservons cela pour les longs soirs d'hiver, direz-vous.

Pendant avant que d'aller en vacances pour reprendre de nouvelles forces il n'est peut-être pas négligeable de faire le point et d'examiner où nous en sommes dans le développement de notre Association des Amitiés Belgo-Soviétiques.

Le 5 janvier dernier une Grande Conférence Nationale réunissait à Bruxelles plus de 200 délégués A. B. S. des différentes régions du pays.

Les bases d'un nouvel effort étaient jetées.

Tout le monde était d'accord pour considérer la nécessité d'un resserrement sérieux des liens d'amitié entre l'U.R.S.S. et notre pays. Et partant de cette nécessité des plans furent établis pour transmettre dans la réalité organique cet unanime désir.

Entre temps, le 13 avril exactement, le Comité National des A.B.S. se réunissait à Bruxelles pour examiner dans quelle mesure les décisions prises le 5 janvier avaient été appliquées au cours du 1^{er} trimestre de l'année et pour prendre également de nouvelles décisions pour le travail à accomplir au cours du second trimestre.

Le 13 juillet réunion du Comité National.

Dans quelques jours le Comité National se réunira à nouveau et tirera le bilan de ces 6 mois d'activité.

Et nous pourrions peut-être en matière de préambule à cette deuxième session du Comité National examiner où en est le mouvement de l'Amitié Belgo-Soviétique.

En gros, disons qu'il est satisfaisant.

Plus de 200 sections A.B.S. existent aujourd'hui dans le pays.

Dans ces sections sont groupés des milliers et des milliers de membres. Notre presse, ainsi que nous le disons d'autre part, a fait un bond fantastique au cours des 6 derniers mois. Et bientôt paraîtra une Revue en langue flamandaise.

Nos sections ont organisé des centaines de réunions et conférences. Plus d'une centaine de représentations de films soviétiques ont groupé des dizaines et des dizaines de milliers de spectateurs attentifs et fervents.

Des expositions furent organisées. Des excursions emmenèrent les membres de nombreuses sections loin du bruit des villes vers le repos des campagnes au cours de nombreux week-end.

En bref, nous avons réussi à créer une atmosphère familiale et fraternelle dans les A.B.S. De nouveaux cadres se sont élevés à tous les échelons de l'organisation. Une activité intense n'a cessé de régner.

Et l'on a pu entendre la voix de la vérité soviétique dans le pays.

Cette vérité soviétique qui permettra une compréhension mutuelle meilleure et qui préside nécessairement au resserrement des liens d'amitié entre les peuples de l'U.R.S.S. et la Belgique.

Nous avons conscience qu'en fournissant cet effort nous avons posé un jalon de plus sur le chemin de l'organisation de la Paix.

C'est sous ces auspices favorables que s'ouvrira la 2^e session du Comité National des A.B.S.

Si nous parlions un peu de la revue

L'HISTOIRE du développement continu de notre Revue « Voici l'U.R.S.S. » est une très belle histoire. Et elle se raconte comme un conte de fées.

Il était une fois... En effet au mois de novembre de l'année dernière le Comité Exécutif National des Amitiés Belgo-Soviétiques décidait la cessation de parution de son ancienne Revue « U.R.S.S. ».

Parallèlement, le Comité Exécutif des A.B.S. décidait l'édition, à partir du 1^{er} janvier 1947, d'une nouvelle Revue.

Une Revue d'un type nouveau. Plus grand format, abondamment illustrée, en 2 couleurs, d'un contenu vivant et attrayant où chacun trouverait une réponse à son attente.

« Voici l'U.R.S.S. » était né.

Le 1^{er} numéro fut tiré à 7.000 exemplaires. Le numéro de Février voyait son tirage fixé à 8.000. Le numéro 3, numéro de Mars, voyait son chiffre atteindre 9.000.

Mais le succès était grandissant et en Avril, l'administrateur était contraint, pour répondre à la demande de fixer le tirage à 10.500.

Pour le mois de Mai un gros effort fut fait. Les sections A.B.S. et les vendeurs décidèrent de faire davantage connaître la Revue en profitant des rassemblements ouvriers du 1^{er} Mai. Et c'est ainsi que le numéro 5, numéro du mois de Mai, fut tiré à 12.500 exemplaires.

On pouvait craindre qu'après cet effort passager le tirage du numéro de Juin ne descende sensiblement.

Il n'en fut rien.

De nouvelles commandes affluèrent et le N° 6 fut tiré à 13.000 exemplaires. C'est incontestablement un résultat encourageant. Du point de vue relatif c'est même un très gros succès.

Mais si l'on examine le problème de notre presse d'un point de vue absolu il semble clairement que, malgré tout, nous sommes loin des chiffres qui correspondent à la sympathie réelle existant pour l'U.R.S.S. dans notre pays.

C'est vers cet objectif que nous devons désormais nous orienter : Gagner et gagner toujours de nouveaux lecteurs.

S'il est vrai que nous avons plus que triplé le nombre de nos vendeurs entre Janvier et Juin, nous sommes cependant loin d'avoir des vendeurs dans toutes les régions du pays.

Et c'est cependant ce qu'il faudrait réaliser.

Partout où « Voici l'U.R.S.S. » pénètre pour la première fois notre Revue est accueillie avec un vif intérêt, avec une sympathie évidente. Nous devons donc nous efforcer de mener pour la diffusion de « Voici l'U.R.S.S. » une politique de présence qui nous mène partout là où il existe des lecteurs en puissance, mais qui ne nous lisent pas, faute d'être sollicités pour l'achat de la Revue.

Trouver de nouveaux vendeurs de « Voici l'U.R.S.S. » là est la première tâche des amis de notre Revue.

Et chacun peut y collaborer. Que ceux de nos lecteurs, qui voudraient faire partager à d'autres l'intérêt qu'ils éprouvent à la lecture de « Voici l'U.R.S.S. », se fassent les ardents propagateurs de notre presse. Qu'ils nous commandent 5 ou 10 numéros afin de les diffuser autour d'eux. Et tout de suite nous verrons

AUVELAIS	La Légende fantastique	Trianon	du 18 au 31 juillet
BEVERCE	Attends-moi	Eden	du 18 au 24 juillet
BRAY	Le Procès de Kharkov	Palace	du 4 au 10 juillet
BRAY	Parade des Sports et Escadrille en jupons	Palace	du 18 au 24 juillet
CERFONTAINE	Le Procès de Kharkov	Marivaux	du 4 au 10 juillet
CHEFENE	Attends-moi et Le Procès de Kharkov	Vieille Barrière	du 25 au 31 juillet
CINEY	Fleur de Pierre	Palace	du 18 au 24 juillet
COMINES	Il était une petite fille	Royal	du 18 au 24 juillet
DINANT	Parade des Sports	Royal	du 4 au 10 juillet
DOUR	Attends-moi	Palace	du 4 au 10 juillet
DUFFEL	Parade des Sports	Plazza	du 18 au 24 juillet
FARCIENNES	Chute du Nazisme jaune	Palace	du 11 au 24 juillet
FARCIENNES	Parade des Sports	Palace	du 25 au 31 juillet
FLERON	Parade des Sports et Escadrille en jupons	Lux	du 4 au 10 juillet
FLERON	La Légende fantastique	Lux	du 25 au 31 juillet
FOREST	Prise de Berlin	Bijon	du 4 au 10 juillet
GAND	Les Partisans	Rio	du 25 au 31 juillet
GEMBLoux	Parade des Sports	Royal	du 11 au 17 juillet
GILLY	Les Partisans	Louvre	du 18 au 24 juillet
JAMBES	Matricule 217	Astrid	du 4 au 10 juillet
JODOIGNE	Le Tribunal des Peuples	Roxy	du 11 au 17 juillet
JODOIGNE	La Légende fantastique	Roxy	du 25 au 31 juillet
JUMET	Escadrille en jupons	Palace	du 11 au 17 juillet
KIELDRECHT	Zoia	Rubens	du 4 au 10 juillet
LAUWE	Prise de Berlin	Flora	du 18 au 24 juillet
LOKEREN	Escadrille en jupons	Flora	du 25 au 31 juillet
MENIN	Prise de Berlin	Festpaleis	du 25 au 31 juillet
MOLENBEEK	Le Tribunal des Peuples	Movy	du 4 au 10 juillet
MOLENBEEK	Il était une petite fille	Movy	du 11 au 17 juillet
MONS-Crotteux	Parade des Sports	Familia	du 11 au 17 juillet
PERONNE Binche	Matricule 217	Eden	du 25 au 31 juillet
PERUWELZ	Parade des Sports	Cinemax	du 4 au 10 juillet
RAMSEL	Matricule 217	Luxor	du 18 au 24 juillet
ST. GUISLAIN	Camarade P	Concordia	du 4 au 10 juillet
ST. REMY	Camarade P	Concordia	du 25 au 31 juillet
SERANG	Les Partisans	Ritz	du 11 au 17 juillet
STOCKAY	Parade des Sports	Palace	du 4 au 10 juillet
VIEUX-DIEU	Il était une petite fille	Palace	du 18 au 24 juillet
WELKENRAEDT	Parade des Sports	Luminor	du 4 au 10 juillet

cet effort se traduire par une augmentation de notre tirage de plusieurs milliers d'exemplaires.

Une autre tâche également, et sur laquelle nous avons attiré l'attention de nos amis dans le dernier numéro, c'est la nécessité d'une permanence dans la vente. Plus de 60% de nos vendeurs liquident leurs Revues dans la première semaine du mois. Il reste cependant encore trois grandes semaines pendant lesquelles ils pourraient prospecter de nouveaux clients.

Notre Revue est mensuelle; elle peut et doit se vendre pendant toute la durée du mois.

Si chacun de nos vendeurs comprenait la nécessité de cet effort notre vente serait automatiquement augmentée de 50%! Tout de suite notre tirage serait de 20.000 exemplaires! Et il s'agit là d'un moyen simple.

Certes le présent article n'a pas pour but d'épuiser l'examen de tous les moyens susceptibles d'élargir notre vente. Pour cela il nous faudrait écrire des pages et des pages; et d'ailleurs, nous y reviendrons.

Mais nous voudrions encore insister sur un autre aspect du développement de notre Revue, c'est la souscription d'abonnements.

L'abonnement, comme chacun sait, est la base sur laquelle repose financièrement la vie d'un journal ou d'une revue.

C'est la certitude pendant la durée de l'abonnement de la vente du numéro, c'est le paiement à l'avance de la Revue.

Pour toutes ces raisons l'abonnement est hautement désirable. Le nombre de nos abonnés augmente sans cesse. Nous avons largement dépassé le chiffre de mille abonnés.

Mais il y a mieux à faire dans ce domaine.

C'est une véritable campagne d'abonnements que tous nos amis, lecteurs, sections A.B.S., vendeurs se devraient de déclencher dans le pays.

Pour cela nous tenons à la disposition de tous ceux qui le désirent, des carnets d'abonnements, que nous leur enverrons gratuitement sur simple demande.

Si déjà nos amis s'inquiètent de réaliser les trois objectifs dont nous avons traité aujourd'hui, nul doute que l'effet s'en fera sentir sur notre prochain tirage. A tous merci et au travail.

F. J.

CHAQUE AMI DE L'UNION SOVIETIQUE doit être un ABONNÉ de Voici l'URSS!

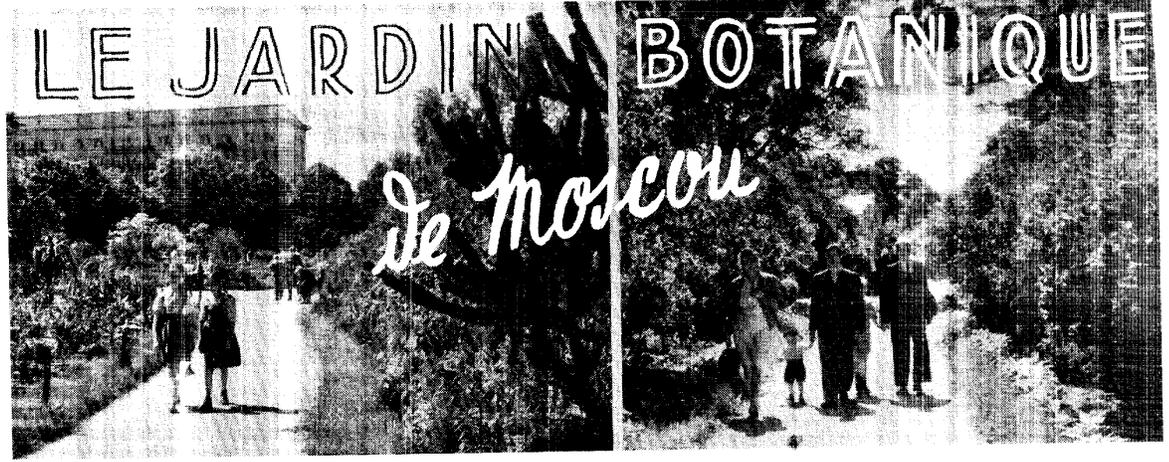
12 N°s : 60 Frs. — 6 N°s : 33 Fr. au C. C. P. 735923

Éditeur-Auteur responsable: M. Singer, 1A, Boulevard du Régent, Bruxelles

Voici l'URSS...

LE JARDIN BOTANIQUE

de Moscou



LE JARDIN botanique de Moscou, faisant partie de l'université de Moscou est le lieu de rendez-vous de nombreux savants, professeurs, amateurs de cultures, et aussi de simples promeneurs curieux, puisqu'il est ouvert



au public. Ce jardin possède des richesses immenses: certains arbres ont été détruits pendant la guerre et n'ont pas encore pu être remplacés, malgré toute l'attention que les autorités et l'université témoignent à leur cher jardin.

La photo tout en haut, à gauche montre une des allées menant vers les conifères des régions tropicales; on voit à droite un araucaria âgé de 40 ans. La photo voisine montre l'allée des lilas, qui reçoit chaque année de nombreux visiteurs admirant la riche collection, dans laquelle on voit des espèces plus diverses: lilas de Hongrie, de Perse, des régions de l'Amour, etc.

La photo à gauche montre une autre allée



au bout de laquelle on admire le splendide mélèze dont la légende attribue la plantation à Pierre le Grand. — Au centre, en haut: vingt-cinq espèces de palmiers décorent la grande allée centrale; en dessous: un professeur d'une école de Zagorsk est venue, avec sa classe, rendre visite au célèbre jardin de Moscou. — A droite, en haut: un coin de l'exposition annuelle des fleurs, où « Les amis de la nature » de Moscou sont toujours largement représentés. — En dessous, le premier prix attribué



aux lilas cultivés par l'amateur Léonid Kolesnikov, de la région de Moscou.

En bas: le directeur du jardin, le professeur Meyer, dans la serre qui réunit plus de 500 variétés de cactus.

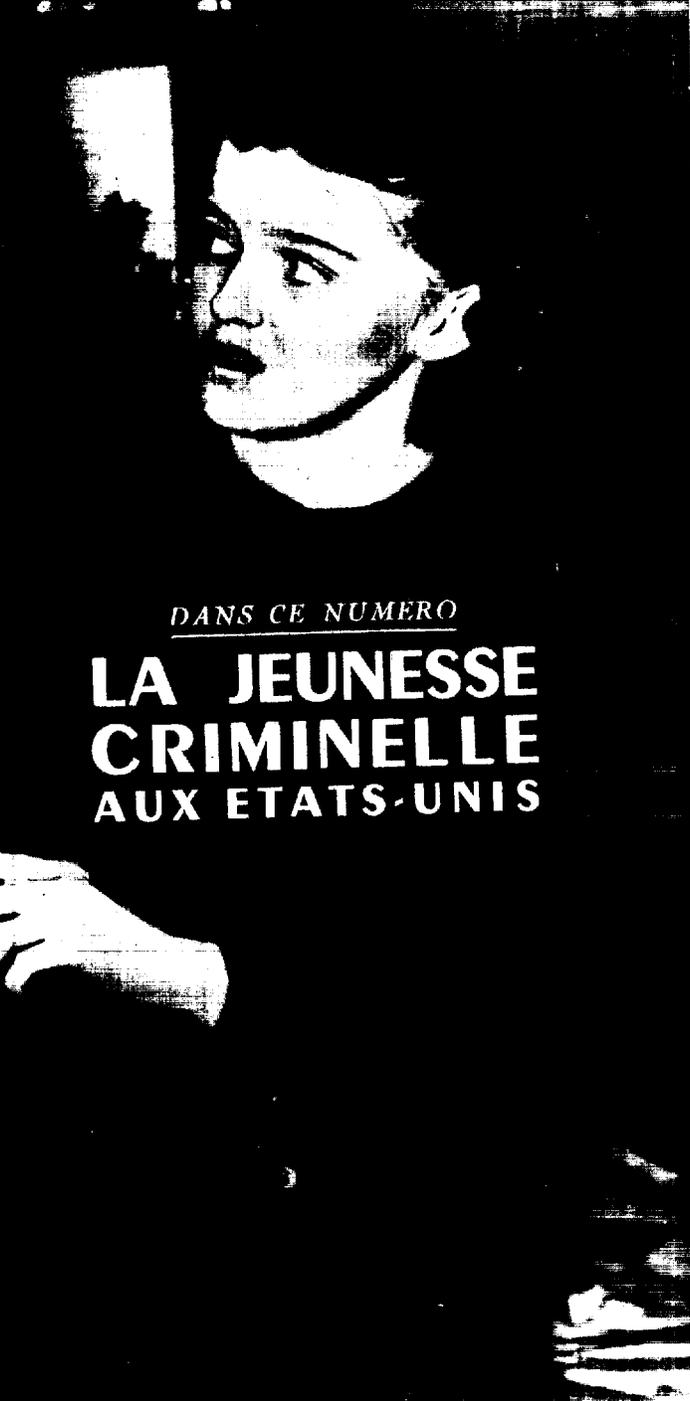
EUROPE AMERIQUE

IMAGES, ENQUETES ET REPORTAGES

REVUE HEBDOMADAIRE
22 MAI 1947 - No 101

12, RUE DES PRINCES BRUXELLES

BELGIQUE 7 FR\$
FRANCE 23 FR\$



DANS CE NUMERO

**LA JEUNESSE
CRIMINELLE
AUX ETATS-UNIS**



Lors de son récent séjour à Paris — où il fut décoré de la médaille militaire française par le sergent Ramadier — M. Winston Churchill mena, dit-on, d'importantes conversations avec certains hommes politiques en place.

En France, le parti communiste est provisoirement écarter du pouvoir. N'était-ce pas le moment de reporter un peu de ces fameux États-Unis d'Europe ?

LE DESSOUS DES CARTES

ETATS-UNIS : *La retraite de Moscou.*

Alan Cooper déposa ses lunettes sur le registre des prêts, puis, redressant le buste, se passa lentement la main dans les cheveux. Depuis un long moment, le dernier visiteur avait quitté la bibliothèque. Alan aurait pu faire de même, sans oublier, en sortant, d'accrocher le petit écriteau annonçant la fermeture du samedi matin. Au lieu de quoi, il avait commencé de lire quelques journaux, se laissant petit à petit absorber par les nouvelles et les commentaires qu'il y découvrait. Après la lecture de quelques éditoriaux, pleins d'un scepticisme voilé, il tomba sans transition sur une annonce qui piqua sa curiosité. Le titre, déjà, la justifiait : « Baha' i, une foi mondiale ». Il poursuivit :

« Etes-vous de ceux qui pensent aujourd'hui que la renaissance du monde est impossible sans une nouvelle inspiration religieuse ?

» Le don de Dieu, pour ce nou-

veau siècle des Lumières — ainsi que le proclame l'enseignement de Baha' i — réside dans la connaissance de l'unité du monde et de l'unité fondamentale de la religion.

» Dans cette foi universelle, l'ancienne et éternelle vérité de Dieu s'est révélée à nouveau, s'exprimant puissamment à travers les conditions et les besoins actuels. Elle fournit l'esprit d'unité et de compréhension qui se révèle dans toutes les races, toutes les nations, toutes les croyances.

» Un exemplaire de notre brochure « L'Ordre Mondial par la Foi Mondiale » vous sera gracieusement envoyé sur demande... Ecrivez à « Baha' i public relations », 536, Sheridan Road, Wilmette, Illinois. »

L'annonce était surmontée d'un dessin représentant une sorte de temple d'une architecture composite (la base évoquait un gothique curieusement déformé; là-dessus s'élevait



Ci-dessus : M. Harold Stassen est opposé, lui, à toute politique de faiblesse et il n'en est pas moins convaincu que la paix peut être sauvegardée « au moins pendant une génération ».
Ci-contre : La frontière des Etats-Unis d'Amérique est sur le Bosphore...

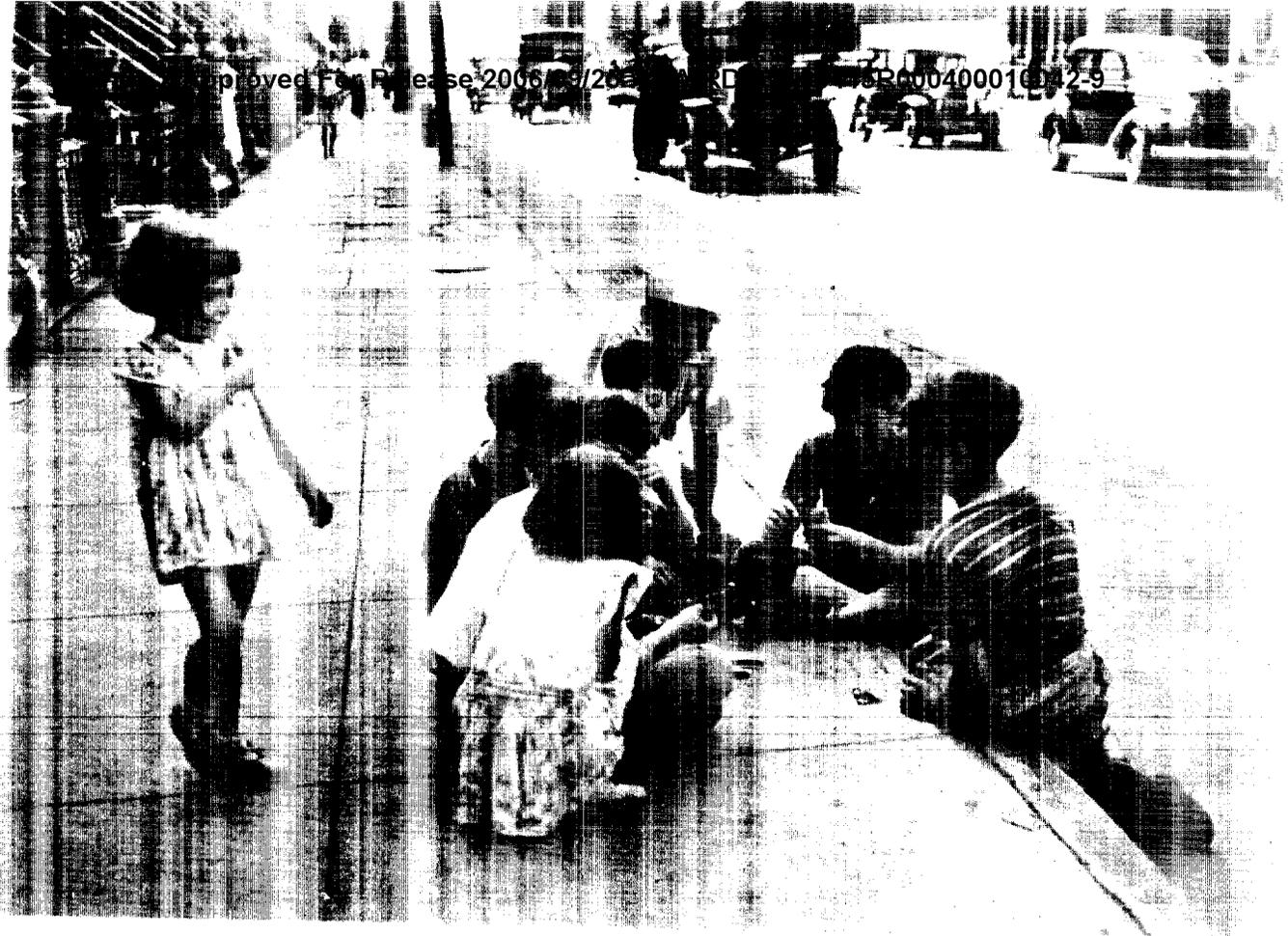


une sorte d'octogone genre Tudor, et le tout était coiffé d'une coupole d'observatoire). Alan Cooper, que la compagnie des livres incitait parfois à la gravité, se dit :

— Voilà le genre d'appels qui en disent long sur l'état d'esprit de certains groupes d'Américains. Publier un sermon dans un journal n'est déjà pas si mal, mais inviter les forces spirituelles à la rescousse, pour maintenir le monde, tel qu'il est, c'est autrement significatif. Un Européen qui se trouverait à ma place, en ce moment-ci, après avoir lu cette annonce qui voisine avec une réclame pour des sous-vêtements en nylon, aurait la face illuminée d'un sourire cynique. Il n'empêche que si les sectes vont prêchant la paix ou la doctrine Truman, c'est un signe des temps. La croisade a élargi ses objectifs. Finis l'anti-alcoolisme, la lutte contre la prostitution, « le crime ne paie pas » et les bataillons d'extirpation du vice. Il faut se résigner à voir le Saint-Esprit mêlé à la guerre des nerfs...

Le jeune homme alla placer quelques objets dans le coffre du secrétaire, puis sortit du bâtiment en fermant au verrou de sûreté la porte de la bibliothèque. Il se mit à mar-

(Suite page 30).



LA JEUNESSE CRIMINELLE AUX ETATS-UNIS

PAR

ROBERT RIE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE CARTHAGE (ILLINOIS)

La criminalité juvénile américaine est une force négative dont le périlleux rayonnement influence la vie publique, les rapports des journaux et même la réputation de la grande nation occidentale.

Il faut, avant tout, constater cette première vérité d'évidence : la criminalité parmi les adolescents s'est considérablement accrue depuis la fin victorieuse de la guerre. Mais, d'autre part, il serait exagéré de chercher dans la guerre la seule cause de ce déplorable accroissement.

LES PARENTS TERRIBLES.

Dernièrement, deux jeunes garçons, âgés de seize ans, comparaissent devant le jury d'une cour pénale du « Mid-West ». Ils étaient accusés d'avoir assassiné un commis-voyageur qui leur avait aimablement offert une place dans sa voiture jusqu'à un certain point de leur route. L'avocat d'un de ces garçons sans songer à leur culpabilité, se pré-

valence de son client imberbe, en arriva tout de suite au noeud du problème : « Trop de « bridge-parties » pour les mères! Trop de « cocktail-parties » pour les pères! », s'écria-t-il. Dans l'Ouest Central, on se ressent toujours un peu du prohibitionnisme, mais cet avocat n'a fait que répéter, avec une variante, la phrase que le pasteur de l'Église Luthérienne de la réformation de Wcs-

hington, le Docteur Oscar F. Blackwelder, un des prédicateurs les plus brillants de la capitale américaine, prononça dans l'un de ses sermons : « Il n'existe pas d'enfants criminels, il n'y a que des parents délinquants! ». L'Amérique, victime de son mode de vie, découvre une vérité...

Ci-contre : Un bon début pour une mauvaise vie : la partie de poker sur le bord du trottoir.

effet, que la conséquence des conditions particulières où grandit — aujourd'hui comme autrefois — la jeunesse de ce pays vigoureux.

Dans le ménage type d'un Monsieur Dupont américain — il se nomme John Q. Citizen — les parents travaillent, l'un et l'autre, à maintenir ce niveau de vie matérielle qui est la base de la vie américaine, et surtout de la vie des classes moyennes qui, il faut bien le dire, donnent son visage à cette grande nation, née d'une révolution bourgeoise (1776) et qui, jusqu'à présent, n'a su aimer que les révolutions bourgeoises. Les distances gigantesques d'un point à un autre dans un pays presque aussi étendu que l'Europe, les exigences d'une vie au rythme toujours hâtif, toujours commandée par les lois de la ponctualité, aussi bien à New-York et à Chicago que dans les petits villages (qui donnent peut-être une image plus caractéristique de la vie américaine que les grandes villes), tout cela exige cette mécanisation, ces appareils de plus en plus perfectionnés, sans quoi Monsieur John Q. Citizen et sa femme se sentiraient trop infiniment inférieurs à leurs compatriotes — et concurrents.

Il est nécessaire que ces braves gens achètent une nouvelle voiture, qu'ils aient leur lessiveuse, car jamais ils ne trouveraient dans ce pays sans domestiques — il n'y en a pas, ou, mieux, on ne peut pas les payer — des « gens de maison » ou des femmes à journées à la mode européenne.

L'Américain moyen habite une maison destinée à une seule famille. Grâce à la savante mécanisation de la vie quotidienne, il lui est possible de se passer de domestiques. Lorsque la famille se réunit dans le « home » au soir des jours de semaine, le père s'occupe du chauffage central; la mère, assistée de sa fille, prépare le dîner; le fils aîné entretient l'auto. Tout le monde a travaillé durant toute la journée : le père à son bureau ou à son établi; la mère aussi, très probablement; les enfants, à l'école, et, souvent, avant et après les cours, dans les rues, comme colporteurs. Chacun est fatigué, chacun veut se reposer, personne n'est capable d'une conversation modestement intellectuelle, voire intelligente, d'une discussion propre à stimuler chez les enfants des aspirations un peu élevées. La radio vole au secours de la famille fatiguée de l'Américain moyen. C'est une divine invention qui, par la grâce du Commerce et du « Big Business », est devenue une invention du Diable : elle achève à grands coups bien appliqués l'abrutissement régulier et progressif de la jeunesse.

l'on s'en réfère au fameux caricaturiste, M. Webster : il ne se lasse jamais d'expliquer combien cette industrie a dépassé toutes les entreprises analogues, y compris Hollywood, dans la généralisation de l'ignorantisme.

La famille dont j'ai parlé est une « bonne » famille, appartenant à la classe moyenne. Elle a des enfants raisonnables, aimables et satisfaits de leur sort de petits Américains.

AU ROYAUME DE TARTUFE.

Mais la situation se complique à partir du moment où les enfants se trouvent face à face avec leurs problèmes d'adolescents : problèmes intellectuels ou érotiques. Le grand péché de ce grand pays, c'est de ne s'être pas encore débarrassé d'un voile de puritanisme universellement tendu sur toutes choses; un voile qui atténue les couleurs trop vives et adoucit les expressions irrégulières,



Ci-dessus : Ce gamin qui tortille d'un air gêné sa casquette entre les doigts s'appelle Carl De Flumer. Il est âgé de 14 ans et a étranglé avec un lacet son petit camarade Robert Wahrman, âgé de huit ans.
Ci-dessous : Jack Sprinkle, 10 ans (à gauche) et Lysle Graves, 11 ans ont fait dérailler l'express Cincinnati-Chicago. Ils expliquent comment ils s'y sont pris, en utilisant un lourd rouleau de fil de fer et déclarent : « Nous avons voulu voir une catastrophe ferroviaire »...



Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

Ci-contre : Shirley Danoski, âgée de 16 ans, a volé 12.800 dollars à la firme d'épicerie qui l'employait. Elle se trouve mal lorsque le juge la condamne à deux ans d'internement dans une maison de correction.

ou simplement « vulgaires ». Il n'existe, sur notre planète, aucun peuple qui jure plus, qui peste plus contre ses adversaires que le peuple américain. Mais jamais il n'ose prononcer le nom de Dieu, le mot « God », en public, en classe, en famille ou dans un cercle d'amis. Il dira « Golly » ou « Gosh », mais il n'insultera pas l'Église Suprême en usant du mot « God », qui n'est cependant pas le nom sacré de l'Ancien Testament.

Il y a quelque temps, ma classe française se trouva placée devant un horrible problème. Je faisais traduire en américain une petite comédie française. Dans cette comédie, à un certain moment, une jeune fille s'écrie : « Mon Dieu » ; il n'en fallait pas plus pour désespérer ces âmes respectueuses. C'était au tour d'une de mes étudiantes. Excellente étudiante, issue d'une famille assez libérale du Central West, il était visible qu'elle ne savait comment se tirer de ce mauvais pas. Elle rougit, se mit à rire sous cape, suivie par toute la classe, toussa, puis elle traduisit finalement par « Goodness! ». Elle avait ainsi, de justesse, évité de prononcer le nom sacré.

Cet incident me semble très caractéristique d'un état d'esprit engendré par une hypocrisie soigneusement entretenue.

Il y a un an environ, toute l'Amérique était scandalisée par les faits d'un étudiant de l'Université de Chicago qui avait disséqué une petite fille de huit ans, après avoir abusé d'elle. C'était un garçon de bonne famille. Il déclara, à l'interrogatoire, que ses parents ne lui avaient jamais expliqué le « mystère » sexuel. Interrogés, les parents confirmèrent ce dire. Et quand on questionna la mère sur ce sujet, la brave femme, horrifiée à l'idée d'entretenir son fils de pareilles choses, répondit simplement : « Ah! c'est de la cochonnerie! ». On comprit ainsi que l'adolescent cherchait un exutoire dans de petits délits sexuels, qui se répétèrent jusqu'au lamentable couronnement de sa carrière.

UNE JEUNESSE A LA DÉRIVE

Dès l'enfance, le jeune Américain manque de cette surveillance que l'enfant européen de classe moyenne trouve toujours en temps normal. C'est le jardin d'enfants, ou l'église, qui s'offrent comme « produits de remplacement », mais la question se pose de savoir ce que deviennent les enfants dont les parents refusent l'église, désapprouvent le jardin d'enfants et ne prennent pas eux-mêmes soin de leur progéniture.

Partout, dans les grandes villes,



dans les petites villes, dans les villages des Etats-Unis, on voit, surtout aux heures de l'après-midi, quand les écoles sont vides, des bandes d'enfants de tous âges, qui parcourent les rues, se rassemblent dans les jardins publics : ils sont à la chasse d'une idée qui leur procurera de la distraction pour toute une soirée. Le résultat de cette chasse est inévitablement le cinéma — ou le « drugstore », cette minuscule pharmacie américaine où l'on débite des aspirines, des appareils photographiques, des cafés, et de la crème glacée. Derrière le comptoir, travaillent des jeunes filles et de jeunes garçons; ils sont souvent, eux aussi, à la recherche d'une « idée », mais parfois ils songent à la manière de

les économies qui paieront leurs études supérieures au collège ou à l'université.

Après avoir bien empli la boutique du vacarme propre à son âge, la bande quitte le « drugstore », et vient alors le grand moment de la soirée : le cinéma. Les premiers rangs sont occupés par des jeunes gens d'âges variés. Des bébés dorment dans les bras de leurs mères qui, les yeux avides, le visage tendu boivent avec passion toutes les imbécillités que jettent en pâture à une nation dépourvue d'esprit critique les créateurs de la sottise au sourire industriel, ces messieurs-dames d'Hollywood.

Le cinéma, naturellement, n'a pas l'unique

causé de la criminalité. Ce privilège, il le partage avec le « drugstore », la boîte de nuit et la rue. Cette « rue » qui est le refuge général où fuit une jeunesse fatiguée de l'ennui mortel qui règne au « foyer » de tout Américain moyen. A la maison, il y a les parents, trop fatigués, ou trop peu évolués, pour répondre aux questions de leurs gosses; pour leur offrir une conversation qui formerait leurs esprits, ou une distraction qui leur ferait oublier celles plus dangereuses du voisinage. Au delà de la maison, il y a l'église, avec son trop-plein de vertu et sa débordante candeur. L'église qui assume volontiers en Amérique des tâches sociales plus qu'ecclesiastiques. Pour ceux qui n'aiment pas l'église, il y a toujours les réunions du Y. M. C. A (pour les garçons) et du Y. W. C. A. (pour les jeunes filles), organisations semi-ecclesiastiques. Et puis il y a encore la voiture de papa qui attend au garage...

Grâce à l'auto de papa, les jeunes gens échappent à l'ennui, à la routine de la petite ville et de la famille. Ils cherchent l'aventure — comme la jeunesse de tous les pays — mais comme ils sont Américains, ils possèdent des véhicules qui facilitent leurs déplacements. Ainsi, ces mêmes appareils qui ont standardisé la vie de la nation, on les met au service de la recherche de l'extraordinaire.

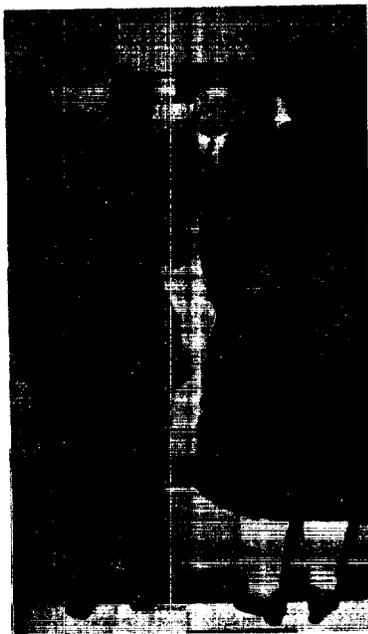
LE CRIME PARFAIT.

Je suis sûr que la moitié, ou plus de la moitié, de tous les forfaits commis par des jeunes gens sont dus à la recherche de sensations extraordinaires, quand ils furent désespérément l'ennui de la vie nationale standardisée. Deux petits garçons font dérailler un de ces grands trains « express » qui parcourent le continent de l'Atlantique au Pacifique. Quand on les interroge, ils répondent : « Nous avons voulu voir une catastrophe ferroviaire ». Tous ces jeunes criminels se vantent toujours des émotions qu'ils ont ressenties; ils cajolent leurs émotions; ils en sont fiers. Un garçon qui vient de tuer son frère cadet explique à l'agent de police qui l'arrête : « Je l'ai tué pour savoir comment on se sent après avoir assassiné quelqu'un ». C'est désarmant, n'est-ce pas !

Le véritable danger ne réside pas dans le fait que de pareils crimes sont commis : ce ne sont là que les résultats inévitables qu'engendre la structure de vie d'une nation jeune, qui cherche encore son niveau culturel et social. Le véritable danger, c'est de voir une grande nation comme l'Allemagne accepter le crime collectif et s'y associer. Comparés aux promoteurs des camps de concentration, le défunt Al Capone et ses amis apparaissent

issus d'une ère criminelle romantique à peu près oubliée. Mais la leçon des camps de concentration n'aura pas été perdue pour tout le monde, comme on le verra. Elle ne l'aura pas été pour une jeunesse en quête d'émotions et de sensations extraordinaires.

La recherche de l'extraordinaire, c'est-à-dire : la recherche de la sensation. Et quelle sensation que la persécution systématique en plein vingtième siècle de millions de personnes, que leur anéantissement dans les fours crématoires de la Grande-Allemagne ou du Gouvernement-Général ! Les rapports sensationnels publiés au sujet des crimes allemands ont fortement influencé la jeunesse américaine. C'est ainsi que des jeunes gens, en Caroline du Sud, ont fondé une organisation calquée sur l'organisation S.S., avec le programme social et racial des S.S. ils ont même été jusqu'à imiter les uniformes et les symboles de la garde d'élite hitlérienne. L'Allemagne d'Hit-



Ci-dessus : « Il n'existe pas d'enfants criminels, il n'y a que des parents délinquants ! » L'Amérique, victime de son mode de vie, découvre une vérité...

ler a suggéré à la jeunesse américaine de nouvelles idées au sujet du crime parfait. Le crime parfait, ce n'est pas seulement le crime parfaitement construit, c'est aussi le crime permis, pardonné avant d'être commis, et même ordonné par les supérieurs.

LA DISCIPLINE A TEMPERAMENT.

J'étais à ce moment professeur d'histoire et de langues dans une

école militaire secondaire. Cette école, de bonne réputation, est située dans une vallée assez pittoresque de la Virginie. L'année scolaire commence en septembre et se termine aux premiers jours de juin. Durant toute l'année, les jeunes cadets, des garçons de 12 à 18 ans, doivent se soumettre à une discipline rigoureuse. C'est ainsi qu'il leur faut exhiber leurs « perms » à toute réquisition. Ils n'obtiennent aucun congé, aucune autorisation même de quitter les bâtiments et les cours de l'institut sans leurs papiers de permission.

Dans cette école, il y avait des garçons venus des quarante-huit Etats et de l'étranger, d'Amérique du Sud notamment.

L'année scolaire se termina par une très belle journée, selon le protocole d'usage. Le pavillon étoilé descendit et les étudiants se dispersèrent. Ceux qui n'avaient pas de cercle de famille, ou dont les parents habitaient l'étranger restèrent dans la petite ville, sans surveillance, sans discipline. Tout leur était permis dès l'instant que les cours avaient pris fin. L'idée de la discipline militaire à laquelle ils s'étaient accoutumés pendant neuf mois, on la laissait se dissiper en quelques minutes.

La morale de cette histoire, la voici :

Il n'est pas possible de résoudre le problème de la jeunesse américaine, en s'occupant d'elle de septembre à mai. Il faut aller au fond de la question et surveiller les jeunes gens de façon permanente, afin qu'ils ne se trouvent jamais abandonnés à leurs émotions. Un premier pas a été fait dans cette voie : on a créé des centres où les jeunes gens sont admis, où ils peuvent consommer des boissons non alcooliques, où ils peuvent danser et se distraire dans des limites raisonnables.

D'autre part, le mouvement scout gagne chaque année en importance aux Etats-Unis. L'armée elle-même est un puissant facteur d'éducation. Et il faut louer le plan qui autorise chaque vétéran à s'inscrire dans les collèges, les universités ou dans les écoles afin de parfaire son instruction.

En ce moment, il est devenu de mode d'insulter la mémoire de ce grand homme auquel nous devons les institutions qui ont sauvé les Etats-Unis, quand le pays s'est trouvé face à face avec la débâcle sociale et économique. Ce grand président considérait que son premier devoir était le sauvetage de la jeunesse en proie au chômage. C'est lui qui a montré comment il fallait résoudre le problème de la jeunesse américaine : par le travail rationnel, l'éducation et la récréation « méthodiques ». Une phraséologie faussement démocratique ne saurait prévaloir contre cette vérité.

Robert RIE.

HONNEUR ET POLICE

VOICI JOANOVICI

PAR

OSSIAN MATHIEU (1)

On n'en finirait pas de raconter les exploits de Joanovici et de son gang. On n'en finirait pas d'épiloguer sur l'acquiescement de tout ce joli monde de tous ces héros de la résistance, petites gouapes et hommes de main pour qui la clandestinité n'a été qu'un prétexte à philippiques arrogantes et à rancunes que justifiait, n'est-ce pas, la passion politique. On n'en finirait pas de dénombrer, parmi les nouveaux messieurs qui se sont, à la libération, jetés sur les bonnes places comme chiens à la curée, les escrocs, les dénonciateurs, les nervis. Vous les connaissez comme moi, ces pâles voyous à brassards et à mitraillettes sortis de leurs Gestapos nouveau modèle pour organiser la répression, avec l'appui plus ou moins tacite des pouvoirs publics; ces bateleurs posant aux incorruptibles; ces camelots pour fêtes familiales débitant du condensé de résistance comme des berlinots; ces inquisiteurs poussant au massacre de la « lie collaborationniste » avec d'autant plus de hargne qu'ils s'étaient tenus éloignés des endroits dangereux. Trafiquants de tableaux, trafiquants de devises, trafiquants d'influence, trafiquants de littérature compiérou-clandestine tout ce qui verdissait au seul bruit des bottes, tout ce qui ploiyait l'échine devant le moindre uniforme de « feldwebel », quite à cracher par terre une fois qu'il s'était éloigné tout ce qui s'écroulait « témérairement » la radio anglaise (« Attention, baissez vos postes, s'il y a lieu »), le soir, après avoir vendu, le jour, sa camelote au bureau Otto; les excitateurs en pantoufles, les scribes de vespasiennes, les intellectuellicules bravant à coups de discussions surréalistes et de gin de marché noir la barbarie antifasciste; toute cette moisissure se mit à bégayer triomphalement son anglais, à entonner les hymnes alliés, le petit doigt à la couture du pantalon, à organiser de solennelles oeuvres, à donner des leçons de

civisme, et à condamner sans appel des hommes qui avaient peut-être pêché, mais avec courage, et de bonne foi.

Et voici que l'on découvre que tous ces rats n'étaient que des rats, que ces Savonarole de cafés-concerts étaient des lâches, des voleurs et des assassins. Et voici qu'au lieu de les punir comme des lâches, des voleurs et des assassins, on les laisse regagner leurs égouts. Car les rats sont tabous, en l'an de grâce 1947 : « Nous l'avons déjà vu à propos du projet d'amnistie », écrit Fabre-Luce dans l'admirable article qu'on a pu lire ici même la semaine passée, « les « résistentalistes » se sont constitués en noblesse, et même en noblesse héréditaire. C'est un nouveau « sang bleu » qui « ne peut mentir ». Tel délinquant a peut-être recueilli les gênes d'un oncle assassin, ou d'un grand-père qui a fui en 1914. Il n'importe : le gaullisme de son père suffit à frapper d'irrécusable les fautes qu'il a pu commettre. C'est une vertu magique qui imprègne aussi l'épouse, même séparée de son mari. En se donnant à lui jadis, elle est entrée, sans le savoir, dans un état permanent d'innocence. Curieuse extension du dogme de l'Immaculée Conception ».

Pour examiner toute la dichotomie de la pourriture « de sang », il faudrait prolonger cette enquête au delà des limites permises. On me pardonnera donc de passer outre à plusieurs « cas » dont chacun mériterait une étude complète. Il y a l'histoire de Victor Terre, bras droit de Joano, trafiquant d'or et membre d'Honneur et Police; celle de Raizman-Srul, dit Roger, également trafiquant d'or, assassin et agent de la Gestapo; celle de la Kochowa, secrétaire de Joano et dispensatrice des fonds du chiffonnier; celle de Lepercq et Guibert, résistants de bonne souche et fournisseurs des Allemands; celle du général Barré, administrateur de l'hebdomadaire « Stop-Police », propriété de Joano (M. Joseph ne détestait point la presse; pendant la

guerre, il finançait l'hebdomadaire collabo « Actu »); celle du commissaire Verdaveine, ami de Fournet; celle du commissaire Bellec, de l'inspecteur Didié et du commissaire Blandin, tous trois administrateurs de « Stop-Police »; celle de Marcel Joanovici, le « frère à Joseph »; celle de Paul Laeser, qui trafiquait en Suisse pour le compte du chiffonnier. Il faudrait aussi examiner les relations d'« affaires » qui existaient entre Joano, l'escroc russe Grégor Bérédèze, et un autre escroc, dont la célébrité est plus ancienne, le financier Oustric, qui fut réhabilité et décoré pour faits de résistance! Il faudrait examiner les rapports qu'entretenait ce groupe avec certaines personnalités anglo-américaines fort bien placées, l'« Humanité » dicit, et les rapports entre les diverses Gestapos, les polices « résistantes » et la D.G.E.R. De même, on pourrait consacrer un article à la relation des agissements de Crestois, autre résistant, trésorier du Mouvement de Libération Nationale, qui détournait des fonds à ses moments perdus...

On le voit, nous n'en finirions pas. Aussi nous contenterons-nous de l'affaire la plus croustillante, et qui montre bien comment les superpatriotes stalinien (j'entends ceux du sommet, non les pauvres coyons de militants de base, bons à se faire casser la figure pour justifier les turpitudes de leurs maîtres) pratiquaient la résistance à l'envahisseur.

On se souvient peut-être de l'article que nous avons publié (« Europe-Amérique », n° 64) à propos du procès du S. P. A. C., qui se termina par sept condamnations à mort et au cours duquel Yves Bayet fut cité comme témoin (2).

Yves Bayet est le fils de son père, M. Albert Bayet, stalinisant notoire, président de la fédération-dictature de la presse française, directeur de la feuille « Franc-Tireur » qui s'est faite la championne de l'unité socialiste-communiste. Au moment où éclata la guerre, le camarade Yves Bayet était secrétaire général à la

(1) Voir « Europe-Amérique » depuis le n° 98.

préfecture de l'Eure. Une fois la France conquise, en bon stalinien, où would-be stalinien, comme on voudra, il s'engagea résolument dans la voie de la collaboration. En octobre 1940, il rédige une affiche qu'il fait apposer sur les murs d'Evreux et qui est un délicat appel à la délation : « Des câbles téléphoniques appartenant à l'Armée allemande ont été coupés, il est de l'intérêt de tous que les coupables soient retrouvés. Une prime de 10.000 francs est offerte à qui pourra éclairer la justice ».

Après ce haut fait et quelques autres, le camarade Bayet devient secrétaire général à la préfecture de Nantes, où il passe ses loisirs à faire appel aux services du S.P.A.C. pour réprimer les activités terroristes des « Fiffs ». Il ne s'en tient pas là, il organise la police locale et met à sa disposition tous les moyens matériels nécessaires aux opérations contre ces mêmes terroristes; même il y participe. Il poussait si loin la conscience professionnelle qu'un témoin du procès du S.P.A.C. vint déclarer que, chaque soir, à la préfecture de Nantes, dans le bureau de M. Bayet fils, les policiers chargés de mission venaient faire leur rapport. Mais le vent tourne et M. Bayet fils s'en va incontinent proposer ses services aux cocos qui, bien entendu, passent l'éponge. A la Libération, on retrouve le fils Bayet directeur de cabinet du préfet de police de Paris.

Plus tard, au cours de l'instruction du procès du S.P.A.C., le juge Fayon fait arrêter M. Bayet fils pour complicité dans la répression policière à Nantes. La détention de Bayet fils ne durera guère; 48 heures plus tard, en effet, le coco Bayet-papa le fait libérer. Et le coco Bayet-fils de reprendre sa place à la préfecture. Comme de bien entendu, son dossier disparaît, de sorte que, au procès du S.P.A.C., la défense ne réussira jamais à en obtenir communication. Dès lors, on comprendra que la Ré-

(2) Détail curieux, le juge Fayon, qui instruisit l'affaire du Service de Police Anticomuniste, est également chargé de l'instruction Joanovici. Or, ce magistrat a démontré qu'à l'occasion il recourait à des procédés dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne correspondent pas aux usages. On sait en effet que, dans les procès policiers la Cour demande aux témoins à charge s'ils reconnaissent leurs bourreaux parmi les accusés. C'est ce qui se passa au procès du S. P. A. C.; les témoins à charge « reconnurent » à quarante-six reprises comme auteurs de leur arrestation, des accusés qui se trouvaient à ce moment-là à l'autre bout de la France, et, à douze reprises ils « reconnurent » aux séances du tribunal des policiers qu'ils n'avaient pas identifiés lors des confrontations précédentes. A quoi faut-il attribuer ces bien étranges erreurs? N'avait-on pas poussé trop loin la sollicitude à l'égard des témoins? C'est en tout cas ce qui ressort de ce qu'ils affirmèrent à notre correspondant : « M. Fayon, le Juge d'Instructions quel brave homme! Combien de fois n'avons-nous pas déjeuné avec lui avant les confrontations. Ensuite, il nous emmenait à Fresnes dans sa voiture... »

publiques. Il avait compensé ce loyal serviteur qu'en le nommant préfet du Loir-et-Cher. C'est ce qui arriva. J'ajoute à toutes fins utiles que cette histoire n'est pas une histoire de fous. C'est une histoire de résistance.

Voyons comment M. Bayet fils résista à Nantes.

A la fin de 1944, le Comité départemental de Libération de la Loire-Inférieure, présidé par le Conseiller Bourveau, envoyait à Paris, au Ministère de l'Intérieur, un dossier concernant les faits de collaboration reprochés à Yves Bayet. Le 10 janvier 1945, le commissaire de la République d'Angers ordonne que l'on ouvre une enquête dont le résultat lui parvient six jours plus tard. Le Ministère de l'Intérieur dépêche alors à Nantes deux commissaires qui passent le plus clair de leur temps à essayer de convaincre les personnes qu'ils interrogent que Bayet est un éminent « résistant ». Cependant, le juge Fayon fait incarcérer Yves Bayet en raison de sa complicité dans l'affaire du S.P.A.C., et, simultanément, envoie à Nantes une commission rogatoire. L'enquête va son train, et les interventions en faveur de Bayet se multiplient. Le 6 mars, un jeune lieutenant venant de Paris passe plusieurs jours à Nantes. Il a pour mission d'enquêter sur l'affaire du S.P.A.C. A tous ceux qu'il interroge, il demande de témoigner en faveur de Bayet. Quelques semaines plus tard, deux délégués du groupe « Honneur et Police », les inspecteurs Piednoir et Batut, s'en viennent

à Nantes. Ils ont des témoignages favorables à Bayet-fils; de même, l'inspecteur De Bernardi et la secrétaire de Bayet, une certaine Madame Launay, essaient d'extorquer des déclarations favorables à des personnalités nantaises, tantôt usant de menaces, tantôt en essayant d'acheter les témoins. Tous sont couverts par des ordres de mission émanant de la préfecture. Quant aux dossiers accusant Bayet, et aux plaintes dont il est l'objet, on les étouffe.

L'enquête piétine, et Bourveau qui préside, comme nous l'avons dit, le Comité de Libération du département de la Loire-Inférieure, décide de reconstituer le dossier, de le compléter, et de le remettre lui-même au juge d'instruction. On le convoque à Paris pour le 16 mars. Le 15, il reçoit la visite de quatre hommes : MM. Joanovici, Piednoir, Battut et le général Barré qui essaient de le détourner de son projet. Bourveau refuse. Le soir même, on retrouve son corps devant un tramway; un corps qui porte des blessures si particulières qu'il ne fait de doute pour personne que le conseiller a été assommé avant d'être projeté sous le véhicule. Quant au précieux dossier, il passera par les mains de Madame Launay et disparaîtra mystérieusement.

Que reproche-t-on à M. Bayet-fils? Peu de choses en vérité. M. Bayet

Ci-dessous : M. Yves Bayet (le glorieux fils de son glorieux papa, M. Albert Bayet, dictateur de la presse française) pilotait dans sa propre voiture les officiers de la Gestapo qui procédaient à des arrestations de patriotes...



Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

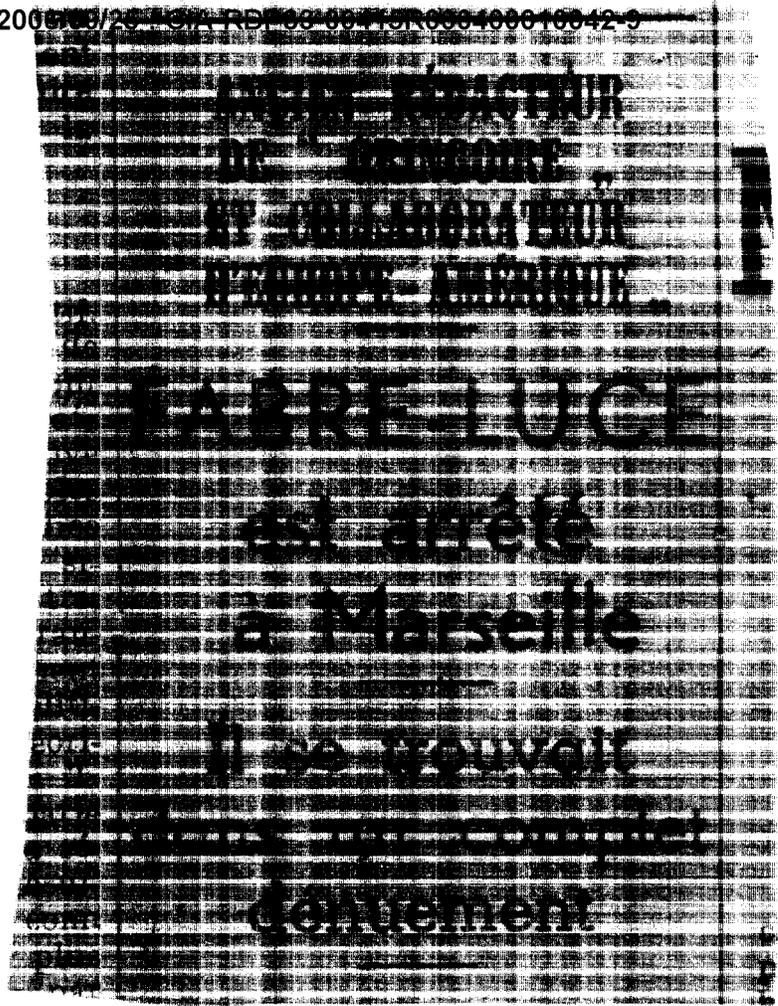
était l'un des plus importants du service du travail obligatoire. M. Bayet assistait aux tortures infligées aux résistants arrêtés, le perf de bœuf à la main. Mieux encore, cependant que le résistant Ric se trouve attaché à un radiateur de chauffage central au moyen d'une paire de menottes, M. Bayet le frappe à coups de pied et à coups de poing. Et, lors d'une autre scène de tortures, M. Bayet invective la victime : « Allez, vas-y, allons, accouche, salaud, tu vois bien qu'on va te casser la queue! » M. Bayet pilote dans sa propre voiture les officiers de la Gestapo qui procèdent à des arrestations de patriotes; M. Bayet augmente de sa propre initiative le pourcentage requis pour la déportation en Allemagne; M. Bayet se fait offrir par le D^r Rupert, de la Gestapo, une mitrailleuse afin de se défendre éventuellement contre les « terroristes ».

A Paris, M. Bayet est à tu et à toi avec Joanovici, qu'il utilise comme banquier d'un service officiel de la préfecture, avec Pédnoir, avec Fournet, il s'engage à faire dédouaner Lounay, chef de la Gestapo de l'avenue Foch. Bref, il accomplit sa tâche avec un dévouement tel qu'on le nomme préfet.

Vous vous imaginez peut-être qu'après ces révélations sur le cas Bayet-fils, le peu reluisant personnage fut traduit devant une cour militaire et fusillé séance tenante? Vous êtes de la bonne année, de l'année 1947, et vous n'avez rien compris au mécanisme de la clandestinité si vous nourrissez encore pareilles illusions. Dans la France purifiée par le grand vent de la résistance, comme dirait Aragon, on condamne à perpétuité le nommé Charles Maurras, traître à la patrie. Mais le coco Yves Bayet, fils du coco Albert Bayet, ami des cocos d'Honneur et de Police et de Joanovici, coco sans l'être, on se borne à le révoquer. Et ne vous étonnez point si quelque jour, en guise de fiche de consolation et grâce à l'intervention de son tout-puissant père, on lui confie quelque sinecure aux colonies, afin qu'il puisse prêcher aux nègres la bonne parole du Comité central du parti et faire un peu plus de mal encore à la France qui, livrée aux Jacobins, traite ses assassins comme des fils prodigues et finira bien par ériger un monument à Landru.

P.-S. — On me reproché d'avoir dit de M. Depreux, ministre de l'Intérieur, qu'il était stalinien. M. Depreux appartient à la S.F.I.O., et j'ai simplement voulu marquer qu'en temporisant et en faisant preuve d'une sinistère mollesse, il semblait obéir à cette curieuse terreur que le vent d'Oural inspire aux socialistes, cette crainte qui les pousse à menacer le parti soi-disant frère au point que beaucoup n'en sont plus que les

Andan MATHIEU.



Cette excellente nouvelle — lancée bien à la légère par une agence américaine — a réchauffé le cœur des naïfs cornichons de la « Cité Nouvelle ». Ils s'en emparèrent aussitôt et la présentèrent en première page, de la manière spectaculaire que l'on voit ici.

Malheureusement, il s'agissait là d'un bobard.

Personne, à Paris, n'ignore que Fabre-Luce — sans nul doute le meilleur chroniqueur français de notre époque — habite bien tranquillement son hôtel particulier de l'avenue Foch, où personne ne songe à l'inqüiéter. Car Fabre-Luce n'est pas encore dans le plus complet dénuement, en tant que membre éminent des fameuses « 200 familles » (1).

Fabre-Luce voyage parfois — pour son plaisir et aussi celui de nos lecteurs — muni d'un passeport parfaitement en règle. C'est ainsi que nous avons publié, il y a quelque temps, de remarquables articles signés de lui, sur la Grande-Bretagne et l'Italie.

Rappelons par ailleurs aux rédacteurs de la feuille de chou éternel-

nellement moribonde de ce bon M. Ugeux, que notre collaborateur a passé de longs mois d'emprisonnement sous l'occupation, du fait des Allemands (2) et d'internement, après la Libération, du fait des « Fifis ».

Dans les deux cas, ce fut en représailles de son courage d'écrivain rigoureusement indépendant.

Il y a longtemps que l'on sait que les derniers défenseurs de la liberté d'expression ne se trouvent pas à gauche.

Et que les gens de talent ne se prostituent plus dans les rédactions de Partis...

Mais tout de même... Pauvre petite « Cité Nouvelle » !

(1) Titre de « La Presse » du 1^{er} avril 1947 : « Enfant terrible des 200 familles, le baron Fabre-Luce est le tenant de l'opposition clandestine à la IV^{ème} République ». L'article qui suit ce titre mirobolant est, d'ailleurs, d'une remarquable imbécillité.

(2) Sitôt libéré, Fabre-Luce publiait un pamphlet clandestin sur le régime des géoles allemandes, document si accablant qu'il figura au dossier de Nuremberg.



L'EXPÉDITION DE BYRD AU POLE SUD (II)

URANIUM BALEINES ET AUTRES FINS OBSCURES

PAR

LE DOCTEUR SIMON OBISPO

Décidé à mettre sur pied une expédition qui fût réellement à la hauteur des progrès techniques les plus récents et susceptible dès lors de faire accomplir un pas de géant à notre pauvre connaissance de l'Antarctide, Richard Byrd ne pouvait plus songer à entreprendre une opération d'une telle envergure à titre privé. Il fallait, cette fois, affréter toute une flotte, emmener des escadrilles d'avions de reconnaissance à grand rayon d'action, lever une armée de collaborateurs, s'entourer d'un staff de spécialistes rompus aux disciplines scientifiques les plus diverses et réunir un matériel d'un prix inabordable.

Aussi notre héros se souvint-il fort opportunément que, pour le récompenser de ses exploits sportifs passés, on l'avait nommé contre-amiral. Il n'était que d'intéresser le gouvernement lui-même à son projet, et particulièrement le département de la Marine.

Ce que l'illustre explorateur polaire ne pouvait espérer en se réclamant de la simple curiosité scientifique, ne l'obtiendrait-il pas sans peine en invoquant des fins de caractère militaire ?

Car, même en la pacifique république américaine, le budget du « War

Department » est plus élevé que celui de l'Instruction, et le respect de l'uniforme l'emporte toujours sur celui de la pensée.

UNE BELLE ARGUMENTATION.

Il s'agissait, en somme, de transformer l'expédition en une vaste



manœuvre navale nécessitant la participation de maints vaisseaux de guerre, à bord desquels se trouveraient incidemment quelques savants, quelques appareils de détection et de mesure...

Voyons, grâce à quel raisonnement, Byrd réussit à faire triompher son point de vue :

« L'Antarctide, trop éloignée de tout objectif militaire de toute valeur aérienne, ne semble pas devoir jouer un rôle au point de vue stratégique? En tout cas, on pourra y étudier à loisir les possibilités d'opérations militaires sous le climat polaire, sans avoir à les effectuer dans le Nord, ce qui ne manque jamais d'indisposer les Russes, toujours prêts à voir dans le moindre déplacement de troupes une menace d'encerclement ou d'agression. Quel loin de tonnerre de Dieu n'ont-ils pas fait à propos de l'Opération « Frostbite » destinée à expérimenter des porte-avions au large de Groënland, à propos aussi de l'Opération « Iceberg » au cours de laquelle des sous-marins croisèrent au nord du Déroit de Behring, à propos de l'Opération « Musk ox » entreprise dans le but d'éprouver l'équipement des troupes américano-canadiennes combinées? Une Opération « Frijid » va s'organiser en Alaska, une Opération « Williwaw » aux Iles Aleoutiennes. Cela suffit

ainsi. Il vaut mieux créer une habue diversion.

» Froid pour froid, autant aller au Sud qu'au Nord pour examiner les réactions de l'organisme humain aux basses températures, déterminer l'alimentation qui permet de combattre le plus efficacement le froid et étudier les possibilités de fonctionnement et de lubrification des moteurs dans les conditions les plus défavorables.

» D'autre part, le Gouvernement des Etats-Unis doit se rendre compte qu'il est plus que temps de songer à évaluer, voire à exploiter, les immenses richesses minérales du continent antarctique. Si l'hypothèse de la dérive des continents, due à Alfred Wegener, est, comme on le pense, exacte, le sous-sol de l'Antarctide a vraisemblablement une composition voisine de celui de l'Argentine, du Transvaal et de l'Australie dont il a dû se séparer au cours des âges géologiques. On y trouvera sans doute — de premières prospections l'ont d'ailleurs confirmé — du charbon, du cuivre, de l'or, de l'argent, du molybdène et pourquoi pas? — ici, un petit clin d'œil qui en dit long — de l'uranium en pagaille.

» Tant qu'à creuser le sol, on examinera discrètement s'il n'y a pas place pour quelque importante recherche paléontologique.

» Ce n'est pas tout. Les régions entourant le pôle constituent des centres particulièrement importants de perturbations atmosphériques et, au Pôle Sud, ces perturbations influencent les conditions climatiques de tout l'hémisphère austral. L'étude des vents polaires, qui peuvent souffler à plus de 300 km. à l'heure, des courants océaniques glaciaux, des rayons cosmiques exceptionnellement drus aux environs du pôle magnétique, fournira de précieux renseignements sur les variations du temps et permettra sans doute des prédictions météorologiques fort anticipées. L'ou avantage pour les opérations militaires. »

Ici, se place le petit intermède qui doit chatouiller le cœur des interlocuteurs comme les échos d'un vibrant « Star-spangled Banner » :

« Il ne faut pas perdre de vue les intérêts nationaux. Les Anglais ont secrètement envoyé en 1943, près de la Margaret Bay, une expédition comprenant 30 hommes qui s'y trouvent toujours et dont on dirait qu'ils veulent s'y fixer à vie. De leur côté, les Norvégiens s'intéressent d'une manière inquiétante aux baleines des mers antarctiques qui sont pourtant on ne peut plus éloignées de la zone d'influence scandinave. Chiliens et Argentins ne sont pas loin, quant à eux, de tenir le continent polaire

Ci-contre : Les vedettes de l'expédition Byrd : (de gauche à droite) on reconnaît le contre-amiral Richard H. Cruzen, commandant le groupe Ouest, le contre-amiral George Dufek, commandant le groupe Est. Debout derrière eux, le capitaine Quackenbush, chef d'Etat-major et le capitaine Charles R. Bond, commandant le groupe Ouest.

pour une de leurs colonies naturelles. Tout le monde, jusqu'aux damnés petits Japs, s'apprête en douce à aller humer l'air antarctique. Les Russes, qui ont la sacrée manie d'emporter des rideaux de fer partout où ils vont, se livrent, dans les régions polaires à des « travaux scientifiques » dont personne ne connaît l'exacte nature. Alors... »

Après l'exposé de pareils arguments, la partie était gagnée pour Byrd.

LE COUP DE L'URANIUM.

Pendant des mois, les plans de l'opération « High Jump » restèrent « top secret ». Puis le département de la Marine lâcha quelques informations au compte-goutte. En novembre 1946, la Presse commença de s'agiter.

L'un des buts de l'expédition, apriori, était la détection de gisements minéraux. Byrd la proclamera à diverses reprises : « L'Antarctique est un vaste réservoir de richesses minérales encore inexploré et je crois que les gisements existants satisferaient nos besoins pour 30 ou 40 ans. Inutile de dire que cela nous intéresse grandement ».

De « richesse minérale » à « uranium » il n'y avait qu'un pas à franchir. La mode était à tout ce qui, de près ou de loin, touchait à la bombe atomique. On imprima froidement que Byrd partait au Pôle Sud en quête d'uranium. Bientôt naquit l'idée d'une gigantesque course à l'uranium, à laquelle participaient toutes les nations du globe. La plus inoffensive, flottille de baleiniers aurait été soupçonnée de transporter à fond de cale des physiciens briseurs d'atomes et de mystérieux radio-détecteurs.

Mais, s'il y eut une véritable course, ce fut plutôt celle qu'entreprirent tous les reporters des Etats-Unis pour venir assiéger le bureau de Byrd ou son domicile privé.

Parfois, trahitusement coincé dans quelque couloir par une horde de journalistes plus tenaces ou plus chanceux, le contre-amiral se voyait forcé de se prêter au supplice de l'interview.

« Pouvez-vous nous donner quelques détails sur la course à l'uranium ? », lui lance, un jour, un gaillard au feutre conquérant et à la cravate couverte d'aurores boréales.

Ci-contre : Le puissant brise-glace « Northwind » est capable de passer à travers une épaisseur de glace de 12 pieds sans dévier d'un fil.

Byrd prend un air suprêmement ingénu (éclairs de magnésium). Les journalistes se regardent avec un sourire complice; on entend chuchoter les mots « top secret », puis l'un d'eux, plus hardi, se risque :

— Enfin, vous ne niez pas que l'expédition a pour but de découvrir les richesses minérales de l'Antarctide ?

— Entre autres.
— Et l'uranium est bien un minéral, n'est-ce pas ?

— Indubitablement. Mais pour les géologues de l'expédition, ce sera un minéral comme un autre.

Et Byrd d'ajouter, avec un petit air narquois et en baissant la voix comme pour une grave confidence, ce qui fait se rapprocher le flot de feutres en bataille :

— En tout cas, si par hasard nous en trouvons, de l'uranium, ne vous en faites pas, nous ne lui tournerons pas le dos (nouveaux éclairs de magnésium).

Le lendemain, les manchettes de journaux étaient deux fois plus hautes qu'avant et le mot uranium s'y inscrivait d'une manière de plus en plus insolente.

Il faut dire que, du côté des militaires participant à l'expédition, les journalistes trouvaient de quoi alimenter richement leurs soupçons. Ces messieurs de l'U. S. Navy vous

arboraient des mines entendues, des moues pleines de réticences et des « Vous - ne - le - connaissez - pas - mon - petit - secret - atomique ».

Interrogés, ils balbutiaient quelque formule sybilline telle que :

— De l'uranium?... Je ne puis rien vous dire à ce propos. Je suis lié par le secret.

Il n'en fallait pas plus pour asseoir définitivement le mythe de la course à l'uranium.

LE SCENARIO DE L'EXPEDITION.

Le 2 décembre marque le départ de la plus grande expédition polaire de l'histoire.

Trois groupes de navires s'en vont cerner le mystérieux continent antarctique, afin de reconnaître ses côtes et de lancer vers l'intérieur des terres des essais d'avions chargés d'instruments d'enregistrement, de détection, et de prise de vues, les plus perfectionnés.

Le groupe central est dirigé par le contre-amiral Richard H. Cruzen, commandant les 4,000 membres de l'expédition. Il comporte le vaisseau-amiral « Mount Olympus », le puissant brise-glace « Northwind » capable de passer à travers une épaisseur de glace de 12 pieds sans dévier d'un fil, les cargos de transport « Yancey » et « Merrick » et le sous-marin « Sennet ». Ce groupe est



celui qui devra s'approcher le plus possible de la côte et à se efforcer de tracer un chemin dans la mer de Ross, à travers la zone des glaces flottantes, jusqu'au pied de la Grande-Barrière. Là il s'occupera de l'établissement d'une nouvelle « Petite Amérique » non loin de l'emplacement des anciens campements. C'est de cette base terrestre, si l'on peut appeler ainsi une piste d'envol établie sur ce glacier qu'est la Grande Barrière, que décolleront les avions chargés de reconnaître la zone centrale du continent.

Le groupe expéditionnaire Est, qui se trouve sous le commandement du Capitain George J. Dufek, comprend le bateau auxiliaire pour hydravions « Pine Island », le bateau-citerne « Canisteco » et le destroyer « Brownson ». Sans s'enquêter bien avant dans la zone des glaces flottantes,

il longera la côte à l'est de la mer de Ross, en passant respectivement la Terre Mary Byrd, celle d'Ellsworth, la péninsule de Palmer, la mer de Weddell et si possible la Terre de la Reine Maud. Le travail du groupe consistera à soutenir les opérations aériennes dirigées au-dessus de toute cette zone côtière.

Quant au groupe expéditionnaire Ouest, commandé par le Capitain Charles R. Bond, sa composition est identique : un navire auxiliaire pour hydravions, le « Currituck », un bateau-citerne, le « Cacapon », et un destroyer, le « Henderson ». Sa mission est semblable à celle du groupe Est, mais il l'accomplira à l'ouest de la mer de Ross, dans le but de reconnaître, dans l'ordre, la Terre Victoria, la Terre Adélie et celle de Knox, la Terre de la Reine Maud, voire la Terre d'Enderby. Si tout se

passé bien, les deux groupes expéditionnaires s'approcheront donc fort près l'un de l'autre après avoir suivi chacun de son côté, une moitié des côtes de l'Antarctide.

Ce n'est qu'après l'établissement du campement de la Petite Amérique que le porte-avions « Philippine Island », ayant à son bord l'amiral Byrd lui-même, viendra rejoindre le groupe central. Ce navire de 22.000 tonnes, de la classe « Essex », transportera 6 avions bimoteurs du type « Douglas Dc-3 ». Grâce à des moteurs à réaction additionnels, fixés sous les ailes, ces gros appareils de transport pourront décoller du pont du porte-avions, exploit jamais réalisé auparavant.

Ci-dessous : Au fur et à mesure que le groupe central approche du continent, les glaces flottantes se font plus nombreuses.



Le 22 décembre, le « Currituck » et le « Henderson » du groupe Ouest, atteignent le cercle polaire. Plusieurs icebergs sont signalés. Au fur et à mesure que l'on approche du continent, les glaces flottantes se multiplient. Autour de l'Antarctide même, l'océan est presque sans interruption pris par la banquise. Des glaçons de toutes formes et de toutes grandeurs encombrant la mer, se heurtant, se chevauchant, se broyant mutuellement. En hiver, ils se soudent étroitement les uns aux autres, constituant ce que l'on nomme le « pack ». C'est à travers cette croûte chaotique que le groupe central devra se frayer un chemin dès les premiers beaux jours, lorsque le « pack » se fera plus mince, qu'il se disloquera. Ceci explique pourquoi les navires de l'expédition ne pourront séjourner bien longtemps dans les eaux polaires. Avant le 1^{er} mars, ils devront rebrousser chemin, car vers cette date le « pack » s'épaissit à nouveau et les bateaux qui s'y trouvent immobilisés risquent fort d'être broyés et envoyés par le fond, comme le furent le navire américain « la Jeannette » en 1881, le navire de Shackleton « l'Endurance » en 1915 et le navire russe « le Tchéliousskine » en 1933.

PREMIERS CONTACTS.

Dès le 26 décembre, les différents groupes s'enfoncent dans un épais brouillard. Les vols de reconnaissance des hydravions et des hélicoptères attachés aux groupes latéraux doivent être différés. Le groupe central est immobilisé, n'osant plus s'aventurer à travers la purée de pois dans une zone sillonnée d'icebergs redoutables.

Le 28 décembre, à la faveur d'une éclaircie, les marins du « Mount Olympus » aperçoivent d'ailleurs le premier de ceux-ci. C'est une énorme masse de glace d'une superficie de deux hectares environ. D'autres apparaissent à sa suite, teintés de vert, dans la brume floconneuse. Les marins, dont c'est le premier voyage polaire, étouffent des jurons admiratifs.

Un vétéran a tôt fait de réprimer leur enthousiasme :

— Je me demande quel saint nom vous profaneriez, si vous rencontriez un iceberg comme celui que j'ai aperçu en 1927. Grand comme l'île de Manhattan. Quarante-cinq kilomètres carrés de glace en mouvement !

Le 31 décembre, le « Mount Olympus » atteint le 180° degré de longitude, méridien qui fait partie du même grand cercle que celui de Greenwich et donne dès lors le signe d'un changement de date incongru. C'est ainsi que le navire ayant dû faire une manœuvre de part et d'autre de cette ligne, ses occupants sont soudain retournés au 30 décembre.

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9



— Vous parlez d'une poisse, a fait un loup de mer râleur. Un jour de plus à tirer avant le Réveillon !

Le bateau se trouve à présent non loin de l'île de Scott, plate-forme rocheuse située à une centaine de kilomètres du cercle polaire et à partir de laquelle on peut s'enfoncer en ligne droite dans la direction du pôle Sud en suivant le 180° de longitude. Le « pack » ici est « relativement » mince, il n'a une épaisseur que de 3 m. 60. Aux endroits où la glace est compacte, il faut que le brise-glace « Northwind » ouvre la route aux autres navires. Le froid est encore intense et l'accumulation de glaçons si importante que le « pack » se referme derrière les navires, de sorte que le « Northwind » doit précéder chacun des navires séparément pour le conduire en un endroit où la mer est libre. C'est ainsi, par à-coups, que la caravane se fraye avec peine un chemin vers la Grande Barrière.

Le brouillard petit à petit se lève et, désormais, l'expédition ne connaîtra plus la nuit pendant toute la durée de l'été polaire. Le spectacle est véritablement féérique. Sur la mer d'un bleu d'encre flottent des icebergs pleins de majesté, semblables tantôt à des pains de sucre monstrueux, tantôt à des châteaux de légende, toujours d'une blancheur irritante. Des pétrels blancs, tachés de noir, tournoient au-dessus des navires. Leurs cris stridents sont comme un témoignage réconfortant, ils attestent que l'on ne s'est point égaré dans quelque monde que la vie a tout à fait déserté.

A mesuré que les navires se rapprochent de la Grande Barrière, les personnalités officielles de l'expédition redoublent de précautions oratoires et insistent sur le caractère purement scientifique des recherches

Ci-dessus : Un vol effectué en hélicoptère par Cruzen lui-même avait révélé que la mer de glaces ne présentait pas la moindre fissure à plus de 30 kms devant le convoi.

entreprises. L'un d'eux, qui ne manque pas d'humour, a même déclaré : « Nous éviterons tout ce qui pourrait passer aux yeux des pingouins et des phoques pour des manifestations d'impérialisme ». Aussi, lorsque le brave aumônier catholique William Menster parla de bénir la glace qui servirait de base à l'expédition, son idée fut-elle plutôt mal accueillie par les officiers. On jasant déjà suffisamment dans les journaux de tous les pays. Le contre-amiral Cruzen, prudent de nature, exprima publiquement sa crainte de voir une telle cérémonie interprétée comme une tentative d'annexion déguisée.

Et c'est ainsi que la glace antarctique fut condamnée à rester patiente.

EN PLEIN DRAME.

Le 30 décembre, le temps s'éclaircit, le vent tombe. Aussitôt, deux hydravions du type « Martin Mariner » quittent le « Pine Island », mouillant dans la mer Franklin Roosevelt, pour leur premier vol d'exploration au-dessus des chaînes de montagnes côtières de la Terre James Ellsworth. Ces avions portent des caméras, des appareils enregistrant automatiquement les conditions météorologiques et des équipements électroniques destinés à déceler les gisements minéraux. Le premier revient au bout de 8 heures, après avoir survolé plus de 480 km. de « terre ». Le second, parti 4 heures plus tôt, ne rentre pas à l'heure convenue.

31 décembre : l'avion n'a pas reparu.

Soudain, le drame a foncé sur l'ex-

expédition comme un chat vous guette au visage.

Les jours qui suivent se passent dans l'angoisse. Une terrible tourmente de neige s'est déchaînée, empêchant tout vol de reconnaissance qui permettrait de retrouver l'appareil perdu, il y avait 9 hommes à bord...

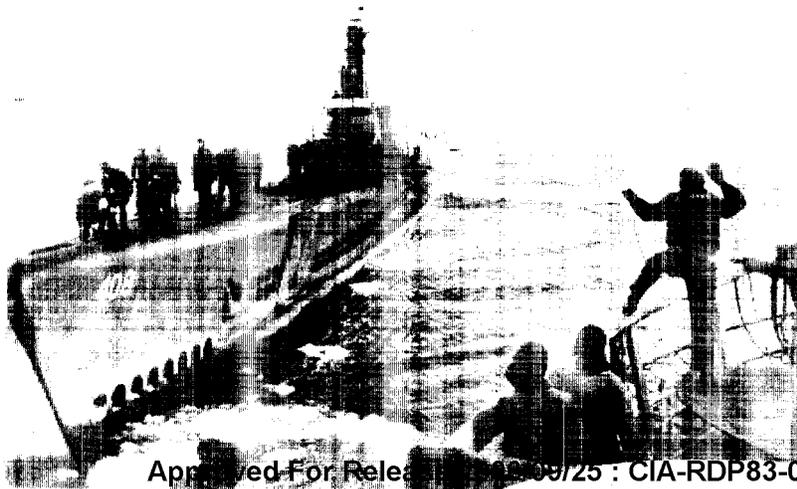
Le groupe central a passé la Saint-Sylvestre dans une petite lagune où le mauvais temps a immobilisé les navires. Un vol effectué en hélicoptère par Cruzen lui-même révèle que la mer de glaces ne présente pas la moindre fissure à plus de 30 km. devant le convoi. Il faut attendre que le « pack » relâche son étreinte. C'est en vain qu'à trois reprises, le brise-glace tente de heurter les trois navires. Contre le « pack », une seule stratégie : celle de Fabius Cunctator, la temporisation.

Pour comble de malheur, la neige s'est mise à tomber balayant furieusement les navires. En un rien de temps, ponts et passerelles métalliques sont transformés en dangereuses glissoires. On ne peut plus faire un pas sans risquer une chute, ce qui est à la fois pénible et vexant. Seuls, les océanographes du « Mount Olympus » manifestent quelque activité, préoccupés qu'ils sont d'effectuer des sondages et des prélèvements sous-marins.

Le 5 janvier, le temps semble s'améliorer. Le météorologiste George Kosko annonce des conditions favorables au vol au-dessus des régions où l'hydravion a disparu. Si celui-ci a pu se poser, il reste certaines chances de retrouver vivant son équipage.

Le 6 janvier, il y a maintenant une

Ci-dessous : C'est de justesse que le « Northwind » vient arracher le sous-marin à la destruction. A l'arrière-plan on distingue l'iceberg qui menaçait d'écraser le navire.



semaine. L'appareil, près duquel vous poursuivez, est introuvable, quoiqu'on ait effectué de minutieuses recherches au-dessus de 28.800 km. carrés de désert glacé.

Le décor polaire a bien perdu de sa féerie. Aux yeux de chacun, son véritable visage apparaît à présent : sinistre, impitoyable. Petit à petit, les hommes se sentent effroyablement abandonnés au milieu de ce monde dont la candeur, au sens propre du terme, dissimule une sournoise hostilité.

Les quatre navires du détachement central sont enfin parvenus à se dégager de l'étau du « pack » et ils progressent avec lenteur. Pas bien longtemps cependant. Le sous-marin « Sennet », qui vient d'être immobilisé à nouveau par le « pack », voit soudain deux énormes icebergs se diriger vers lui. S'ils conservent leur direction, le submersible sera broyé entre eux comme un tube de dentifrice entre les doigts d'un homme énerve. Il n'a qu'une chance d'en sortir, alerter le « Northwind » ! Peut-être arrivera-t-il à temps pour leur éviter la catastrophe. Ce sont, de nouveau, d'affreux moments d'attente, cependant que l'étau de glace se referme inexorablement sur le mince poisson d'acier.

Enfin, le « Northwind » paraît et c'est de justesse qu'il vient soustraire le navire à la destruction.

Mais à peine le valeureux brise-glace a-t-il entraîné le « Sennet » hors d'atteinte, qu'on lui signale que les autres navires du groupe sont en détresse : alors qu'il leur est absolument impossible de se mouvoir, une énorme masse de glace descend vers eux en éventrant le « pack » dans un grondement de tonnerre. Le « Northwind », cette fois, n'a aucune chance d'arriver à temps. C'est la matérialisation de ce cauchemar familier, au cours duquel on se sent rivé au sol.

l'assaut d'un monstre vous poursuit. Sur les navires, les marins ne veulent laisser apparaître aucune nervosité, mais les mains, invinciblement, se crispent, la déglutition devient malaisée, des rires forcés éclatent...

Fuir en ski sur le « pack » ? Il ne faut pas y songer, le géant de glace va tout faire basculer. Sous sa poussée, la croûte glacée éclate comme une pauvre pellicule de givre. Il n'est que d'attendre stoïquement, peut-être de plaisanter.

C'est le « Mount Olympus » qui semble devoir subir l'assaut de la montagne mouvante. Mais, soudain, celle-ci dérive et se dirige vers le « Yancey » et le « Merrick ». On dirait que le sang s'est retiré des visages tannés par le froid. Va-t-on se laisser écraser comme des fourmis, sans tenter un geste ?

Mais non ! Voici que l'iceberg bien gentiment, bien courtoisement s'en vient défilé entre les deux navires, passant à moins de 400 mètres du « Merrick » et à une distance à peine supérieure du « Yancey ». Le tout dans un grincement d'apocalypse.

Malgré le froid intense, certains membres des équipages sont trempés de sueur. Sur l'arrière-pont du « Merrick », accroché au bastingage, un jeune marin vomit avec de misérables hoquets.

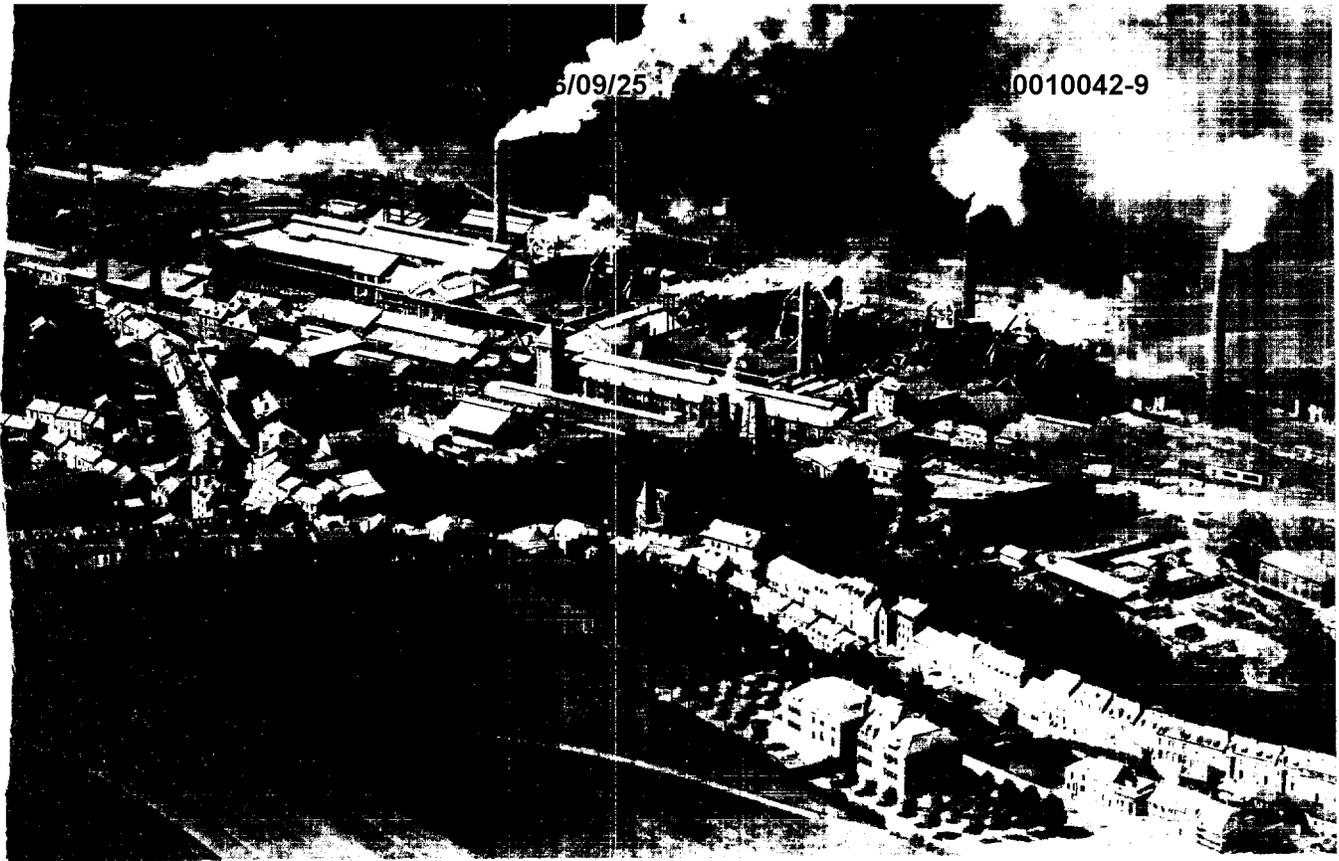
La caravane reprendra bientôt sa pénible progression. Le 8 janvier, elle se trouvera soudain au milieu d'un lac si étendu que l'on croira avoir percé la ceinture du « pack ». Mais ce n'est qu'une fausse joie. Plus loin, un nouveau « pack » s'impose, cette fois vigoureusement, à toute progression.

Cette année, la maudite couche de glace est plus épaisse qu'elle ne l'a jamais été, et le temps, exceptionnellement mauvais, empêche ormai toute tentative de reconnaissance aérienne. Le 10 janvier voit les trois groupes littéralement figés sur place par une banquise menaçante. La tempête hurle un chant de désespoir parmi les mâts et les filins d'acier. A bord des différents vaisseaux, les hommes d'équipage se dévisagent d'un air absent.

On est toujours sans nouvelles de l'avion, disparu depuis douze jours. Il semble que, de ce côté-là, tout espoir doive être abandonné. La veille un avion de reconnaissance avait bien cru repérer les débris de l'appareil. Mais on eut tôt fait de s'apercevoir qu'il s'agissait d'une erreur. Le découragement succédant à cette leur d'espérance n'en avait été que plus profond.

A présent, les novices comment à comprendre le sens de cette « Mort Blanche » dont leurs aînés, au cours des bavardages, avaient rappelé l'omniprésence...

(A suivre.) D' Simon OBISPO



LES TRUSTS NORD-AMÉRICAINS CONTRE L'ARBED

PAR
JEAN WOLF
ENVOYÉ SPÉCIAL D'«EUROPE-AMÉRIQUE»

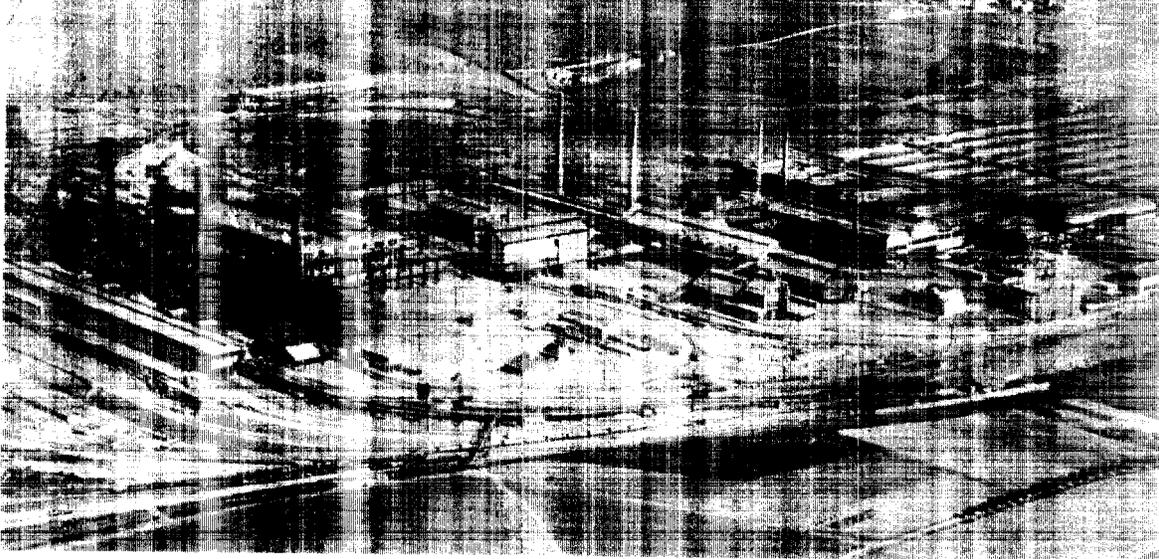
On n'a vraisemblablement point perdu souvenir d'une série d'articles parus dans « Europe-Amérique » à propos du « malaise luxembourgeois ». Les informations qu'ils contenaient étaient présentées avec un luxe de détails si convaincants — une partie d'entre elles avaient d'ailleurs été précédemment diffusées par l'hebdomadaire français « Gavroche » et par la « Dernière Heures » de Bruxelles — que nous crûmes faire œuvre utile en y donnant écho dans nos colonnes. Aussi bien, notre campagne fut appuyée par d'autres témoins. « Die Tat », le quotidien suisse bien connu, adopta une position semblable. Le « New-York Post » et le « New-York Times »

sulvirent. La presse sud-américaine ferma le ban.

En fait, il semble qu'on se trouve en présence d'une sorte de vaste complot international dont les clés de voûte sont la puissance de l'Arbed et, subsidiairement, les chemins de fer luxembourgeois. De ce conflit, nous avons réussi à découvrir certaines données, certaines contingences économiques qui démontrent bien que, au delà des guerres et des révolutions, et même des campagnes de presse, il faut toujours chercher qui a intérêt à les provoquer. Car ce sont toujours les mêmes qui empêchent les bénéfices après la bagarre et dressent leur bilan autour du tapis vert avec les ennemis de la veille.

Que ceux qui croient encore aux alliances sacro-saintes et aux principes de l'O. N. U. ouvrent toutes grandes les oreilles. Ils s'apercevront que rien ne compte, en ce monde, sinon les cartels, les trusts et les bénéfiques de sociétés. A côté de cela, la politique n'est que jeu d'enfant et amulette pour ceux qui ne se sont pas encore rendu compte que la vie actuelle est réductible à l'échelle des balances commerciales.

Les chemins de fer luxembourgeois ont toujours excité la convoitise des voisins du Grand-Duché. Ils faillirent même, affirment certains témoignages de chancelleries, provoquer une guerre sous le Second Empire. Ils permettent d'accéder aux pays de



Ci-dessus : L'Arbed (« Acieries Réunies de Burbach-Esch-Dudelange ») est l'un des principaux groupes sidérurgiques du continent. Il est assez puissant pour concurrencer victorieusement les énormes trusts nord-américains de l'acier sur leur propre terrain. Voici une vue aérienne de l'usine luxembourgeoise de Belval qui appartient à l'Arbed; en page précédente, l'usine de Dudelange.

l'Entre-Deux et ouvrent le chemin vers l'Allemagne. Nous n'insisterons pas sur leur valeur économique exceptionnelle.

Mise en veilleuse au cours du dernier conflit, cette convoitise se réveille dès la libération de l'Occident. C'est ainsi qu'à diverses reprises, la France intrigua dans la capitale du Grand-Duché pour obtenir une concession sur l'ensemble du réseau.

Mais le gouvernement demeura obstinément sourd à toutes les sollicitations qui lui venaient du Sud et resta, avec fermeté, sur ses positions. Pure coïncidence, sans doute, c'est à ce moment-là que éclatèrent les premières campagnes dont nous avons parlé.

M. Rodson se tira de ce mauvais pas grâce à une manœuvre fort élégante : il fusionna les chemins de fer luxembourgeois en une seule société, dont il attribua 51 p. c. des parts au Luxembourg, le restant étant partagé entre la Belgique et la France.

Il y a mieux. L'on se rappelle certainement la surprise provoquée dans le monde, spécialement au sein des milieux économiques et financiers, lorsque, en janvier dernier, le général Clay, commandant en chef de la zone d'occupation américaine en Allemagne, opposa un refus retenissant à la demande d'entrée des délégués des Acieries Réunies de Burbach-Esch-Dudelange. Il

en profita pour organiser une spectaculaire conférence de presse, au cours de laquelle il flétrit, en termes vigoureux, l'attitude de l'Arbed au cours des hostilités. Ses arguments furent repris et abondamment commentés par de nombreux journaux des deux Amériques.

En réalité, — et cela, on ne l'a écrit nulle part, — les délégués de l'Arbed avaient été les victimes d'une véritable manœuvre de provocation. Désirant se rendre, en tournée d'inspection, dans le bassin d'Eschweiler, aux environs d'Aix-la-Chapelle, où ils possèdent d'importantes exploitations minières, dont la production est essentielle à la fabrication de leurs produits sidérurgiques, ces délégués sollicitèrent auprès des autorités britanniques les visas nécessaires. Ceux-ci leur furent accordés sans l'ombre d'une difficulté. Après avoir été reçus avec courtoisie, ils se préparaient à réintégrer Luxembourg

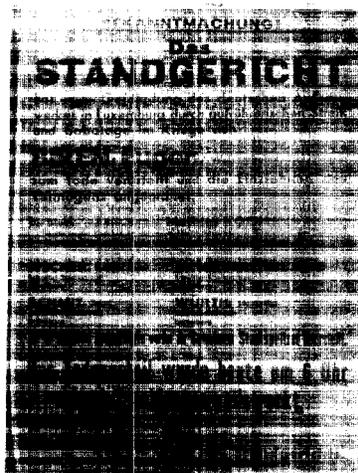
lorsque, mis en contact avec un officier de liaison du général Clay, appartenant au service de décartellisation, ils furent invités à se rendre en zone américaine, afin de visiter la région industrielle. Devant l'insistance de cet officier, ils finirent par accepter et demandèrent des visas. C'était à ce tournant-là qu'on les attendait, car ils donnaient à Clay l'occasion de leur infliger un camouflet dont les « businessmen » américains cherchaient le prétexte depuis longtemps.

Chose curieuse, l'incident Clay se déclenchait précisément à l'instant où devaient aboutir de longs et pénibles pourparlers visant à obtenir la libération de sept millions de dollars que l'Arbed avait, au moment de l'invasion allemande, envoyés aux Etats-Unis, afin de les soustraire aux Nazis et que l'entreprise désirait affecter à la modernisation de ses installations.

Dans les déclarations faites par le général Clay et ses subordonnés, en l'occurrence les chefs du service de la décartellisation, trois points méritent d'être relevés.

Les permis d'entrée en zone américaine avaient été refusés à M. Meyer et aux dirigeants de l'Arbed pour obéir aux nécessités d'une politique générale de décartellisation et parce que les dirigeants de l'Arbed auraient été, durant toute l'occupation du Grand-Duché, les collaborateurs résolus des Nazis.

En second lieu, l'Arbed aurait entretenu pendant la guerre des rela-



Ci-contre : Proclamation allemande affichée lors de l'état de siège décrété à la suite de la grève générale du 31 août 1942. Le directeur de l'usine d'Esch, M. Mathias Koener, fut condamné à mort et fusillé.

tions commerciales suivies, voire des rapports étroits. **Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9**
Otto Wolf de Cologne.

Enfin, le baron von Schroeder, qui aurait assisté M. Meyer durant son séjour volontaire en Allemagne, aurait obtenu de la Gestapo que le Directeur Général des Acieries puisse repasser la frontière luxembourgeoise.

Il n'est pas difficile de remettre les choses au point. Soulignons d'abord qu'il est étrange de voir soupçonner de collaboration avec l'ennemi, par les organismes militaires américains, un chef d'entreprise dont l'attitude irréprochable a été expressément constatée par les autorités judiciaires du Luxembourg, à la suite d'une enquête minutieuse demandée par M. Meyer lui-même, dès son retour de déportation. En effet, cette enquête, qui n'a pas duré moins de dix-huit mois, s'est terminée par un non-lieu le 8 janvier 1947. Elle fut menée par le Procureur Général du Grand-Duché, magistrat qui a passé plusieurs années dans les camps de concentration allemands.

D'autre part, les statistiques de production prouvent que les Allemands, en dépit d'une surveillance constante, en dépit de menaces et de pressions de toute espèce, ne réussirent à pousser le rendement des usines de l'Arbed au delà d'une assez maigre fraction de leur capacité de production. Pour les quatre années de guerre, celle-ci atteignit à peu près 48 p. c. de la production moyenne de la période 1929-1939. Si la direction avait abandonné l'entreprise aux mains des Allemands, le rendement n'aurait-il pas été très supérieur ?

Quant aux rapports étroits prétendument entretenus par l'Arbed avec la firme Hugo Otto Wolf de Cologne, il n'y en a jamais eu au cours des hostilités. Dans cet ordre d'idées, relevons encore un fait qui n'est certainement pas inconnu des autorités américaines :

En avril 1943, à l'occasion de la modification du capital social de l'Arbed, l'occupant décréta que les anciennes parts sociales sans valeur nominale devaient « être échangées contre des actions au porteur libellées en Reichsmarks ». Le but de la manœuvre était clair. Il s'agissait, pour les Allemands, de s'emparer d'importantes participations alliées. Les 250,000 nouveaux titres, imprimés à Leipzig en 1942, furent transférés en novembre 1943 et déposés respectueusement dans les coffres-forts d'Arbed, d'où ils ne sortirent plus jamais.

M. Meyer réussit, en effet, sous mille prétextes, à différer indéfiniment l'opération et cela, jusqu'à la libération du Grand-Duché. Si donc les intérêts alliés furent préservés de toute spoliation, le mérite en revient exclusivement à M. Meyer. Il

Washington Memo

EDITOR: Charles Van Deventer
Associate: Oliver Platt, James A. Wechsler
and William O. Flayer Jr.

State Dept. Besieged With Pleas To Aid a Cartel Magnate the Nazis Liked

Washington, Feb. 18. To most Americans the tiny Duchy of Luxembourg is a remote never-never land and the name of Alois Meyer is entirely strange. So inhabitants of Main St., Middletown, may be puzzled or bored to learn that powerful economic forces on both sides of the Atlantic are quietly pressuring the State Dept. to whitewash Meyer so that he may carry on business as usual in the distant duchy.

But this international flurry over one man's fate is neither trivial nor local. The Meyer case tests the real meaning of the anti-cartel decree we have proclaimed in Germany. The fallen economic overlords of Hitler's Reich, desperately seeking to come back in the face of cartel laws and war-crime trials, must be watching the drama with deep fascination. For Meyer is fighting their battle for them. The repercussions of the battle are echoing behind the scenes of key agencies here.

Alois Meyer is a Luxembourg boy who made good on a world scale, and he has been holding hands with the German industrial tycoon for a long time. In pressure times he was so highly regarded by influential German steel barons that they maneuvered him into the presidency of the international steel cartel—in which Germany's Vereinigte Stahlwerke played a dominant role. In Luxembourg Meyer served as general manager of Arbed, a great steel works in a small domain; and Arbed, of course, was a vital link in the cartel chain. Thus Meyer had achieved an enviable world-wide eminence by the time the Nazis swept into Luxembourg. There was no apparent change in his luck once they arrived. The general managers of Luxembourg's two other steel corporations, Heidy and Runanga-Meyer, resigned to form Nazi fronts. But Meyer kept his post. He was allowed two private cabs (while ordinary citizens were deprived of their vehicles). He was permitted to keep his hunting rifle (while the citizenry was disarmed). He was named to an administrative post in the Nazi steel setup. Under the skilled direction of Alois Meyer the Arbed steel works produced for the Nazi war machine.

At plant meetings Meyer urged the steel workers to join Nazi-sponsored organizations. All these and other episodes of Meyer's collaborationist career are documented in confidential reports prepared by U. S. Government investigators, working in Germany and Luxembourg after the Nazi surrender. Those reports are in government files. But they haven't finally reached Meyer.

The Treasury Dept., on the basis of these and other findings, "blocked" \$7,000,000 of Arbed funds in the U. S.

But today Meyer still occupies his post as general manager of Arbed and—with powerful assistance—he is battling to get back the corporation's \$7,000,000. Arbed still dominates the economic and political life of Luxembourg. The present Luxembourg minister to Washington is a former Arbed representative in the Far East. Some months ago the Luxembourg Minister of Economic Affairs came to Washington to plead Arbed's cause; he now occupies a major position in Arbed's directorate.

While these hills for Washington favor were taking place, Meyer himself tried to slip into Germany recently to meet with some of his old steel colliers. American Military Government turned him back.

But he is far from beaten. He has a warm admirer in the American Charge d'Affaires in Luxembourg, a venerable cookie-pusher named George Weller who is depressed by stern reprisals against respectable financiers. Meyer's tale is that he was really deceiving the Nazis during the occupation.

A mysterious dispatch to the New York Times from Luxembourg yesterday hinted at the potential scope of the issue. It quoted an anonymous Luxembourgier as decrying our anti-cartel policy in Germany. And Meyer himself denounced the "witch-hunt for cartels."

The dispatch added emphatically that the State Dept. was "embarrassed" by the treatment of Meyer, which was described as a "Treasury Dept. undertaking possibly inspired on the outside." Those of all these legends seemed to be that destruction of German cartels means the end of Arbed and Alois Meyer; and that Luxembourg is thereby doomed. The tragedy is that these contentions have apparently made headway, they are reported being considered with great solemnity in high Washington places where a new "report" on Meyer is being awaited.

There is not much evidence that the Treasury Dept. is aggressively challenging the Meyer buildup.

Alois Meyer may still make that trip to Germany.

Ci-dessus : Fac-similé de l'article du « New-York Post » du 19 février 1947, consacré à l'Arbed et à son directeur général. La position adoptée par ce journal s'oppose fortement à celle que nous primes nous-mêmes lors de la publication dans nos colonnes il y a six mois, de la série intitulée « Complots à Lilliput ».

nous paraît également bon de noter que jamais l'Allemagne ne détin plus de 1,600 des 250,000 parts sociales de l'Arbed.

Deux mots enfin au sujet de l'allégation d'après laquelle M. Meyer se serait rendu en Allemagne, au moment de la déllvrance du Luxembourg, pour prendre en main deux filiales de l'Arbed.

Il nous suffira de rappeler les faits et le développement des opérations militaires pour réduire ces assertions à néant.

M. Meyer, son fils, et une autre personnalité de l'Arbed-Columeta furent arrêtés par la Gestapo, peu de

temps avant la Libération, et conduits en Allemagne où ils furent emprisonnés de quelques semaines, ils furent placés en résidence surveillée. Ils furent libérés par les troupes américaines et reconduits par elles à Luxembourg. Pendant ce séjour forcé, le directeur général de l'Arbed n'eut pas le moindre contact avec le Baron von Schroeder.

En emmenant avec elle tout ce monde, la Gestapo savait ce qu'elle faisait : elle voulait tout simplement décapiter l'Arbed et Columeta, qu'elle savait pouvoir servir puissamment les Alliés dans leur effort de guerre. Et, de fait, l'industrie luxembourgeoise contribua dans une si considérable mesure à cet effort de guerre, qu'après le passage du Rhin, le général Lee, grand chef des services d'approvisionnement des forces américaines sur le Continent, fit décerner à l'Arbed, en reconnaissance des services rendus, l'« Army and Navy Flag », c'est-à-dire la plus haute distinction que les Etats-Unis puissent donner à une entreprise industrielle.

Chose curieuse, dans la plupart des campagnes dirigées contre l'Arbed revient constamment une allusion tendancieuse à la double position de M. Meyer, qui est à la fois directeur général de l'Arbed et président de l'Entente Internationale de l'Acier. Il semble que l'on reproche à l'Arbed d'avoir constitué le centre de l'E.I.A. Or, l'Arbed et l'Entente Internationale de l'Acier sont deux organismes parfaitement distincts. Et, ici encore, les Américains font preuve de mauvaise volonté : la mission mixte anglo-américaine, agissant pour compte du « Department of Justice, War Division, Economic Warfare Section », opérant librement à Luxembourg dans les bureaux de l'E.I.A., au début d'avril 1945, aurait pu, si elle l'avait voulu, se rendre compte du fonctionnement et du but de cet organisme.

Les membres anglais de ce détachement d'investigation devaient d'ailleurs être exactement au courant de tout ce qui concerne l'E.I.A. puisque l'Angleterre en faisait partie. A côté de la Grande-Bretagne, siégeaient d'ailleurs la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et le Grand-Duché de Luxembourg.

L'on comprend évidemment l'hostilité manifestée par les milieux officiels américains à l'égard des trusts qui, en monopolisant les ressources de la production, menacent d'abuser de leur rôle naturel (bien que les Etats-Unis, paradis terrestre des trusts, soient bien mal placés pour jouer la vertu indignée en cette affaire). Mais ici, cette attitude porte à faux, car l'E.I.A. n'a jamais eu pour but de constituer des monopoles au profit de ses membres. Elle n'a jamais eu de caractère occulte. Toutes les décisions



prises, tous les accords réalisés dans son sein, ont été, en leur temps, portés à la connaissance des gouvernements intéressés ainsi que de la Société des Nations et de la Chambre de Commerce Internationale. Enfin, il est établi aujourd'hui que l'Allemagne n'a jamais eu d'influence prépondérante au sein de l'Entente Internationale de l'Acier.

Le but de l'E. I. A. consistait uniquement à préserver la sidérurgie internationale de la situation chaotique où elle n'aurait pas manqué de sombrer en l'absence d'une coordination solide, au cours des années de crise pendant lesquelles l'étendue de la demande était dérisoire, si on la compare à l'ampleur de la capacité de production dans les différents pays.

En effectuant l'examen et l'analyse des besoins ainsi que la fixation (qui en découlait) des quotas de production, l'E. I. A. a constitué un facteur stabilisateur de tout premier ordre, en réglant et en équilibrant la production, les prix et le marché du travail. Elle s'est révélée institution saine, tant du point de vue économique que social : grâce à elle, l'ordre, en temps de crise, a été maintenu sur les marchés internationaux de l'acier, puisque les concurrence ruineuses ont pu être évitées.

Quelle que soit la part qu'aient prise les industriels luxembourgeois

dans la constitution de l'Entente Internationale de l'Acier, il serait en tout cas inexact de prétendre que la position du Luxembourg y aurait été prépondérante ou même privilégiée.

D'ailleurs, depuis 1939, l'Entente avait cessé de fonctionner et il serait absolument vain d'imaginer qu'on frapperait l'E. I. A. en mettant des entraves au relèvement de l'industrie sidérurgique luxembourgeoise.

**

Nous atteignons le noeud du problème en disant qu'on se prépare, pour le moment, à attaquer et à ébranler l'Arbed dans sa substance même, en annonçant un peu partout et à tout moment des mesures de décartellisation, de socialisation, voire de nationalisation en Allemagne.

De plus, — lorsqu'on étudie les dessous de l'affaire, on s'aperçoit que les Américains ont adroitement mené leur jeu. — l'on tient bloqués les avoirs de l'Arbed aux U. S. A. et même au Brésil, manœuvre qui s'inspire du mépris de toute équité lorsqu'on apprend par ailleurs que les avoirs de « toutes » les firmes neutres, si suspectes qu'elles soient, et ceux des firmes alliées, ont été débloqués depuis belle lurette.

L'opinion publique du Grand-Duché s'émeut car chaque Luxembourgeois comprend qu'il y va de l'avenir,

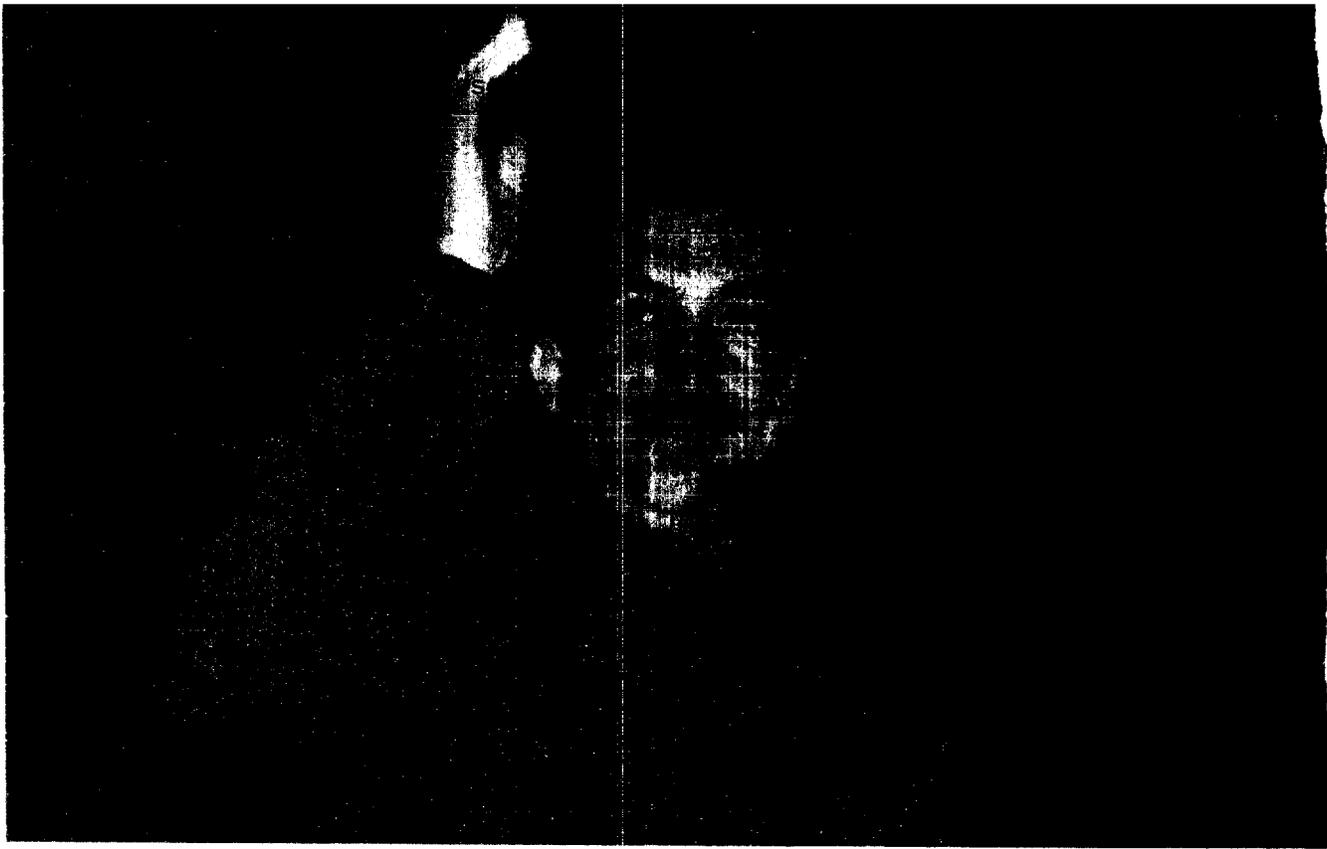
Ci-dessus : Le 10 octobre 1945, le général américain John C.-H. Lee, remit officiellement à l'Arbed la plus haute distinction que les Etats-Unis pouvaient accorder à une entreprise industrielle : l'« Army and Navy Flag ». Au centre (près de l'officier américain), M. Meyer, directeur général de l'Arbed.

voire de l'existence économique du pays tout entier.

Il serait injuste de contester à l'industrie luxembourgeoise, au nom d'un principe négatif et d'une hostilité doctrinaire à l'égard des trusts, le droit de posséder ou de conserver des intérêts dans certaines industries allemandes.

En effet la viabilité d'une formidable entreprise comme l'Arbed est fonction de ses possibilités d'approvisionnement en matières premières, ainsi que des débouchés qu'elle réussit à se créer et à maintenir pour l'écoulement de sa production. Le Grand-Duché de Luxembourg, territoire d'une superficie de 2,586 km², avec ses 300.000 habitants, consomme à peine 5 p. c. de la production de l'Arbed. Les 95 p. c. restants doivent être exportés. La conquête de marchés et de débouchés, également en vue du parachèvement de ses produits bruts ou demi-finis, est pour elle une question vitale (1). C'est ainsi que, grâce à un travail inta-

(1) Les relations établies entre l'Arbed et la firme « Felten et Guillaume », à Cologne, en sont un exemple typique.



MIGUEL ALEMAN

LE BON VOISIN

PAR

ANDRÉ PUJOL

CORRESPONDANT SPÉCIAL D'EUROPE-AMÉRIQUE
EN AMÉRIQUE DU SUD

Le Mexique est un pays de transition. Géographiquement, il fait partie de l'Amérique du Nord, mais sa race et sa culture le rattachent à l'Amérique du Sud. Ses sentiments sont « sudistes », ses intérêts « nordistes ». Il est donc tout naturellement un trait d'union entre les deux continents de l'hémisphère occidental.

Sa frontière commune avec les Etats-Unis l'oblige évidemment à entretenir de bonnes relations avec son puissant voisin. Les périodes de son histoire où il a cru pouvoir résister aux prières et aux armées de Washington lui ont coûté cher : le tiers de son territoire. Mais pour les U.S.A., le temps n'est plus, en Amérique, des conquêtes à main armée. Le Mexique qui a fait sagement son deuil de ses provinces perdues, songe aujourd'hui à sa transformation économique, amorcée depuis longtemps, mais jamais menée à bien. Dans ce domaine, deux dates sont à retenir : 1911, la réfor-

me agraire qui distribua les terres aux paysans sans leur en reconnaître la propriété, passée à l'Etat; 1938, expropriation des pétroles yankees par le président Cardenas. La réforme agraire fut un échec; pratiquement, les terres demeurèrent entre les mains des « hacendados », les grands propriétaires, parce que les paysans arriérés et incapables préféraient encore leur exploitation patriarcale à l'exploitation bureaucratique d'un Etat d'ailleurs sans pouvoir effectif contre la toute-puissante oligarchie. Aujourd'hui, on est en train de faire machine arrière en renforçant la

moyenne propriété. Par contre, la nationalisation des pétroles rendit au Mexique son indépendance économique; mais au prix des indispensables bonnes relations avec les Etats-Unis. A tout quoi il faut ajouter l'inflation catastrophique de quelque 500 p. c., conséquence de la participation du Mexique à la II^e guerre mondiale. Telle était, il y a 8 mois, la lourde succession que recueillit le président Aleman.

Il convient de reconnaître, cependant, que la cobelligérance mexicaine, si elle affecte lourdement la situation économique actuelle du pays, pouvait difficilement

tiqable, grâce au savoir technique des ingénieurs luxembourgeois, les sont successivement ouverts les marchés français, belge, brésilien et allemand.

Dans tous ces pays, il ne s'agissait pas pour l'Arbed de créer des interactions horizontales dans le but d'accumuler une puissance économique démesurée ou de créer un cartel à tendance monopoliste malsaine. Du reste, s'il dresse la nomenclature de toutes les entreprises dans lesquelles l'Arbed a pris des participations de capital, l'anticartelliste le plus ardent devra concéder qu'il n'y a jamais eu d'abus et que toutes les entreprises affiliées ou apparentées sont des industries de paix. En approfondissant les choses, on constate que d'autres pays, « parmi lesquels on retrouve comme par hasard les Etats-Unis », ont pris en Allemagne des participations autrement importantes. Depuis son invention par le plus pur d'entre les révolutionnaires, qui ignorait superbement les trusts, les cartels et les monopoles, la parabole de la paille et de la poutre est restée vraie, et nous voudrions bien savoir ce que le général Clay, grand justicier aux ornières de plomb, pourrait répondre à cette affirmation.

En ce qui a trait aux bases d'approvisionnement en combustible, l'Arbed dépend complètement de l'étranger. Sa participation, à concurrence de 36 p. c., à l'Eschweiler Bergwerks-Verein, société allemande de charbonnage, a été prise simplement en vue de procurer et de garantir à la sidérurgie luxembourgeoise une base productrice de coke et de charbon.

Puisqu'elle est intégralement tributaire d'autres pays pour ses besoins en matières premières, la défense et le maintien de ces bases est donc pour l'industrie luxembourgeoise une question de vie ou de mort.

Dans ces conditions, la nouvelle de la déclaration de Clay et de son groupe décartellisateurs — qui, en fait, décartellise à tout de bras, mais à sens unique — a été accueillie à Luxembourg avec stupéfaction.

Il ne faut donc pas s'étonner de ce que la confiance absolue des Luxembourgeois dans la « noble amitié américaine » ait subi un rude coup. On s'indigne du ce que les Etats-Unis qui, sur toutes les plateformes internationales, défendent les droits et la souveraineté des petites nations, laissent agir un groupe d'intérêts peu scrupuleux qui ne cessent de pecher en eau trouble. Et bonne logique, on en vient à penser que ces mêmes intérêts, en voulant décartelliser ou nationaliser des en-

treprises où prédomine l'intérêt allié, payent le développement de l'Allemagne sur la base de réparations à payer par ses vainqueurs.

Et nous aurons dit le fin mot de l'histoire en rappelant que l'Arbed a de très puissants intérêts dans tous les pays d'Amérique du Sud, où précisément les magnats du Nord (spécialement la United States Steel et la Bethlehem Steel) désirent à toutes forces étendre leur influence. Or, la Colonie vient précisément de demander à l'Arbed de présider à son industrialisation. L'on comprend que les mastodontes étoilés soient de mauvaise humeur.

D'une part, l'on bloque les capitaux de l'Arbed, nécessaires au rééquipement et à la modernisation de son matériel. D'autre part, on lui lance des injures gratuites, pour paralyser le succès d'un appel possible au capital des actionnaires. La manœuvre est jolie. S'ils parviennent à la mener à bien, si quelques empêchements de danser en rond ne se chargent pas d'éclairer la lanterne des braves gens, les Etats-Unis auront remporté mieux qu'une victoire : ils auront gagné une guerre.

Veut-on une dernière preuve de ce que le monde actuel n'est plus qu'une gigantesque foire aux principes, où seul l'intérêt prédomine?

Au moment où le général Clay refusait aux délégués de l'Arbed l'entrée en zone américaine, les officiers décartellisateurs de cette même zone organisaient banquet sur banquet en l'honneur de visiteurs de marque, venus d'un autre bout de l'horizon. Il s'agissait là, pensez-vous, de résistants de la première heure, à qui ces puritains désiraient témoigner de solennelles marques d'estime? Point du tout! Ces visiteurs étaient tout simplement les représentants qualifiés d'une célèbre firme suisse, dont trois administrateurs sont Britanniques et qui, pendant toute la guerre, à l'ombre d'une neutralité confortable, a fourni, à tour de bras à l'honorable Wehrmacht, un modèle perfectionné de canons anti-aériens à tir rapide, lesquels descendirent nombre de superforteresses américaines accourues au secours de l'Europe et de cette même Suisse coincée entre les deux montants de l'Axe.

Mais, dans cette affaire, les fantômes d'aviateurs n'ont plus voix au chapitre. Il s'agit, n'est-ce pas, de conquérir un brevet formidable, et qui a fait ses preuves...

Croyez-le si vous le voulez, mais c'est en cela, et en cela seulement, que réside le malaise actuel du Luxembourg.

(A suivre.)



Contre : En janvier dernier, le général Clay, commandant en chef de la zone d'occupation américaine en Allemagne, apposa un refus retentissant à la demande d'entrée dans la zone américaine d'occupation des délégués de l'Arbed.

être évitée et que, d'autre part, c'est le malheur est bon : la contrepartie de la collaboration du Mexique fut son industrialisation. De bon ou de mauvais gré, les Etats-Unis durent suivre ici la même politique qu'au Brésil : créer des usines afin de réduire les transports et d'utiliser la main-d'œuvre locale au moment qu'ils en manquaient chez eux. Une fabrique en Amérique latine ne représentait pas alors un concurrent dangereux qui produisit à meilleur marché, mais un apport à une production de guerre aux débouchés illimités. Aujourd'hui, par la force des choses et pour les raisons que j'ai expliquées dans un précédent article à propos du Brésil, les capitalistes nord-américains sont prêts à poursuivre le travail déjà bien commencé. Cependant, ils veulent des garanties et, notamment, celle de non-expropriation. L'expérience de 1938 a été cuisante pour Wall Street...

De son côté, le gouvernement mexicain désire ardemment relever le misérable niveau de vie de la population et donner au pays sa définitive indépendance, c'est-à-dire son autonomie industrielle. Pour cela, il doit faire appel aux capitaux étrangers. Le président Aleman s'est donc tourné vers les Etats-Unis pour se procurer les 650 millions de dollars nécessaires au bon achèvement de son plan d'industrialisation; soit 100 millions qui seraient avancés par l'« Import Export Bank », et 550 qui proviendraient du capital privé. Dans son désir de rassurer ses éventuels créanciers, le ministre des Finances, M. Ramon Beteta, n'hésita pas à déclarer l'autre jour au cours d'une conférence de banquiers new-yorkais que les titres de l'Etat mexicain étaient aussi sûrs que n'importe lesquels au monde. Ce qui est au moins nouveau...

Pour mener à bien son grandiose projet, le président Aleman doit donc renforcer la politique de bon voisinage avec les U.S.A. et profiter des tendances nouvelles, encore bien flottantes il est vrai, du « State Department » à cet égard. Il doit ensuite donner aux futurs bailleurs de fonds la garantie absolue que leurs investissements seront respectés. En outre, à moins de sacrifier la fin aux moyens, il lui faut organiser ce financement étranger de telle sorte qu'il n'ait pas pour conséquence un nouvel accaparement du pays par Wall Street. Cela fait beaucoup de choses à la fois.

La première partie de ce programme de gouvernement est en bonne voie d'accomplissement. M. Miguel Aleman a reçu, il y a quelques semaines, le président Truman à Mexico. Le geste de ce dernier déposant des fleurs au monument érigé à Chapultepec à la mé-



M. Miguel Aleman a reçu, il y a quelques semaines, le président Truman à Mexico.



Des cérémonies aussi officielles que symboliques marquèrent ce grand événement de l'histoire du Mexique.



moire des ca Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9
fendirent le château contre l'armée nord-américaine bien que parfois ironiquement commente par le peuple, n'en a pas moins été regardé comme un signe évident d'oubli du passé. Le président Truman semble tenir autant que le président Aleman aux bonnes relations entre les deux pays. La nouvelle politique de défense commune de l'hémisphère occidental y est pour quelque chose. Or, si M. Aleman a été élu contre le candidat des Etats-Unis, il n'en représente pas moins, au contraire, un aspect du « neo-travaillisme » latino-américain dont l'orientation anticommuniste est nette. Le tout récent voyage de M. Aleman à Washington aboutira sans doute à la signature d'un traité politique et financier entre les deux nations. Il semble que la base doive en être la garantie par le Mexique des investissements nord-américains et l'acceptation par Washington de leur contrôle par le gouvernement mexicain, c'est-à-dire l'acceptation du projet selon lequel le capital étranger ne pourrait pas intervenir, dans chaque entreprise, en proportion supérieure à celle du capital national.

La personnalité du président Miguel Aleman permet d'envisager l'avenir du Mexique avec un préjugé favorable. Il dirige la politique de son pays avec fermeté, appuyé par un parti unique — ce qui ne gêne en rien ses relations avec Washington, d'ailleurs — le « Parti des Institutions Révolutionnaires », et par la C.T.M., la plus importante centrale syndicaliste du pays. Au point de vue économique, il a su choisir des hommes capables. A l'imitation du général Peron, il a désigné comme ministre de l'Economie Nationale un grand industriel, M. Antonio Ruiz Galindo. Chose nouvelle en démocratie — car le Mexique de M. Aleman est au moins une démocratie en ce sens que le Président a obtenu la majorité aux élections — le ministre des Ressources Hydrauliques est un ingénieur spécialisé dans les travaux d'irrigation, M. Adolfo Orive de Alba.

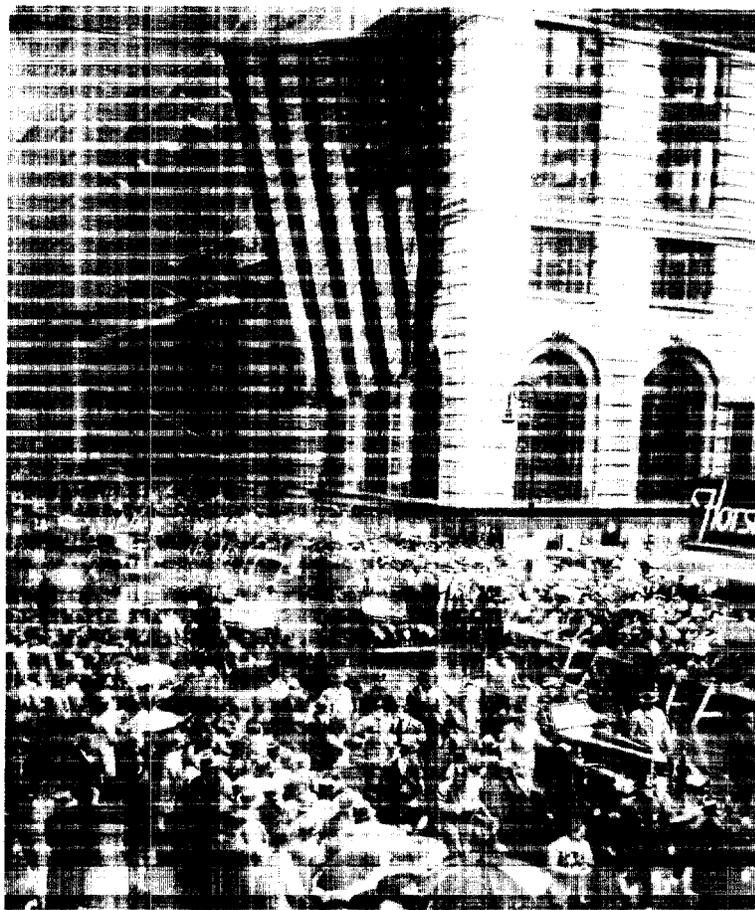
Qu'advient-il de son plan Aleman ?

Le proche avenir nous apprendra si la nouvelle orientation des Etats-Unis comprend aujourd'hui l'application d'une vraie politique de bon voisinage dans le respect des droits et de la souveraineté du plus faible, c'est-à-dire si l'Union est suffisamment consciente de ses véritables intérêts. Il faut espérer que oui pour Mexico pour qui le problème du progrès technique ne peut se résoudre autrement que par la collaboration avec les U. S. A.

André PUJOL.



Un mois plus tard, le président mexicain rendait à son tour visite à son puissant voisin. Le 1er mai il prit la parole devant le Congrès américain (ci-dessus). Le lendemain la foule new-yorkaise l'acclamait malgré une pluie malencontreuse qui se mit à tomber pendant le cortège.



LA LUTTE SECRETÉ DES SERVICES SPÉCIAUX SOVIÉTIQUES DANS LE MOYEN ORIENT

PAR
LOUIS SIEMER

CORRESPONDANT PARTICULIER D'« EUROPE-AMÉRIQUE »

Dans le cadre restreint de la présente étude, le lecteur ne peut s'attendre à trouver l'ordre chronologique suivant lequel l'avance soviétique s'affirmera en Moyen Orient, ni même la technique qu'emploieront les services russes pour prendre position et s'implanter dans une région déterminée. Nous doutons fort d'ailleurs que les directions des départements soviétiques intéressés le sachent elles-mêmes.

En terres arabes autant et plus qu'ailleurs, la mêlée entre puissances compétitrices demeure fonction d'un nombre élevé de facteurs divers, dont l'influence particulière peut grandir ou diminuer, devenir décisive ou être réduite à néant, si bien que le jeu des pronostics se révèle vain. N'oublions pas que le Moyen-Orient, malgré toute son importance stratégique, ne constitue cependant qu'un élément dont la valeur peut s'accroître ou diminuer suivant l'établissement d'un nouveau rapport de forces dans d'autres régions névralgiques. Son importance pourrait se restreindre singulièrement au cas où des bouleversements se produiraient aux Indes, par exemple.

Quoi qu'il en soit, pour ceux qui connaissent les méthodes de la diplomatie soviétique, pour les avoir étudiées dans les Balkans, en Chine ou en Amérique du Sud, il y a intérêt à relever quels sont les avantages et les difficultés de l'U.R.S.S. en pays arabes, quels sont les adversaires qu'elle rencontre, quels sont les milieux qui lui sont favorables, quels sont ses hommes. De même, il est utile de faire le point et de mesurer les progrès réalisés par l'U.R.S.S. depuis deux ans, de connaître en un mot l'ensemble des instruments qu'elle peut orchestrer au gré des partitions.

Sa présence active ne peut plus faire de doute pour personne. On

s'en convaincra non seulement en examinant le degré de sa pénétration sur le terrain diplomatique et en estimant les forces qu'elle contrôle, mais aussi par l'intérêt qu'elle provoque chez les hommes politiques des nations placées entre le Caucase et le Golfe Persique. D'apparents excès de langage de personnalités politiques égyptiennes, par exemple, se comprennent mieux si l'on accepte de constater que la France et l'Angleterre ne sont plus seules à se partager l'influence en Moyen-Orient, et que les Etats-Unis et l'Union Soviétique, également intéressés à prospecter et à contrôler ces régions, représentent, aux yeux des nationalistes arabes, non des soutiens de leur effort émancipateur, mais un danger moins immédiat et, en certaines circonstances, des possibles alliés. En échange, les coups portés par les pays semi-coloniaux aux forces impériales anciennes, constituent pour Washington et Moscou, autant de coups portés à des concurrents, historiquement dépassés, qui résistent et s'accrochent.

Si l'on en juge par la politique impériale russe menée en Europe et en Asie, le but que poursuit l'U.R.S.S. est de déboucher sur les mers libres. Dans le cas du Moyen-Orient, les objectifs à atteindre sont Alexandrette et Bassorah. Un autre objectif, corollaire du premier, est d'évincer la Grande-Bretagne. Il

est donc indispensable, quand il s'agit d'interpréter les événements quotidiens et les prises de position circonstancielles des services russes, de savoir s'il s'agit seulement de chantage, d'obtention d'avantages facilement monnayables, ou bien s'il est question d'enjeux réels, de valeur permanente, comme c'est le cas en Iran.

Jusqu'en 1943, l'influence russe se manifeste dans les pays arabes par la seule activité des partis communistes. A partir du moment que l'Union Soviétique se remet à respirer, qu'elle se dégage de l'étau allemand, qu'elle peut se permettre de distraire quelques moyens pour défendre ses positions ou préparer l'avenir en dehors de ses frontières, en bref qu'elle considère l'Allemagne comme une puissance condamnée, elle envisage les luttes qu'elle devra mener ultérieurement et consacre au Moyen-Orient un sérieux effort. Dans tous les domaines, sa tactique sera de pratiquer une constante politique de présence.

Au début, ses mots d'ordre, ses agents, ses fonds, son matériel de propagande partent des centres d'Ankara et de Téhéran. Aujourd'hui encore, de nombreux agents iraniens et certains fonctionnaires consulaires d'Iran font partie du réseau. Mais l'arrivée de Novikov au Caire, ses voyages d'études au Levant, l'apparition de quelques re-

présentants de l'agence Tass, les pourparlers avec les gouvernements locaux en vue d'établir des relations diplomatiques, marquent un premier changement de rythme. Le Caire devient rapidement le siège principal. En 1944 il y a 200 employés rattachés aux services russes de la capitale égyptienne. Au travers des organisations périphériques, un vaste travail de renseignements est entamé.

Il faut se rappeler qu'en 1943, l'U.R.S.S. n'avait aucun point d'appui, aucune base de propagande, aucune force. Après vingt mois de pénétration, elle fera figure, sinon de puissance maîtresse, du moins de dangereux outsider dont l'influence ne peut que grandir et dont l'intervention doit être prise en considération.

Elle semble avoir comme premier but, en dehors de l'étude systématique des pays arabes, la création d'un courant de sympathie, la rupture de son isolement moral, la formation d'un public favorable. L'exploitation du prestige de l'Armée Rouge, de ses succès sur la « Wehrmacht », sont utilisés à fond par la presse qui lui est dévouée, par le cinéma (apparition de films de propagande soviétique et création d'une firme de diffusion des bandes russes), par des conférences et des expositions. Dans les populations locales, toujours sensibles aux manifestations de puissance, le mythe soviétique prend rapidement de l'ampleur. Nous en aurons parfois de curieux exemples : ainsi, en Djézireh, les cigarettes des tankistes arméniens seront fumées collectivement au cours des réunions de sympathisants.

De même, les milieux de pénétration facile sont méthodiquement prospectés et travaillés. Cette volonté de former une masse d'administrateurs et d'utiliser tous les courants d'opinion pour y manifester la présence de l'U.R.S.S. entraîne évidemment d'éclatantes contradictions dans le contenu de la propagande. Il suffit de citer les multiples positions prises à l'égard du problème palestinien. Hors de Palestine, les communistes sont farouchement antisionistes pour maintenir le contact avec les musulmans, mais en Palestine même ils adoptent des positions d'une souplesse qui atteint l'agilité. Ils sont partisans d'un certain nationalisme arabe, mais prétendent défendre les minorités.

Un essai d'interprétation de la ligne suivie par les services russes en Moyen-Orient en se basant sur le marxisme ou la tactique léniniste ne peut être tenté. Il s'agit tout simplement d'une politique du type

impérialiste, où il est facile de déceler les anciens principes expansionnistes du tsarisme. Ces flagrants contresens dans les thèmes exposés au public ne furent pas relevés, en raison de l'extrême compartimentation du Moyen-Orient, où minorités, clans, tribus, confessions, villes, campagnes et montagnes sont imperméables. Et s'il arrive qu'un admirateur remarque une position double, il n'en louera que davantage l'intelligence des agents russes, assuré que ses propres adversaires, religieux ou sociaux, seront en définitive bernés.

Les premières positions acquises et affirmées, quelques couches populaires imprégnées de sentiments prosoviétiques, une nouvelle phase s'ouvrit : celle qui se développe actuellement : pressions sur les gouvernements locaux, lutte contre les influences britanniques, — et françaises dans la mesure où elles s'alignaient sur celles de la Grande-Bretagne, — chantages divers.

Contrairement à la tactique employée dans les pays européens, les services russes ne peuvent se servir des forces ouvrières pour s'emparer des positions clés. Ils doivent, en l'absence d'un prolétariat nombreux, utiliser les mêmes moyens qu'exploiteront les impérialismes concurrents de tous temps : protection et emploi des minorités — ethniques et religieuses, — achat de quelques chefs influents, propagande tenace destinée autant à neutraliser les adversaires en recherchant le bénéfice du doute ou le préjugé favorable, qu'à convaincre et à rallier.

Là où existaient quelques centres industriels ou des corporations influentes, les branches syndicales et politiques agissent. Sur le terrain ouvrier, et dans la mesure où la ré-

pression gouvernementale ne se manifestait pas, les communistes triomphaient aisément. Ils n'avaient aucun concurrent, socialiste ou syndicaliste. Les difficultés rencontrées étaient celles découlant d'une structure sociale compliquée, résultat de la superposition de régimes sociaux stratifiés. Les obstacles étaient l'artisanat, le tâcheronnat, l'esprit de clan. Mais en Iran, par exemple, ils influencèrent facilement les ouvriers du transport et des ateliers de montage, venus à l'industrie à l'occasion de la guerre; à Damas, ils dominèrent les quelques syndicats d'usines; à Beyrouth et à Tripoli ils influencèrent les syndicats existants (corporation du livre notamment), les ouvriers du ciment, les employés des grandes sociétés concessionnaires. Dans la majorité des cas, ce furent eux aussi qui créèrent les nouvelles organisations, encore qu'une réaction se produisit parfois du côté musulman traditionaliste ou du côté gouvernemental. A ce sujet, il est facile de se reporter aux incidents publics relatifs aux délégations ouvrières du Levant à la première Conférence Mondiale des Syndicats, tenue à Paris.

Le malaise des intellectuels, particulier aux pays arabes, où la foule des diplômés engorge les carrières administratives et libérales a facilité le recrutement et accru le prestige du Parti Communiste. Le jour où il faudra précipiter le jeu impérialiste, ils n'auront aucune peine dans les milieux d'origines les plus diverses, à rallier un grand nombre d'intellectuels qui leur serviront à former des cadres. Leurs propres militants sont en général des minoritaires ou des intellectuels. Car les communistes représentent pour ces deux fractions sociales le



Ci-contre : L'aboutissement d'une malheureuse politique de faiblesse : les derniers contingents français quittent le Moyen-Orient

seul élément d'allure progressiste, l'esprit révolutionnaire français ayant perdu son auréole dans les diverses expériences colonialistes de la France au Levant.

Quand ils se sont heurtés à des bourgeoisies locales ou à des impérialismes conscients, la lutte a été plus dure. En Egypte, où toute propagande communiste, progressiste, voire libérale, est suspecte et frappée d'interdit, ils piétinent. En retour, les socialistes se considèrent facilement comme des communistes, bien qu'ils soient fort loin d'accepter les positions stalinienne du communisme officiel. Mais en dépit d'une question paysanne qui se pose de façon aiguë, malgré le vaste processus d'industrialisation qui se poursuit dans la vallée du Nil, les efforts conjugués de la police politique et des conseillers britanniques parviennent à l'emporter, tuant dans l'œuf toute tentative de mouvement social. Le parti communiste demeure illégal, squelettique, sans base ouvrière, dans une situation où tous les facteurs révolutionnaires objectifs se trouvent cependant réunis.

Un autre obstacle qui s'oppose à la propagande communiste est la présence des entreprises étrangères. Ces dernières sont effectivement moins âpres, moins dures, et paient mieux que les patrons indigènes. Il n'y a évidemment là qu'une apparence, car les entreprises étrangères bénéficient directement des bas salaires. Mais superficiellement, et du point de vue de la propagande c'est essentiel, l'étranger paie mieux. Le rassemblement xénophobe au sein duquel les communistes pourraient agir n'apparaît pas comme une nécessité aux yeux des travailleurs qualifiés et des cadres en place. Les éléments les plus capables, les plus aptes, ceux qui pourraient constituer l'armature des organisations révolutionnaires, travaillent dans les firmes étrangères.

En Palestine, si la classe ouvrière est nombreuse, ses membres sont politiquement instruits et considèrent leur propre expérience comme infiniment supérieure du point de vue socialiste aux objectifs présentés par la propagande communiste, puisque dans les « kibbutzim » ils jouissent d'une liberté qui n'existe pas au pays du socialisme.

Dans ces vastes régions à faible peuplement, sans industries importantes, dont l'économie est essentiellement agricole, demeurées au stade de l'économie féodale, l'U.R.S.S. ne peut donc espérer manier son habituel levier social, pour lequel il manque un point d'appui solide.

Restent les minorités, et par dessus tout, la menace plus ou moins ouverte, à plus ou moins longue échéance, de l'intervention de l'Armée Rouge. Pour le Liban, un

des leaders du P. C. libanais qui déclarait : « A quoi bon s'échiner à organiser telle ou telle petite corporation, alors que quelques divisions blindées régleront le problème social du Moyen-Orient, en un mois, et dans sa totalité ». Paroles qu'aiment également répéter les communistes d'Iran et d'Egypte, et que l'on peut à son gré considérer comme un espoir ou un aveu.

Les véritables véhicules de l'influence russe sont les minorités. Elles sont nombreuses, mais il en est deux qui sont particulièrement intéressantes pour la politique d'expansion de l'U.R.S.S., tant au point de vue de l'exploitation immédiate et de la facilité des liaisons, que de leur répartition géographique : ce



Ci-dessus : Hassam El Bama, chef des « Frères Musulmans » d'Egypte, seul mouvement de masse, mi-social, mi-religieux, actif dans la vallée du Nil... et à la solde des Britanniques.

sont les minorités kurde et arménienne.

Il n'est point besoin de créer de toutes pièces un mouvement kurde ou arménien, ainsi qu'il fallut le faire pour le mouvement autonome « démocrate » d'Azerbaïdjan. Il existe une question kurde, comme il existe une question arménienne. Les Kurdes, chevauchant les théoriques frontières de la Turquie, de l'Iran et de l'Irak, échelonnés le long de la frontière syro-turque en de nombreux îlots, jusqu'au Kurdistan proche de la Méditerranée, se sentent exploités, avilis, et parfois, comme en Irak, doublement exploités. C'est la phrase de Bedir Khan, émir kurde réfugié à Beyrouth depuis de nombreuses années qui exprimait le mieux l'humiliation de la

condition des Kurdes : « Nous sommes les esclaves des esclaves ». Ils admettraient aisément la tutelle d'une puissance occidentale, mais ils n'admettent pas celle des peuples eux-mêmes soumis, qu'ils jugent inférieurs et corrompus.

Leur force est réelle. La montagne les protège, ce sont d'excellents guerriers, ils contrôlent la région des pétroles irakiens et maintiennent le contact, ignorant le nœud de frontières qui découpent leurs pays. Les Kurdes peuvent ouvrir la route de Bagdad. Les meilleurs éléments de l'armée irakienne sont des Kurdes.

Aussi les Russes ont-ils compris toute l'importance de la question. Ils ont mené une habile politique auprès des aghas de la région occupée par les troupes soviétiques en Iran, tolérant que les chefs locaux battent en brèche l'autorité de Téhéran et établissent dans la pratique un régime autonome jusqu'aux abords du lac d'Ourmia. Plus récemment le chef rebelle Mollah Moustapha a reçu asile et conseil des Russes après de nouveaux conflits avec les Irakiens. Une tenace propagande dans les milieux kurdes se poursuit jusqu'à Bagdad où fonctionne un cercle kurde et où paraît un hebdomadaire « Liberté » en langue kurde. En Syrie, en Turquie, dans les milieux exilés de Beyrouth, un travail de rapprochement constant est mené.

Quant aux Arméniens, moins concentrés dans des régions importantes du point de vue stratégique, ils sont également utilisables. Tous, sans distinction de tendances, sont hantés par le souvenir de la nation arménienne et sont plus ou moins amoureux de la République soviétique d'Erivan. Ce ne fut qu'un jeu d'enfants pour la propagande russe que de les griser par l'annonce des victoires de « leurs » généraux de l'Armée Rouge. Certes les Tachnaks, les plus nationalistes et les plus réactionnaires d'entre eux, qui se rapprochèrent même dangereusement des agents de l'Axe au début de la guerre, se méfient des Russes. Mais au moment où les Anglais soutiennent les plans panarabes, alors que la France bat en retraite et que les Etats-Unis appuient les Turcs, où trouver aide et protection, sinon auprès des Russes ? Au Liban même, le recensement opéré par les services de l'ambassade soviétique au début de l'année 1946 aboutit à l'enrôlement de plusieurs milliers d'Arméniens qui reconnaissent la citoyenneté russe, au départ vers Erivan de quelques centaines de ces nouveaux sujets... et au renversement de la majorité confessionnelle chrétienne au profit des musulmans.

Le rôle des Arméniens se décale principalement dans les services de propagande et de renseignements.



Beaucoup d'Arméniens du Liban ont reconnu la citoyenneté soviétique. Les plus misérables de ces nouveaux sujets ont gagné l'U.R.S.S., ce qui a contribué à renverser la majorité confessionnelle chrétienne au profit des musulmans.



Groupés, ils peuvent faire pression sur les autorités locales. Enfin, dans certains centres, comme le Sandjak d'Alexandrette, ils constituent d'excellents foyers d'agitation.

En dehors de ces minorités ethniques, il existe l'Eglise, les Eglises orthodoxes. Leurs prêtres rêvent d'un retour aux splendeurs du passé, à l'époque où l'Eglise de Moscou leur accordait sa protection et les avait d'honneurs et d'argent. Là aussi, grâce aux tournées du Patriarche Alexis, de l'Archevêque (?) de Toula et d'autres hauts dignitaires russes — tous, il va sans dire, parfaitement au courant des situations locales —

Les prêtres orthodoxes servent Moscou dans son offensive contre le Vatican, cohorte prenant part à la grande opération qui se développe de Pologne à l'Egypte, avec des pointes d'avant-garde à Paris, Londres et Washington. Ils fournissent, par ailleurs d'excellents agents de renseignements touchant des milieux très divers. Les Orthodoxes bénéficient d'un avantage particulier : orientaux plus qu'occidentaux, ils n'ont jamais rompu avec les Arabes musulmans, et peuvent remplir le rôle d'intermédiaires auprès des autorités et des notables. Notons, cependant que des secteurs ortho-

doxes sont rétrogrades à l'influence russe et penchent vers les Anglo-Saxons.

Dans certaines régions, les Orthodoxes constituent un milieu important du monde des affaires. C'est ainsi qu'à Beyrouth, le quartier Sursock, quartier de la haute bourgeoisie, pavoise à l'occasion des anniversaires de la Révolution d'Octobre, nouvel exemple des bizarreries du jeu d'influences impérialistes.

Il existe, par ailleurs, d'autres minorités que les Russes utilisent là où il faut faire flèche de tout bois. En Egypte, ce sont les Coptes qui défendent péniblement leurs biens et leurs privilèges contre la marée musulmane.

Dans le tissu bariolé des populations du Moyen-Orient, il y a, il y aura toujours, une couleur à jouer.

La grande masse de la population arabe demeure cependant en dehors de l'influence russe. Elle se trouve encore sous le contrôle des ennemis avérés de la Russie Soviétique : l'Islam traditionnel et les Britanniques.

Les Musulmans craignent l'influence athée de la propagande communiste. Aussi, ont-ils multiplié les organisations de défense sous des noms divers, mais dont la principale est connue sous le titre « Jeunesse de Mahomet », et qui s'attachent à défendre les principes de famille, de religion et de morale. Les oulémas, les cheikhs, les sayeds prêchent fréquemment contre le péril rouge. Il y a, dans leurs craintes, non seulement la peur de l'irréligion, mais aussi celle de voir leur vie sociale détruite et leurs coutumes bouleversées.

Ces réactions sont encouragées, parfois nourries, souvent appuyées par les services britanniques. En Iran, le parti de Zia Eddine s'est dressé contre le parti Toudéh et ce n'est un secret pour personne que ces deux organisations participent aux luttes entre l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne sur le plan politique intérieur.

La propagande russe multiplie les efforts pour se présenter sous les dehors les plus rassurants : brochures décrivant la vie familiale en U. R. S. S., rappelant l'existence de plus de 30 millions de musulmans en territoire soviétique, insistant sur la liberté des cultes en Russie, sur les avantages dont jouissent les mollahs. En 1944, une délégation de musulmans soviétiques assista au pèlerinage de La Mecque, pour la première fois depuis la chute du tsarisme. Une certaine publicité fut faite également autour de l'élection en zone russe, d'un Grand Mufti reconnu à la fois par les Sunnites et les Chiites. De plus, aucune occasion n'est perdue pour rapprocher les membres du personnel diploma-

tique russe des autorités religieuses, par des visites de courtoisie ou au « hasard » des réceptions officielles.

D'une façon générale, un effort considérable est mené pour arriver à grouper toutes les tendances nationalistes en vue de lutter contre l'Angleterre. Malheureusement pour les Russes, les milieux purement nationalistes sont farouchement anti-communistes. Ainsi en Irak les tenants non anglophiles du mouvement panarabe, sont partisans de l'ex-chef rebelle Rachid el Kailani. En 1941, le Grand Mufti de Jérusalem s'enfuit d'Iran avec le Mufti

Ci-dessous : Sur le bateau qui emmène les émigrants vers Batoum, un éclaireur arménien vend un journal arménien soviétique.

soviétique pour rejoindre le territoire allemand.

Enfin, les échos des déportations des populations musulmanes coupables de s'être insurgées contre le régime soviétique au moment de l'avance des forces de l'Axe sur le Caucase, ont filtré au travers des frontières perméables du Nord et se sont propagés suffisamment pour provoquer une sainte terreur de la répression russe dans les milieux arabes extrémistes.

Là où de véritables partis se manifestent, avec une base sociale étendue, ce sont les Britanniques qui les alimentent. C'est le cas pour le Parti Populaire Syrien, actif chez les Druses du Liban et dans quelques grands centres syriens, ou pour les Frères Musulmans

d'Egypte, seul mouvement de masse mi-social, mi-religieux, actif dans la vallée du Nil.

Dans les vastes espaces semi-désertiques, la pénétration communiste se trouve impuissante. Sa faiblesse provient en définitive de son incapacité d'exporter des marchandises ou d'exploiter les richesses locales, alors que l'autre nouveau venu sur le terrain arabe, les Etats-Unis, s'introduit facilement grâce à ses produits, à ses techniciens, à ses écoles. La Russie débute dans ce domaine et ne possède ni les matières, ni les hommes en quantité et en qualité suffisantes. La victoire soviétique ne pourrait être que militaire.

Louis SIEMER.



LE DESSOUS DES CARTES

(Suite de la page 3).

cher sans hâte dans ce qui était une des rues du quartier résidentiel de Syracuse (New-York). Après avoir fait quelques pas, le cours de ses réflexions avait pris une toute autre direction. Au moment, peut-être, où des milliers d'Américains se posaient la même question, Alan était en train de se demander :

— La réalité temporelle, aujourd'hui, c'est le succès ou l'échec de ce qu'il est convenu de nommer la doctrine Truman. D'abord, inquiétons-nous de savoir en quoi celle-ci peut réussir, et en quoi elle peut échouer. Est-ce que la hâte avec laquelle elle a été définie, puis proclamée, ne constitue pas une faiblesse? Est-ce que les sacrifices qu'elle comporte pour l'ensemble du peuple américain lui apporteront, en échange, les résultats escomptés? Est-ce que les Etats-Unis ne vont pas s'enliser dans une politique qui dépasse leurs forces?

LES EMBARRAS**DU STATE DEPARTMENT.**

Le jeune bibliothécaire de Syracuse (N.-Y.) avait fait la guerre comme observateur, à bord d'une « fantassine ». Démobilisé, il avait trouvé le « job » qui convenait le mieux à ses aptitudes et à son tempérament. Il lisait énormément, s'intéressait aux questions débattues parmi le public, se formait une connaissance très exacte des idées du « middle-of-the-road man ». La politique étrangère le passionnait. Comme nombre d'Américains cultivés, Alan voyait dans une même perspective la politique intérieure des U. S. A. et l'évolution des affaires mondiales, où Washington menait le jeu. Le front de la démocratie pouvait se trouver, sur une carte d'état-major, en Corée, en Turquie ou en Allemagne. Lui, il l'apercevait tout aussi bien à Détroit, à Pittsburgh et au Congrès. Il craignait également qu'il se trouvât, un jour ou l'autre, dans la politique partisane que réglementent les « machines électorales » qui se rencontrent parfois sur le chemin de certaines candidatures.

Comme beaucoup d'Américains également, Alan savait fait une image très nette de la politique soviétique. « Elle consiste, se disait-il, à mettre en pratique ce postulat que les puissances occidentales sont condamnées à disparaître au cours d'une série de crises économiques. Ainsi, les Russes escomptent-ils que l'Europe et l'Asie tomberont finalement sous leur contrôle... En attendant, ils sont prêts à donner un coup de poince de temps à autre pour

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE...

Le plus vivant des magazines contemporains, « EUROPE-AMÉRIQUE » de Bruxelles, est interdit de vente en France.

Alors, ces palabres sur la liberté de la presse ?...

GALTIER-BOISSIÈRE
« Mon Journal dans la drôle de Paix ».

les choses aillent selon leurs desirs... »

Quand le Président Truman annonça, dans les premiers jours de mars, que le principal objectif de la politique yankee allait être désormais de contenir le communisme, Alan approuva intérieurement, mais il ressentit quelque malaise à chercher quelles pouvaient être les conséquences lointaines de cette démarche. Il se mit à scruter le « Congressional Record », à épier les réactions du Sénat et de la Chambre. En même temps, il recourait à d'autres sources d'information, plus personnelles. Au bout de peu de temps, il en était arrivé à ces conclusions-ci : en premier lieu, le message du Président était interprété de diverses manières. Les sénateurs, les représentants, et même les observateurs politiques lui attribuaient, presque tous, une signification et surtout une portée différentes. Lorsque l'enquête publique fut entamée au comité des Affaires Étrangères du Sénat, les délégués du Département d'Etat furent répondre à quelque 120 questions, formant un recueil de quatre-vingt-cinq pages. Ensuite, des considérations de politique intérieure vinrent assaillir l'esprit des « Congressmen » : les crédits demandés, et ceux qui le seraient à l'avenir, n'allaient-ils pas compromettre définitivement la politique d'« économies » que les Républicains avaient inscrite à leur programme? Enfin, l'on se plaignait, dans les couloirs, de ne pas recevoir du « State Department » une estimation assez fidèle de la totalité des « crédits Truman ». L'on faisait remarquer qu'entre le 1^{er} juillet 1945 et le 1^{er} juillet 1947, compte non tenu des crédits alloués à la Grèce et à la Turquie, l'Oncle Sam avait généreusement distribué quelque 16.788.091,30 dollars, sous forme de prêts, dons, U.N.R.R.A., etc., à des gouvernements étrangers. « Il serait grand temps, disait-on, que l'on cessât d'octroyer des crédits à la petite semaine, sans plan défini sans vue d'ensemble. » Il devenait nécessaire de réévaluer la « doctrine Truman » en fonction : 1^o des ressources américaines, et 2^o des besoins « réels » des gouvernements étrangers. « Le

cas de l'Europe, le Département d'Etat se devait de produire un plan d'ensemble qui soit subordonné aux stricts objectifs américains, et à rien d'autre.

En fin de compte, Alan découvrait cette situation paradoxale : le Sénat était prêt à approuver le projet du Président Truman, mais en rejetant plus ou moins la conception que son auteur y avait attachée. De plus, le Congrès tenait à mettre les points sur les i, à faire une politique de ce qui n'était jusque là qu'un principe, un « working principle ». Enfin, sur le plan psychologique, Alan fit une constatation qu'il jugea assez plaisante. « Pourquoi ces messieurs tardent-ils tant à ratifier le projet de crédits à la Grèce et à la Turquie, sinon pour des motifs de dignité froissée? En fait, si le Gouvernement britannique n'avait pas eu à présenter son budget aux Communes pendant le mois de mars, l'ambassadeur britannique n'aurait pas envoyé un S.O.S. à la Maison-Blanche, et Truman et Marshall ne se seraient pas lancés avec cette hâte dans l'imbroglie gréco-turc. Ces messieurs du Capitol Hill tiennent à marquer le pas. Le temps compte moins pour eux que la nécessité de garder les distances, et la perspective désagréable de se faire l'instrument docile de la Maison-Blanche... »

LE RETOUR DES ENFANTS**PRODIGES.**

Pendant les semaines qui suivirent, Alan continua de s'informer, complétant les échos qu'il recevait de Washington par des conversations avec des habitués de la bibliothèque. Il fut frappé de trouver ceux-ci à peu près unanimes sur la nécessité de « bloquer » l'expansionnisme soviétique. A n'en pas douter, ce sentiment prévalait dans le public, et inspirait également le Congrès.

A quelque temps de là, le Président Truman coupa la dernière amarre qui retenait sa politique à la législation « neutraliste » d'avant-guerre. Il recommanda, en effet, au Congrès de répudier le plus clair du « Neutrality Act », en vertu duquel



Ci-contre : L'Ambassadeur de Grèce à Moscou, M. Athanasios Politis, porte un toast à la santé de M. Marshall.

appliqué dès la naissance d'un conflit en Europe ou en Asie.

Puis, il y eut successivement la tournée Wallace, dont les échos parurent ranimer l'ardeur de certains Congressmen, la visite à Moscou — moins tumultueuse — de Harold Stassen, et le retour du général Marshall et de ses collaborateurs.

Ce qu'Alan avait toujours pensé de Wallace se trouva confirmé par le voyage en Europe de l'ex-vice-président. D'un côté, il admirait la fraîcheur réconfortante de ses vues, et son habileté incontestable à extraire le côté « bon sens » de chaque question qu'il accommodait ensuite à sa propre sauce. Mais surtout, il s'en méfiait, et se refusait à le

considérer comme l'homme désintéressé qu'il prétendait être. Ensuite, phénomène naturel chez un ancien combattant, il joignait son indignation à celle de tous les Américains qui condamnaient l'« exhibitionnisme » de l'ancien vice-président, et ses conséquences politiques.

A l'égard de Stassen, ancien combattant lui aussi, mais combien plus avisé dans sa discrétion, Alan éprouvait une sympathie réelle. Certes, il considérait avec quelque scepticisme la portée générale de son voyage. Il se demandait quelle importance il fallait attacher à sa première entrevue avec Staline, où celui-ci insista sur la possibilité d'une « coopération » entre les U.S.A. et l'U.R.S.S.

Chaque fois que Staline prenait la parole, lui semblait-il, Molotov se chargeait de détruire ultérieurement l'impression de détente et d'optimisme qui en avait résulté. Ainsi, en décembre 1946, Staline accepta la proposition Byrnes d'un pacte à quatre d'une durée de 25 ans pour résoudre le problème allemand. En janvier, sortant une nouvelle fois de son mutisme, le généralissime convint qu'un contrôle international de l'énergie atomique devait s'effectuer au moyen d'inspections des agents de l'O.N.U. Malheureusement, l'attitude soviétique, dans ces deux questions, adopta par la suite un tour entièrement négatif. Ce qu'Alan retint des déclarations de Stassen fut cette double constatation : que, d'une part, il était opposé, lui, Stassen, à toute politique de faiblesse et d'« apaisement », et qu'il n'en était pas moins convaincu que la paix pouvait être sauvegardée « au moins pendant une génération ».

Enfin, le général Marshall avait conduit avec un parfait sang-froid et comme une brillante manœuvre stratégique la « retraite de Russie ». Désormais, le Département d'Etat allait devoir, sous son impulsion, étudier les conséquences de la Conférence des Quatre, prévoir les réactions du Congrès, suivre et présenter les progrès de la Conférence Internationale du Commerce, à Genève, et compléter les schémas antérieurement esquissés de la nouvelle politique pan-américaine, européenne et asiatique des U.S.A. Marshall, sensiblement, tenait les mêmes propos que Stassen (« Des compromis avec l'U. R. S. S. sont possibles... »). Ces paroles, jointes à celles de deux fils prodiges retour d'Europe, aux extraordinaires discours tenus au Congrès, à la propagande anti-communiste organisée avec une terrifiante efficacité publicitaire, éveillaient un tourbillon de sentiments mêlés dans l'âme du « middle-of-the-road man ». L'indignation, la crainte, l'espoir s'y succédaient.

Récapitulant ces événements, Alan songeait parfois à ce que devaient être les sentiments de son « alter ego » de Moscou ou de Lénigrad. Il se l'imaginait lisant la « Pravda », serrant les poings en voyant confirmée pour la « nième » fois, la mauvaise volonté américaine devant les demandes soviétiques de réparations. Il se représentait un meeting au club ouvrier d'une usine, avec des « agitateurs » en train d'exposer à leur auditoire les desseins cachés et hostiles de la « doctrine Truman »...

— Une folie mondiale, se dit-il en se rappelant l'annonce qui avait attiré sa curiosité. Pourquoi pas un peu de bonne foi, de part et d'autre?...

ABONNEZ-VOUS A "EUROPE-AMERIQUE"

Belgique et Congo Belge :
1 an : 300 Frs ; 6 mois : 150 Frs

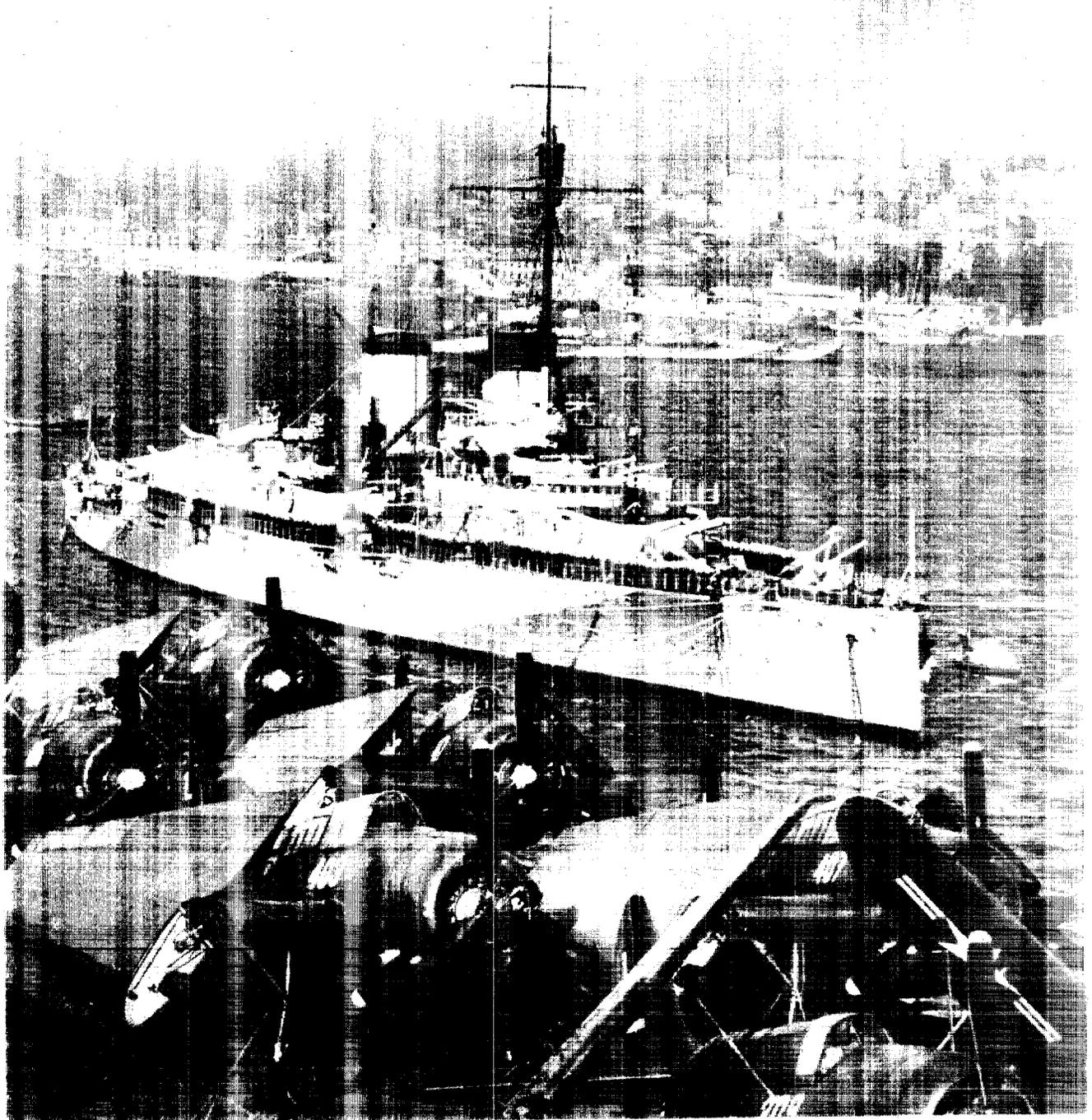
**Abonnement spécial par avion
au Congo Belge : 1 an : 622,40 Frs
6 mois : 311,20 Frs**

C. C. Postaux 302.68

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

DANS CE NUMERO

LA RETRAITE DE MOSCOU



Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

Editeur responsable : G. A. • EDI TIONS EUROPE-AMERIQUE •
10, rue des Filles, Bruxelles — G. C. P. 308.68

IMPRIME EN BELGIQUE.

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

EUROPE AMERIQUE

IMAGES, ENQUETES ET REPORTAGES

REVUE HEBDOMADAIRE
29 MAI 1947 - No 102

12, RUE DES PRINCES BRUXELLES

BELGIQUE 7 FR.
FRANCE 23 FR.

BERLIN **NOTRE AVENIR** **C'EST LA RUSSIE !**

DANS CE NUMERO



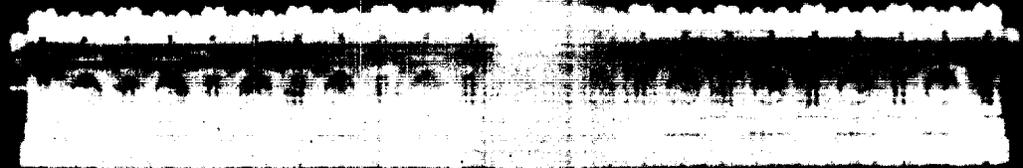
LIBERTÉ, LIBERTÉ, CHÉRIE!

La France propose d'organiser la liberté de la presse dans le monde entier

Lake Success, 17 mai. — La sous-commission chargée de préparer la première conférence internationale pour la liberté de la presse, se réunira pour la première fois lundi prochain. La conférence elle-même se tiendra en juillet.
La sous-commission est saisie notamment d'un projet français en vertu duquel les peuples de tous les pays bénéficieraient d'une véritable liberté de la presse.

Pouvons-nous rappeler courtoisement aux auteurs de ce projet qu'« Europe-Amérique » de Bruxelles — le plus vivant des magazines contemporains selon Galtier Boissière — est toujours interdit de vente en France ?

— Minute, papillon, ma Liberté n'est pas la tienne...



LE DESSOUS DES CARTES

BERLIN : Notre avenir, c'est la Russie.

Herr Müller sortit du théâtre en souriant béatement. La *Potsdamerstrasse* s'étendait devant lui, avec sa chaussée et ses trottoirs bien propres, et ses rares lampadaires allumés. Il fit quelques pas en souriant toujours, puis partit d'un grand éclat de rire. Cela le soulageait, et il en avait besoin. Il regarda autour de lui et vit que la foule qui s'égaillait avait l'air amusé, elle aussi. Pour bien apprécier ce que la situation avait de particulier, Herr Müller alluma son mégot de l'après-midi, et se prit à réfléchir :

— Voyons, se dit-il, nous sommes au printemps de 1947, donc deux ans après notre défaite. Officiellement, nous sommes liquidés, *ganz kaputt*. La plus formidable coalition de l'histoire s'est ligüée contre nous, et, présentement, les troupes de quatre grandes nations règnent en maîtresses à Berlin. Or, moi, Jacob Müller, qui suis l'un de

ces vaincus, l'un de ces parias dont l'humanité bien pensante se détourne encore avec dégoût, je viens d'être convié — mieux : convoqué — à venir voir cette pièce, dans laquelle l'un de nos vainqueurs traîne un de ses alliés dans la boue comme Herr Goebbels ne l'aurait pas fait quand la guerre faisait rage... Et si l'on m'a... invité à cette représentation édifiante, c'est évidemment afin de m'associer à la campagne de propagande qu'elle souligne. Et demain, si je veux, je passerai dans un autre secteur de la ville, et j'irai également me laisser persuader que les propagandistes d'aujourd'hui dissimulent sous des traits hypocrites une âme noire de péchés et de coupables intentions. Franchement, ce genre de « re-tape » me console de bien des blessures d'amour-propre, encore que je commence un tout petit peu à en avoir assez... »

La pièce à laquelle Herr Müller



Ci-dessus : Un meeting communiste en zone d'occupation russe.
Ci-contre : « Après nous avoir traités avec rudesse, à la prussienne, les Russes font maintenant notre jeu »...

venait d'assister se jouait depuis quelques jours, entourée du battage de la presse communiste, dans le secteur soviétique. Son titre : « La question russe. » On y découvrait les agissements d'un journaliste américain grassement payé par un trust de presse afin de faire de la propagande anti-russe. « Vous allez partir pour Mocou, lui disait son directeur, et revenir de là-bas avec un article exposant les dix raisons pour lesquelles les Russes veulent la guerre ». Malheureusement pour le trust, le journaliste en question est un garçon des plus honnêtes. Tellement honnête qu'il s'en revient avec un papier développant les dix raisons majeures pour lesquelles les Russes ne veulent pas la guerre. « En Russie, écrit-il, j'ai ressenti une grande honte à la pensée de ce que j'allais faire, de ce que nous faisons tous en offrant aux Américains, avec leur breakfast, notre poison quotidien ». Conclusion : le journaliste intègre renonce à la vie facile, se consacre, corps et âme à l'édification d'une Amérique progressiste (à la Wallace), et entend répondre personnellement de la pureté et du désintéressement des dirigeants du *Politburo*. Non sans avoir témoigné, tout au long des trois

(Suite page 29).



A U P A Y S D E S P A R A D O X E S

SALAZAR

LE DICTATEUR COMPTABLE

PAR
LOUIS BONNAVEL

Il y avait des années que je n'étais passé par Lisbonne. Je m'y rendis à l'époque de l'anarchie, puis, à deux reprises, sous la dictature. Aujourd'hui, c'est encore sous la dictature de Salazar. Car il y a vingt ans que cet homme mystérieux occupe le Palais de São Bento...

Je me suis installé sur le Rocio, la grand'place centrale, qui a conservé sa physionomie, encore que quelques buildings y aient surgi. Puis, afin de reprendre contact avec la ville, je me suis mis à déambuler à travers le quartier commerçant.

La rue Augusta, la rue Aurea que j'ai connues poussiéreuses et d'aspect plutôt minable, sont maintenant bordées de magasins de luxe qui regorgent de marchandises. Les façades ont été repeintes ou transformées : les façades et les

duisants qu'à Bruxelles ou à Genève. J'ai été aux halles : je les avais connues en 1924 et j'y avais vu un spectacle que je n'ai jamais pu oublier : une magnifique fille, en haillons, couchée sur des quartiers de bœuf, son épaisse chevelure noire reposant sur un pan de lard. Ce n'était pas encourageant. Mais en 1935, des nouvelles halles ont été construites et on y observe une propreté rigoureuse. Au surplus, il semble que la municipalité veille plus

Mon ami Vieira est arrivé au rendez-vous avec sa ponctualité habituelle. Vieira est docteur en droit. J'ai fait sa connaissance en 1924 à l'époque où il était un ardent militant républicain. Après la prise du pouvoir par Salazar, il s'est retiré de la politique mais il a continué à en suivre de près tous les développements. Nul mieux que lui ne pourrait me documenter sur l'évolution de la dictature du professeur.

— Lisbonne commence à prendre un aspect curieux, dit-il au premier

Ci-contre : Dans l'espace, Salazar n'a jamais vu plus loin que les frontières du Portugal ; dans le temps il n'a jamais vu plus loin que 1928...

coup d'œil on se rend compte de la chance qu'a eue le Portugal de ne pas être entraîné dans cette guerre ruineuse...

— Sans aucun doute. Nous avons gagné beaucoup d'argent. Nous avons pu faire, nous faisons encore, des exportations massives et le progrès industriel est indiscutable. Pourtant mon impression est que nous sommes à la veille d'une crise grave. Comme chez tous les peuples latins elle prendra sans doute la forme politique mais, en réalité, son origine est purement économique. À mon avis, c'est une crise de croissance.

— Votre cas est très curieux, dis-je. Vous avez un budget équilibré, une monnaie stable, un commerce qui marche bien, une production agricole et industrielle qui se développe. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Vieira absorbe une petite gorgée de cette savoureuse eau-de-vie des Canaries qu'on ne trouve qu'à Lisbonne et il reprend :

— Ce qui ne va pas, c'est que nous avons à la tête du pays un comptable dans un moment où nous devrions avoir un sociologue et un économiste. Ne croyez pas que je sois de parti pris. Je suis le premier à reconnaître que Oliveira Salazar a sorti le pays d'une situation tragique. Il ne faut pas oublier qu'en seize ans (de 1910 à 1926) le Portugal avait connu seize révolutions. Quarante-trois cabinets renversés ! Entre 1914 et 1926, le déficit se monta à 3 milliards d'escudos. La monnaie avait perdu 33 fois la valeur de sa parité or. Nous allions à la faillite. Salazar nous a sauvés. Il a ramené le calme et équilibré le budget. Or, précisément, parce qu'il a sauvé le pays en équilibrant son budget il s'est imaginé et il continue à croire qu'un budget équilibré assure la vie normale et la prospérité de la nation. C'est un point de vue de comptable, non d'homme d'Etat. Ah ! sans doute, il ne faut pas voir trop grand. Quand on veut reconstituer l'Empire romain ou conquérir un trop vaste espace vital, on risque de se casser le nez, mais il ne faut pas non plus avoir des vues trop courtes. À force de vouloir réduire les dépenses pour ne pas vivre au-dessus de ses moyens, Salazar a écarté des dépenses indispensables. Ainsi, il n'a rien fait pour développer l'instruction, et nous comptons encore plus de soixante pour cent d'illettrés.

— De la part d'un professeur, c'est assez étonnant...

— Dans l'espace, il n'a jamais vu plus loin que les frontières du Portugal ; dans le temps il n'a jamais vu plus loin que 1928. Il aurait dû s'apercevoir que les besoins du peuple augmentaient, qu'il y avait un accroissement de richesse, que partout ailleurs, dans le monde, les prix augmentaient, que, par conséquent il y aurait une hausse du coût de la vie. Les prix ont doublé depuis 1940. Il n'a rien fait pour adapter les salaires à cette nouvelle situation. C'est de là que provient le malaise actuel.

Il faisait chaud. Vieira proposa une promenade à l'Estoril (Chtoril comme il dit avec ce chuintement portugais qui amuse tant les Brésiliens). Nous primes le train électrique et, un quart d'heure plus tard, nous débarquâmes sur la plage, sur la « Côte du Soleil ». À toutes les petites gares qui s'égrènent le long de la ligne j'avais remarqué des piquets de gendarmes ou de militaires.

— Vous n'êtes pourtant pas en état de siège ? dis-je.

— Précautions, dit Vieira. Si nous allions au Casino ?

— Va pour le Casino !
Sauf à la table de roulette, il n'y avait guère de monde. Nous nous installâmes au bar.

— Vous aimez le porto ? demanda mon ami.

— Autant que vous.

— Un rouge ? Un blanc ?

— Un rouge.

Il éclata de rire et me donna une petite tape amicale sur l'épaule.

— Je vois que vous n'avez jamais bu de porto, me dit-il. Il n'y a ni porto rouge, ni porto blanc. Ce sont les recoupeurs anglais qui fabriquent cette marchandise. Il y a le porto, un vin de liqueur de couleur grenat comme celui qu'on va vous servir.

J'enchaîne ...

— Et cette espèce de rébellion du 10 octobre 1946, cela n'a pas eu de suite ?

— Cela aurait pu en avoir, mais on a beaucoup exagéré. Quelques officiers avaient imaginé de s'emparer de la personne de Salazar et d'instaurer une dictature militaire; c'était un pronunciamiento, quoi ! L'affaire fut mal combinée : ordres, contre-ordres, incohérence, de sorte que, au lieu d'un mouvement synchronisé,



Ci-contre : Le Rocio, la grand-place centrale, a côté de laquelle que quelques buildings y aient surgi.

nous avons assisté à une mutinerie locale du 6^{me} régiment de cavalerie, ou, plutôt de quelques hommes de ce régiment. Ils étaient pourtant arrivés à quelques kilomètres de la résidence de campagne de Salazar. S'ils l'avaient atteinte et s'étaient emparés du dictateur, il est vraisemblable que le mouvement se serait étendu. Mais ils furent stoppés à Meadalha par des troupes de Coimbra. Résultat : aucun pronunciamiento ne sera plus possible avant longtemps. Tous les suspects ont été arrêtés (on parle de 900 arrestations). L'armée est « épurée » pour des mois, sinon des années.

— Alors le professeur est encore en place pour un bon moment ?

— Je le pense, malgré l'hostilité qui l'entoure. Auparavant, c'est-à-dire dans les premières années de sa dictature, s'il avait constaté une vive opposition à son régime, il serait sans doute parti. Mais maintenant, il a pris goût au pouvoir, il s'accroche et il ne désespère pas de reconquérir une popularité. Rappelez-vous sa tentative de 1945. Convaincu qu'il avait l'appui du peuple, il autorisa des élections dont il espérait sortir brillant vainqueur. La campagne débuta par un grand meeting du parti d'opposition, le « Mouvement d'Unité démocratique ». Les organisateurs s'attendaient à voir quelques centaines d'auditeurs. Il y en avait des milliers ! Devant une telle manifestation, Salazar interdit la campagne. Nous avions eu quarante-huit heures de liberté.

— Ainsi vous êtes dans une impasse puisque ni par l'élection, ni par le pronunciamiento vous n'avez pu secouer le joug ?

— Une impasse, en effet. Mais il faut ajouter que Salazar a tenu compte de l'avertissement. Il vient de remanier son cabinet dans un sens libéral. Il vient notamment d'écarter le ministre de l'Intérieur, Botelho Moniz, considéré généralement comme l'homme le plus autoritaire du cabinet. Moniz était le chef de la Police d'Etat dont l'organisation était calquée sur celle de la Gestapo. C'est vous dire si on l'aime peu dans le pays ! D'autre part, la censure n'est plus aussi sévère. Les journaux ont maintenant le droit de publier les informations relatives à l'O. N. U...

— Concessions assez minces...

— Elles ne satisfont personne et c'est regrettable. Le régime devrait pouvoir évoluer, revenir peu à peu à la liberté sans passer par des violences qui, dans la crise actuelle, seraient désastreuses. Le malheur est que le Mouvement d'Unité démocratique, seul groupement d'opposition qui pourrait représenter une force, n'a même pas de programme constructif. Il réclame le retour au jeu parlementaire. C'est tout. Voilà



Ci-dessus : La presse locale est censurée, mais, à Lisbonne, on trouve tous les magazines américains... Il est vrai que 60 % de la population est totalement illettrée.

un parti qui compte dans ses rangs quelques-unes des plus éminentes personnalités du Portugal. Il devrait, semble-t-il, proposer des solutions aux problèmes fondamentaux.

— Quel rôle jouent actuellement les monarchistes ?

— Les monarchistes ? On les mange à toutes les sauces. Il y en a qui ont rallié le M.U.D. par simple esprit d'opposition au régime. D'autres complotent avec les militaires — quand c'est possible. D'autres complotent avec Salazar lui-même. Il y en a, en effet, qui croient que Salazar serait disposé à rétablir la monarchie pour autant qu'on lui garantisse la présidence du Conseil à vie. Je ne crois pas à ce projet mais, depuis que la Comtesse de la Seca fréquente assidûment le palais de São Bento, l'idée a pris corps.

— Tiens ! Salazar a une femme dans sa vie ? Je l'ai toujours imaginé comme une sorte d'anachorète, une espèce de séminariste égaré dans la politique.

— Il a failli être prêtre, en effet, et il a toujours vécu en ermite. Il a 57 ans. Il a mené une vie aride et dépourvue de charme. Il en a peut-être assez. On dit qu'il envisage d'épouser la comtesse.

— Il y a longtemps que dure

— C'est récent. Voyez-vous, Salazar aime beaucoup les fleurs et la comtesse les arrange si gentiment...

— Oui, oui. Petites causes, grands effets.

**

Nous sommes allés courir notre chance à la roulette. J'y ai perdu 200 escudos mais j'en ai regagné 150 à la banque française. Puis nous sommes rentrés en ville. Illuminés. les étalages m'ont paru encore plus séduisants, plus fastueux.

— Ah ! si le ravitaillement était meilleur ! me dit Vieira. Tous ces produits de luxe que vous voyez affichés sont réservés à une infime minorité. Mais le peuple, lui, veut avoir de quoi manger. Or nous n'avons jamais aussi mal vécu que depuis la fin de la guerre. Tout est rationné à l'extrême, le pain, le maïs, l'huile. Le gouvernement n'a garde de publier des statistiques, mais quelques professeurs du M.U.D. ont calculé que le rationnement officiel donnait droit à 709 calories alors qu'il en faudrait 2.500. Chez vous, vous mangez des sardines « portugaises » ? Ici, vous ne pourrez vous en procurer qu'à des prix de marché noir. Et encore ! Toute notre production est vendue en bloc aux Anglais. Et toute notre huile d'olive est expédiée en Espagne.

— C'est une politique qui n'est pas spécifiquement portugaise. D'autres pays la pratiquent sur une grande échelle : la France, l'Angleterre...

— D'accord, mais ces pays ont fait la guerre. Ils ont été ruinés. Ils fournissent un effort pour se relever, pour reprendre leur place. Ici, nous n'avons pas connu les destructions ni les dépenses de guerre. Le peuple ne comprend pas qu'après avoir gagné tant d'argent, il en soit réduit à ne plus pouvoir consommer ses propres produits.

— Je dois vous avouer que le cas du Portugal est déroutant. Car enfin, Salazar n'est pas homme à gaspiller l'argent ?

— Certainement pas. C'est même un homme d'économies de bouts de chandelles. Il n'a jamais décrété de travaux somptuaires à la Hitler ou à la Mussolini. Il n'a jamais travaillé « para Inglês ver » comme nous disons (pour épater l'Anglais). Il est pondéré, modeste, mesuré. Il voit peut-être trop petit alors que les autres voyaient trop grand.

— Il est trop honnête...

— Vous l'avez dit. Je suis hostile à un régime comme celui de Salazar, mais je dois reconnaître que Salazar est honnête. Trop. Il n'a pas la roublardise qui conviendrait à l'époque actuelle. Il n'a pas le sens du risque. Il additionne, il soustrait mais il n'agit pas.

Nous nous étions attablés à une table où nous étions

douce et, pourtant, les passants se raréfaient sur la place.

— Je vais devoir vous quitter, me dit Vieira.

— Déjà ? Il n'est même pas neuf heures et demie.

Il eut un sourire amer.

— Maintenant, la vie de Lisbonne s'arrête à dix heures, cher ami. Auparavant, nous nous promenions encore dans les rues scintillantes de lumière à deux heures du matin. Aujourd'hui, fermeture à dix heures ! Signe des temps. Nous vivons une époque triste.

..

Nous nous sommes revus, le lendemain matin et, suivant mon désir, nous avons marché dans Alfandega.

Alfandega, c'est le quartier des *slums*, des taudis, qui s'étage sur le flanc d'une colline dominée par le Castello São Jorge. J'y étais allé du temps de l'« anarchie ». Je l'ai retrouvé inchangé. C'est toujours la même effroyable misère, la même saleté. Dans les ruelles en paliers, j'ai retrouvé les mêmes édifices lépreux, avec ces chambres basses de plafond où l'on ne peut pas se tenir debout et où une population en haillons grouille dans des odeurs d'urine et de bois pourri. J'ai retrouvé les milliards de mouches, les linges déchirés pendus aux fenêtres, les quartiers d'oranges qui se décomposent au milieu de la rue. Je n'ai jamais rien vu de semblable, si ce n'est à la Kasbah d'Alger.

Nous descendions une des ruelles lorsque nous fûmes entourés par une troupe de gamins et de petites filles en loques ou à moitié nus. C'est l'habitude dans les quartiers populaires des villes de l'Europe méridionale. A Naples, sur le Corso Garibaldi, on était également assailli par une marmaille bruyante, mais là — c'était à l'époque de Mussolini — une chemise noire s'avancait et dispersait l'essaim à coups d'injonctions énergiques.

Au fur et à mesure que nous progressions, la marmaille augmentait au point que Vieira, se fâchant, leur lança : « Vous savez que le Senhor Salazar n'admet pas que vous demandiez l'aumône ! ».

Alors une petite fille, aux yeux noirs, brillants, pénétrants, se campa devant nous et, se rengorgeant comme une artiste dramatique, nous dit : « Je ne demande pas l'aumône... Je demande... » (« *Eu não peço limosna... Eu peço...* »), avec l'air de dire « En somme, vous ne savez pas ce que je demande. Ça ne vous regarde pas ! »

Je lui ai donné un escudo. Un « distinguo » aussi subtil valait bien un escudo.

— Avec un peuple pareil, dis-je à Vieira, avec des intelligences éveillées dès sept ou huit ans, on devrait pourtant pouvoir arriver à quelque chose !

— Plus ils sont intelligents et plus ils sont difficiles à administrer, me répondit-il philosophiquement.

Une étrange nouvelle nous attendait à notre retour en ville. Etrange, si l'on songe que nous étions dans un pays soumis à une dictature. Le bruit courait que les dockers déclenchaient une grève. Une grève : cela ne s'était plus vu depuis longtemps.

— Cela ne réussira pas, nous dit le garçon qui nous servait. Salazar va faire donner la Légion.

La Légion portugaise est une formation de quelques milliers de volontaires, destinée à assurer la défense du régime. Ce sont les SS de l'endroit.

Le lendemain, j'ai été jusqu'au port. Les quais, les chantiers navals étaient gardés militairement. Dix mille ouvriers avaient cessé le travail. Le dictateur fit publier un communiqué disant que la grève était chose interdite au Portugal. La presse officielle affirma que ce mouvement avait été déclenché par des éléments communistes. En réalité, il n'était que le résultat de mauvaises conditions économiques. J'avais l'impression que les choses n'iraient pas très loin, car Salazar avait fait arrêter immédiatement les meneurs et les chefs syndicalistes qu'il se proposait de déporter aux îles du Cap Vert où ils seraient placés dans le petit camp de concentration qui est l'ornement indispensable de tous les ré-

gimes. Mais, comme c'était depuis vingt ans, la première réaction sérieuse contre Salazar, je me décidai à attendre le développement de l'affaire. Le séjour en ville me parut, à ce moment, tout à fait désagréable. Je n'aime pas l'atmosphère d'état de siège. Or, tous les édifices publics étaient gardés militairement : des patrouilles circulaient dans toutes les rues. Aussi, je résolus d'aller passer quelques jours à Cintra qui, malgré l'aérodrome, est encore un endroit de repos et de beauté.

C'est là que j'appris par le *Diário da Manhã* qu'une nouvelle sédition militaire avait failli éclater. Quelques généraux, désirant profiter de la situation trouble créée par la grève, avaient décidé un soulèvement qui englobait les garnisons situées dans un rayon de 150 kilomètres autour de la capitale. Ils avaient été arrêtés avant de pouvoir passer à l'action. Cela confirmait entièrement l'opinion de Vieira : il n'y aura plus de pronunciamiento possible avant longtemps. La police d'Etat est alertée et elle possède de telles ramifications que rien ne peut pratiquement lui échapper. Ajoutez à cela qu'après vingt ans de tranquillité, les militaires paraissent avoir perdu le sens du coup d'Etat : ils manquent d'entraînement révolutionnaire. Ils ont perdu l'art de comploter.

Toutes ces tentatives, tous ces mouvements n'en démontrent pas moins qu'il existe, tant dans les milieux militaires qu'ouvriers, un malaise que Salazar aura peine à surmonter.

Louis BONNAVEL.



Ci-contre : ... Tous les édifices publics étaient gardés militairement : des patrouilles circulaient dans toutes les rues.



L'OPINION DES AUTRES
QUO VADIS
GÉNÉRAL DE GAULLE ?

PAR
LÉON BLUM

Un jour d'avril 1946, j'étais au Canada. Je donnais une conférence de presse à Ottawa, ville capitale. Je renseignais de mon mieux les journalistes présents sur l'état de notre appareil de production, sur nos besoins en charbon, sur notre balance commerciale, etc. Un des assistants me demanda à brûle-pourpoint :

« — Quel avenir voyez-vous au Général de Gaulle dans la vie politique de votre pays ? Considère-t-il sa retraite comme définitive ? »

Je me sentis gêné et mon premier mouvement fut de déclarer forfait. Cela m'était facile, la question était

hors de mon sujet, hors de mon mandat. Puis, je me dis : « Pourquoi cette gêne ? Pourquoi me taire ? Je suis ici dans le pays du monde dont le sentiment est peut-être le plus proche de celui de la France. Je n'ai rien à cacher de ce que je pense du général de Gaulle — passé, présent ou avenir... » Et je répondis à l'interrogateur.

Je n'ai pas conservé le texte de cette réponse, mais je m'en rappelle très exactement le sens. Je dis au confrère indiscret qu'à mon avis le général de Gaulle ne considérerait pas son rôle comme révolu, que le monde

de l'après-guerre était difficile et incertain, que le général pouvait, sans grand effort d'imagination, se représenter telle ou telle conjoncture périlleuse où la nation se rassemblerait d'instinct autour de lui. Je ne crois pas, ajoutai-je, que cet ordre de pensées lui soit étranger, mais c'est là une pure hypothèse et si je ne suis pas sûr de ce qu'il fera, en revanche je me crois sûr de ce qu'il ne fera pas. Il entend rester un homme national, un symbole de l'unité de la nation : il s'interdira donc toute démarche qui le transformerait en chef d'un parti contre d'autres partis, et

Ci-contre : Le fameux discours du Général à Strasbourg, le 7 avril, devant 60.000 personnes.

plus spécialement en chef des partis de réaction contre les partis de démocratie populaire...

Il existe désormais un parti gaulliste. Le général de Gaulle est devenu un chef de parti contre d'autres partis. Quelles sont les forces qui se rallient à son nom, à sa personne? Toutes les forces de la réaction, de la réaction politique, de la réaction sociale. Ce sont elles qui constituent le gros de l'armée, son seul élément stable et discipliné. Car les radicaux reconnaîtront vite leur erreur; comment couvriraient-ils plus longtemps de leur caution une entreprise qui ne peut conduire qu'au pouvoir personnel? Le M. R. P. (Mouvement Républicain Populaire), « tenu de faire sa preuve républicaine, précisément parce qu'il n'a pas de traditions républicaines », ne peut pas se laisser absorber dans une coalition où il perdrait infailliblement tous les caractères distinctifs qui ont fait son succès et qui sont sa raison d'être. Si certains éléments s'échappent de lui dans l'occurrence ce seront les éléments de droite pure, qu'il cherchait depuis longtemps à filtrer. Ainsi, tôt ou tard, le général de Gaulle n'aura plus derrière lui, comme forces organisées, que celles de la réaction. Et contre qui? Contre toutes les forces vives de la démocratie.

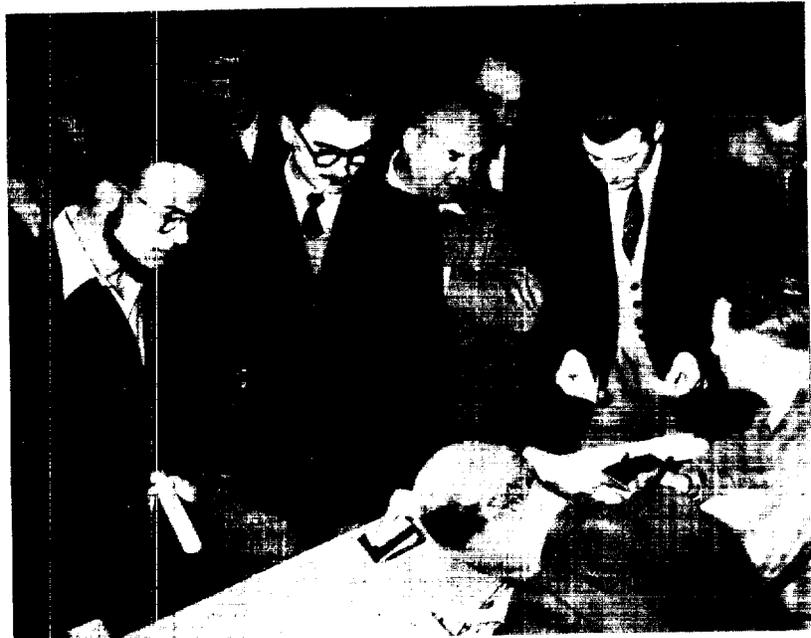
Ce qui advient est tout justement ce que, dans ma candeur, j'estimais impossible. Comment a pu se produire un tel changement? Quels sont les conseils, quels sont les mobiles qui ont pu agir sur le général de Gaulle, au point d'opérer cette métamorphose et de le transformer en un personnage nouveau. Aimant son pays au point de vouloir l'incarner en lui-même, comment s'est-il résolu à l'engager dans une ère de querelle, de dissension, de méfiance intestines et qui ne se termina, hélas! — car c'est en cela que l'événement est si grave — ni avec le vote de l'Assemblée, ni avec le referendum, ni avec les élections. L'entreprise du général de Gaulle échouera, j'en suis convaincu. Mais son échec laissera subsister une division, un malaise, une menace qui continueront de troubler et d'obstruer la vie publique. Il est impossible qu'un esprit comme le sien n'ait pas saisi cette conséquence. Comment l'accepte-t-il de gaieté de cœur ou, en tout cas, comme un moindre mal?

Je le crois peu accessible aux conseils et je ne lui prêterai, pour ma part, aucun mobile intéressé ou médiocre. Je suis convaincu que ni l'ambition, ni l'orgueil blessé n'ont eu de part dans sa détermination. La seule explication qui m'apparaisse est que, dans son jugement

pessimiste de la situation internationale, le général de Gaulle voit la France au bord d'un état d'extrême péril, où la concentration de l'autorité dans une main forte deviendrait à ses yeux une question de vie ou de mort... C'est par cet argument de salut public qu'ont toujours tenté de se justifier toutes les dictatures connues de l'histoire. Je ne crois pas d'ailleurs pour ma part à la fatalité prochaine d'une catastrophe. Je suis convaincu qu'elle est évitable; je suis convaincu qu'elle sera conjurée. Le danger existerait-il, le devoir n'en

serait que plus on maintient l'union civique, l'union morale de pays autour d'institutions libres. Jeter la France dans la discorde pour mieux la mettre en état de faire face à un péril incertain et sans doute imaginaire, cela reviendrait à se jeter dans la rivière pour mieux se préserver de l'orage. Cette politique avait un nom, qui la rendait un peu ridicule. Il faudrait lui en donner un autre, aujourd'hui qu'elle devient redoutable.

Léon BLUM.



Le nouveau parti créé par de Gaulle fut baptisé « R. P. F. » (Rassemblement du peuple français). Dès le jour de sa création des milliers de Français se faisaient inscrire.





LE LANGAGE DES CHIFFRES

L'AMÉRIQUE

A TRAVERS GALLUP

PAR
CURT RIESS

« Que pensez-vous de l'Amérique ? » Voilà l'éternelle et rituelle question que je m'entendis poser des centaines de fois, lorsque — il y a vingt-cinq ans de cela — j'arrivai pour la première fois aux Etats-Unis. C'était peu après la guerre mondiale n° 1. On faisait de bonnes affaires, tout le monde avait de l'argent, et il n'y avait que très peu de chômeurs. Cette Amérique paraissait être le pays « aux possibilités illimitées », et les Américains en étaient tellement fiers qu'ils ne vous eussent point pardonné la moindre critique.

« Que pensez-vous de l'Amérique ? » Eh bien, à dire vrai, cette Amérique me plaisait.

Après de longues années d'absence je suis revenu en Amérique. C'était vers la Noël 1946.

« Que pensez-vous de l'Amérique ? » Un quart de siècle avait passé, mais l'impression était la même : l'Amérique est un pays riche, les gens y vivent bien, ils ont tout ce qu'il leur faut, et davantage.

Au point que je me sens gêné de toute cette plénitude et de tout cet éclat. En revenant d'une Europe, où règne la faim, on ne peut maîtriser une certaine amertume. Car, pour l'Américain, c'est la bonne vie, et ses préoccupations ne sont pas bien graves : il doit s'acheter une nouvelle voiture, il lui faut absolu-

ment des billets pour le nouveau Broadway-show, ou une chambre à l'Hôtel Florida, ou trouver un moyen de gagner plus d'argent et, surtout, il est à la recherche d'amusements.

En première page, les journaux populaires vous proposent, en mosaïque des crimes sensationnels, des

A gauche : Après de longues années d'absence je suis en Amérique. C'était vers la Noël 1946...

procès, des histoires amoureuses et des divorces. Pour trouver les nouvelles intéressantes concernant la politique, il vous faudra tourner la page.

De tout cela une première impression se dégage : l'Amérique va son train, elle ne s'intéresse plus à l'Europe ni au reste du monde. L'histoire se répète, car l'Amérique s'est retirée dans sa belle tour d'ivoire, comme elle l'avait fait après la première guerre mondiale.

DES APPARENCES TROMPEUSES.

Depuis mon arrivée, quatre mois ont passé, quatre mois qui m'ont appris à connaître mon pays, tel qu'il est. J'ai voyagé dans le Sud, dans le Mid-West et dans le Nord: je suis allé à Louisville, à Chicago, à Washington et à Boston; j'ai parlé avec des chauffeurs de taxi et avec des banquiers de Wall Street, avec des éditeurs et des avocats, avec des chorus-girls et des magnats de la presse, avec des agents de police et des fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères, avec des reporters et avec des syndicalistes.

J'ai surtout discuté avec deux hommes qui sont assez bien placés pour savoir ce qui se passe : avec George Gallup et Elmo Roper, qui, grâce à leurs fameux *polls* sondent systématiquement l'opinion publique, enregistrant ses réactions devant tous les problèmes de l'heure. Et, après ces quatre mois, la première image et le premier visage de l'Amérique se sont estompés.

Il s'agit, sans aucun doute, d'un pays riche. Les gens y mangent bien, s'y chauffent bien; ils ont des vêtements, des autos et des radios. Oui, ils vivent réellement bien, beaucoup mieux que n'importe qui au monde. Mais les Américains ne jouissent pas de ce bonheur et de cette aisance. Ils ont perdu leur belle confiance et leur impression de sécurité. Ils se demandent anxieusement ce que sera le lendemain. Y aura-t-il une nouvelle guerre? Ne finira-t-elle pas, cette hausse des prix? Et ces lamentables grèves? Que fera-t-on pour combattre la crise des logements? Que ferons-nous de la Russie, ou que feront de nous les Russes?

Voilà quelques questions, qui en engendrent mille autres. Et tout cela tracasse l'Américain moyen.

Les apparences sont trompeuses! L'impression première ne se trouve point confirmée. Tout cet éclat, toute

Ci-contre : Pour le Yank 1947 le « plus grand » parmi les vivants est le général Mac Arthur. Viennent ensuite, dans l'ordre : Eisenhower, Churchill, Truman, Marshall, Mrs Roosevelt, Byrnes, le Pape, la sœur Kenny et Dewey, le maire de New-York...



Ci-dessus : George Gallup ou « le thermomètre de l'opinion ».

cette abondance et toute cette richesse ne sont que décors. L'Américain moyen vit bien, mais il n'a plus cet optimisme insouciant d'il y a vingt ans!

Il a des soucis, notre Américain.

LA SECURITE INDIVIDUELLE.

L'intérêt et les soucis de l'Américain moyen gravitent autour de deux points essentiels : la question de sa sécurité personnelle et familiale et la question de la sécurité de son pays.

C'est sa sécurité et sa prospérité, ainsi que celles de sa propre famille qui préoccupent en tout premier lieu l'Américain d'aujourd'hui. D'après une enquête de George Gallup (fé-

no 867) les plus graves problèmes qui se posent à l'individu sont les suivants :

- 1) Le coût de la vie, la hausse des prix.
- 2) La crise des logements.
- 3) La disette relative d'articles de ménage, de meubles, de frigos, de denrées alimentaires, d'autos.
- 4) Des problèmes d'ordre familial : santé, mariage, éducation, etc.

Quant au gouvernement américain le plus grave problème qu'il ait à résoudre semble être celui du contrôle de l'inflation.

Voici comment répondit le public au sujet des anomalies ou des abus auxquels il convenait de remédier en premier lieu :

Contrôle de l'inflation et réduction des prix	46 %
Disette de denrées alimentaires et autres articles	20 %
Nécessité de freiner les grèves	9 %
Crise des logements	5 %

Et les Américains font plus qu'en parler. Ce sont des soucis et problèmes réels, que beaucoup d'entre eux envisagent de façon sérieuse et « active ». Il y a quelques mois, nous en eûmes d'ailleurs une preuve éclatante, lorsque les acheteurs se mirent tout simplement en grève à la suite d'une hausse immodérée des prix de la viande.

A tout cela s'est maintenant ajouté un autre souci, que l'Amérique ne connaissait plus depuis belle lurette : la question du « job » ou de l'emploi. Il y a quelques mois, chaque homme trouvait encore du travail en Amérique, mais, à présent, bon nombre d'employés et ouvriers se voient congédiés.

En janvier, Elmo Roper organisa une enquête, afin de savoir quelle sorte d'emploi préfèrent surtout les Américains moyens (une position stable mais relativement peu rémunérée, ou un emploi instable mais



relativement bien payé) Voici les réponses :

	Hommes	
	célib.	mariés
Emploi peu rémunéré mais stable :	44,4	49,9
Emploi bien rémunéré, mais qu'on risque de perdre (probabilité de 50 %) :	22,7	23,2
Emploi trop bien payé et dont la perte peut engendrer une menace pour toute l'existence :	28,7	22,2
Sans opinion définie :	4,2	4,7

Femmes mariées célib. (en ce qui concerne l'empl. per- de leur son- nelle- ment)

Emploi peu rémunéré mais stable :	63,9	59,3
Emploi bien rémunéré, mais qu'on risque de perdre (probabilité de 50 %) :	18,5	19,9
Emploi trop bien payé et dont la perte peut engendrer une menace pour toute l'existence :	11,9	13,5
Sans opinion définie :	5,7	7,3

Ce n'est plus l'Américain d'antan. Alors que, il y a vingt ans, chacun croyait — ou espérait — que l'avenir lui réserverait une fortune à la Rockefeller, l'Américain préfère actuellement une petite « place bien stable »...

Il en va de même pour les gens riches qui, tout comme les autres, souhaitent de la stabilité et de la sécurité. Selon les données de Roper, ils abhorrent les risques financiers. Cette attitude provient surtout du

fait que la législation sans cesse modifiée ne leur permet plus de savoir au juste ce dont ils disposent « réellement », tandis que des taxes terribles absorbent également une bonne part de leurs revenus.

Par une autre enquête Roper a voulu savoir ce que l'Américain moyen considère comme étant un revenu « raisonnable ». Voici quelques chiffres :

11,6 %	2.000 à 2.499 \$
10,2 %	2.500 à 2.999 \$
9,2 %	3.000 à 3.499 \$
10,2 %	3.500 à 3.999 \$
18,7 %	n'avaient pas d'opinion définie.

Malgré tous ces soucis, l'Américain ne se sent pas gagné par le pessimisme. 62,1 % des interrogés croient que leurs fils — c'est-à-dire la génération suivante — auront plus de chance qu'eux. Il ne s'en trouve que 12,6 % à être persuadés du contraire.

LA SECURITE DU PAYS.

J'ai parlé déjà des journaux populaires qui se consacrent surtout aux « sensations ». Je pourrais également mentionner les cinémas bondés, les stades archicombles et la grande demande en ce qui concerne les automobiles. Et, comme je l'ai fait remarquer, on a tout d'abord l'impression que l'Américain moyen pense exclusivement à son bien-être et à son amusement sans se soucier de ce qui se passe dans le monde.

Cette indifférence est pourtant apparente, car l'Américain est sérieusement intéressé par l'évolution de la situation mondiale. C'est surtout depuis qu'Hitler est arrivé au pouvoir que le Yankee se préoccupe de la politique internationale, et l'on peut dire que cet intérêt suit une courbe toujours ascendante. Il y a dix ans, une enquête « Roper » prouvait encore une grande indiffé-

rence. 48 % des Américains consultés avouèrent, en effet, qu'ils n'étaient guère au courant de la situation et des événements internationaux. Actuellement il n'y en a plus que 10 % qui avouent la même ignorance.

Si beaucoup de journaux n'accordent pas la faveur de la première page aux informations et aux commentaires politiques, c'est que l'Américain moyen s'informe en écoutant la radio.

Un vieux chauffeur de taxi me l'expliqua candidement : « Nous ne sommes évidemment plus aussi excités que durant la guerre. Mon fils se trouvait au front. Vous comprendrez bien que, ma femme et moi, nous ne quittons jamais notre poste avant d'avoir écouté les dernières nouvelles de minuit. A présent le communiqué du matin nous suffit. »

Mais l'intérêt subsiste, parce qu'on se rend vaguement compte que le sort du pays est en jeu. Les Américains ne sont pas de bouillants patriotards, mais des gens raisonnables qui se demandent, soucieux, comment l'Amérique se tirera de cet inextricable chaos que connaît actuellement notre monde. Nous ne prétendons point que ces considérations et ces questions soient le souci de chaque jour et de chaque heure, mais nous dirons tout simplement que l'Américain est sur le qui-vive et qu'on ne le tranquillise plus aussi facilement que jadis.

Mes conversations avec des Américains de toute espèce ainsi que les enquêtes de Roper et de Gallup m'ont permis de constater que l'isolationnisme est mort, et bien mort. Aucun Américain ne croit encore que son grand pays est une île isolée, et tous se rendent compte que l'Amérique ne pourrait plus tirer son épingle du jeu, si une nouvelle guerre éclatait dans le monde. Il y a déjà quelques années que l'élite du pays, et surtout la partie orientale de l'Amérique (New-York, Massachusetts, etc.) s'en est aperçue. Actuellement on pense de même dans le Mid-West, cette vieille redoute de l'isolationnisme; et le *man in the street* suit le courant.

Ce qui s'ensuit n'est que pure logique. Les Américains ont tout intérêt à ce que la paix soit assurée dans le monde : il est donc tout naturel qu'ils s'intéressent à toute organisation, à tout plan ou à tout projet tendant à assurer cette paix.

Ne donnons qu'un seul exemple : pendant la guerre, lors d'une enquête organisée par Roper, il n'y eut que



Ci-contre : Les mécontents brandissent en général des pancartes où l'on peut lire des impératifs de ce genre : « Donnez-nous un home ! » ou « Préservez la paix ! Oust Franco », ou encore : « Attention le gouvernement des Etats-Unis doit rompre les relations avec l'Espagne fasciste ! »...



Ci-dessus : ... « L'Amérique est un pays riche, les gens y vivent bien, ils ont tout ce qu'il leur faut, et davantage. »

7 % des Américains consultés, qui purent s'intéresser à la formation éventuelle d'un Etat mondial. Or à présent il s'en trouve déjà 17 %.

On constate la même tendance en ce qui concerne l'intérêt que témoignent les Américains à l'Organisation des Nations Unies. Les enquêtes Gallup ont démontré que, en mai 1946, il y eut autant d'adversaires que de protagonistes de cette Organisation. Dans le courant des mois suivants, la balance fut provisoirement favorable aux adversaires, mais, actuellement, 60 % des Américains consultés approuvent l'activité des Nations Unies.

Cela ne veut point dire, pourtant, que la population des Etats-Unis soit toute disposée à payer, à elle seule, la moitié des frais occasionnés par la dite Organisation, comme on le proposa en novembre dernier à Lake Success) on s'était surtout basé pour formuler cette proposition sur le fait que les revenus nationaux de l'Amérique sont aussi importants que ceux de toutes les autres nations). 16 % seulement des Américains consultés approuvaient cette proposition, alors que 69 % la trouvaient inacceptable.

Elmo Roper dressa un petit questionnaire concernant la sécurité de l'Amérique par rapport à la sécurité mondiale. Les réponses de l'Américain sont significatives :

1) Question : Devons-nous tout faire pour aider le monde, même si cela ne doit pas correspondre, à tous égards, à l'intérêt de l'Amérique ? — Il y eut 4,2 % de « oui ».

2) Question : Devons-nous essayer d'aider en même temps l'Amérique et, le monde en général, puisque le bien-être du monde signifie le bien-être de l'Amérique ? — Il y eut 32,5 % de « oui ».

3) Question. Devons-nous tout d'abord veiller à nos propres intérêts, tout en évitant ce qui pourrait être vraiment nuisible au reste du monde ? — 43,1 % de « oui ».

4) Question. Devons-nous veiller exclusivement à notre propre intérêt et négliger ce qui intéresse le reste du monde ? — 8,4 % de « oui ».

11,8 % d'Américains déclarèrent ne pas avoir d'opinion à ce sujet.

Il en résulte que de nos jours l'Américain est disposé à faire des sacrifices pour assurer la paix dans le monde.

QUI DOIT-ON AIDER ?

Lorsque se termina la seconde guerre mondiale, il en fut de même que le lendemain de la première : la grande majorité des Américains souhaitait que ses fils revinssent au plus tôt. Mais, depuis le dernier automne, cette opinion n'est plus la même, et 80 % croient qu'il vaut mieux laisser des troupes américaines en Europe et au Japon. Il faut remarquer que beaucoup de familles, qui souhaitent la continuation de cette politique d'occupation, ont des hommes, des maris ou des fils, qui se trouvent encore toujours à des milliers de kilomètres de leurs foyers.

Il ne faudrait surtout point en déduire que le peuple américain a la rancune tenace et qu'il en veut toujours aux peuples qui furent ses grands ennemis. Le gouvernement

de Washington chargea un important Institut américain d'une enquête dont les résultats ne furent jamais publiés. On sait pourtant que le résultat de cette enquête fut le suivant : parmi les différents peuples, ce sont surtout les Scandinaves qui jouissent de la grande sympathie américaine; puis viennent les Anglais, auxquels on reproche leur impérialisme et le fait qu'ils ne payèrent pas leurs dettes de la première guerre, mais qu'on n'abandonnera jamais dans les moments de détresse.

En troisième lieu viennent — *mirabile dictu* — les Allemands. Pour expliquer cet état de choses, les milieux de Washington font remarquer que le peuple américain a toujours fait une distinction entre le peuple allemand, qu'on a toujours admiré, et les différents gouvernements allemands qui fomentèrent des guerres. Il en est de même pour les Japonais, que les Américains ne haïssent guère.

Et lorsque les Américains souhaitent continuer l'occupation des pays qui furent leurs ennemis, ils ne se laissent point inspirer par la crainte que ces pays ne déclenchent une nouvelle guerre, mais plutôt par un sérieux désir de leur venir en aide.

Il est vrai que très peu d'Américains réalisent les modalités éventuelles de cette aide. Répondant à un questionnaire Gallup, 68 % des Américains consultés étaient d'avis que les Etats-Unis se devaient de faire profiter le monde des grandes qualités et des grands avantages de la démocratie « américaine ». On rétorquera que cela est assez vague et nébuleux, mais il ne faut point oublier que la question l'était également. On ne peut d'ailleurs pas exi-

ger d'un honnête petit citoyen qu'il fournisse, tout de go, la solution d'un problème que les dirigeants américains et les hommes d'Etat étrangers n'ont pas fini de discuter. De l'opinion de l'Américain moyen se dégage pourtant ceci : après avoir constaté l'envergure de la liberté dont jouissent les Américains, n'importe quel étranger souhaitera — ou devrait souhaiter — que ses compatriotes jouissent des mêmes libertés.

On me répliquera que tout cela est naïf. Ce l'est, en effet, tout comme la teneur de certaines propositions concrètes tendant à démontrer au monde les immenses avantages de la démocratie américaine.

Un professeur de l'Université de Boston, me fit remarquer très sérieusement qu'il faudrait proposer à Tito de venir passer quelques mois en Amérique. « De cette façon, il pourrait se rendre compte que tout est beaucoup mieux dans notre pays, et c'en serait fait de son communisme ! ».

LE CROQUEMITAINE COMMUNISTE.

En Amérique, on craint tellement le communisme et on le tient dans une telle aversion, que cette antipathie engendre presque un mouvement de solidarité nationale. Cela n'est pas étonnant, car les Américains considèrent le communisme comme un immense danger pour la sécurité de l'individu et du pays.

Très peu d'Américains croient que la Russie veut réellement la guerre, mais la grande majorité est persuadée qu'elle veut dominer le monde. Il y a un an, 59 % des Américains consultés le croyaient; maintenant, 65 % déjà en sont persuadés. D'autre part, il n'y en a que 10 % qui sont d'avis que l'Allemagne nourrit encore pareils espoirs.

Pour combattre ces visées de domination mondiale — pensent les Américains — il faut adopter une « politique forte » vis-à-vis de la Russie. Lors d'une récente enquête, Roper demanda : « Vaut-il mieux faire des concessions à la Russie, si nous voulons sauvegarder la paix ? » 23,7 % répondirent « oui », tandis que 62,0 % étaient d'avis qu'il fallait « serrer la vis » et ne rien concéder à la Russie.

Quant aux communistes dans le pays même, on ne les craint point dans la mesure où ils se confinent dans leur parti, mais c'est avec une nervosité grandissante qu'on constate l'influence croissante de ces mêmes communistes dans les rouages de l'organisation syndicale. On les méprise cependant, parce qu'ils n'ont pas d'opinion et parce qu'ils ne font qu'exécuter ce que leur commande Moscou. Car l'Américain croit, dur comme fer, qu'il en est ainsi. Parmi les Américains consultés par Gallup, il ne s'en trouva que

23 % à prétendre que les communistes américains sont nés dans leur propre pays; 48 % croient que la Russie est leur véritable patrie.

A vrai dire, le *man in the street* ne se met pas martel en tête en ce qui concerne ce « danger communiste ». Mais ce qui ne manque pas de l'impressionner, c'est la propagande anticommuniste. La meilleure des propagandes anticommunistes, ce sont d'ailleurs les Russes eux-mêmes qui la font, tant dans leurs discours que par leurs actes.

Lorsque le président Truman proposa d'accorder une aide substantielle à la Turquie et la Grèce, le peuple américain ne manqua pas d'applaudir et d'approuver cette proposition. Une enquête télégraphique qu'organisa, en toute hâte, Gallup, prouva l'immense popularité de la nouvelle proposition. Cela est d'autant plus étonnant, que l'on sait que chaque Américain se rend très bien compte que cette aide coûtera des sommes folles qui ne seront jamais remboursées. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que, il y a quelques mois, la majorité de la population américaine préféra ne pas prêter d'argent à la vieille Angleterre !...

Pourquoi les Américains manifestent-ils un tel enthousiasme à venir en aide à la Turquie et à la Grèce ? Il n'y faut pas chercher de raisons d'ordre sentimental. Ils le feront parce que, en aidant ces pays, ils freineront la poussée des Russes, ce qui revêt une importance primordiale pour assurer la paix du monde.

C'est pour ces mêmes raisons que l'immense majorité du peuple américain approuverait, de tout cœur, l'interdiction du parti communiste en Amérique. Les Américains se rendent très peu compte que pareille interdiction déplacerait les bornes des plus beaux principes démocratiques. Ils disent — ou ils sentent confusément — que ces pratiques démocratiques ne sont pas de mise, quand on se trouve en présence de ce communisme, qui consacre la domination d'une petite minorité au détriment d'une immense majorité...

LE MANQUE DE CHEFS.

Quoique le président Truman se soit taillé une bonne réputation et qu'il ait suscité beaucoup de sympathies en adoptant une politique agressive envers la Russie, les Américains ne le considèrent point comme le *right man in the right place*. Beaucoup d'entre eux sont persuadés que Roosevelt s'en serait mieux tiré; mais d'autres prétendent que la situation n'aurait jamais été si critique, si Roosevelt n'avait pas fait tant de concessions aux Russes.

La majorité pense pourtant qu'en Roosevelt, Staline eût trouvé à qui parler. Roosevelt jouit encore toujours d'une popularité exception-

nelle. Le peuple déplore toujours sa perte. On est persuadé que Franklin D. Roosevelt aurait une belle chance d'occuper une des premières places, si l'on procédait à une enquête pour dénombrer les plus grands hommes que l'humanité ait jamais connus.

Gallup organisa récemment pareille enquête en ce qui concerne les « plus grands » parmi les vivants. En voici le résultat :

- 1) Mac Arthur.
- 2) Eisenhower.
- 3) Churchill.
- 4) Truman.
- 5) Marshall.
- 6) Mrs Roosevelt.
- 7) Byrnes.
- 8) Le Pape.
- 9) Sœur Kenny.
- 10) Dewey.

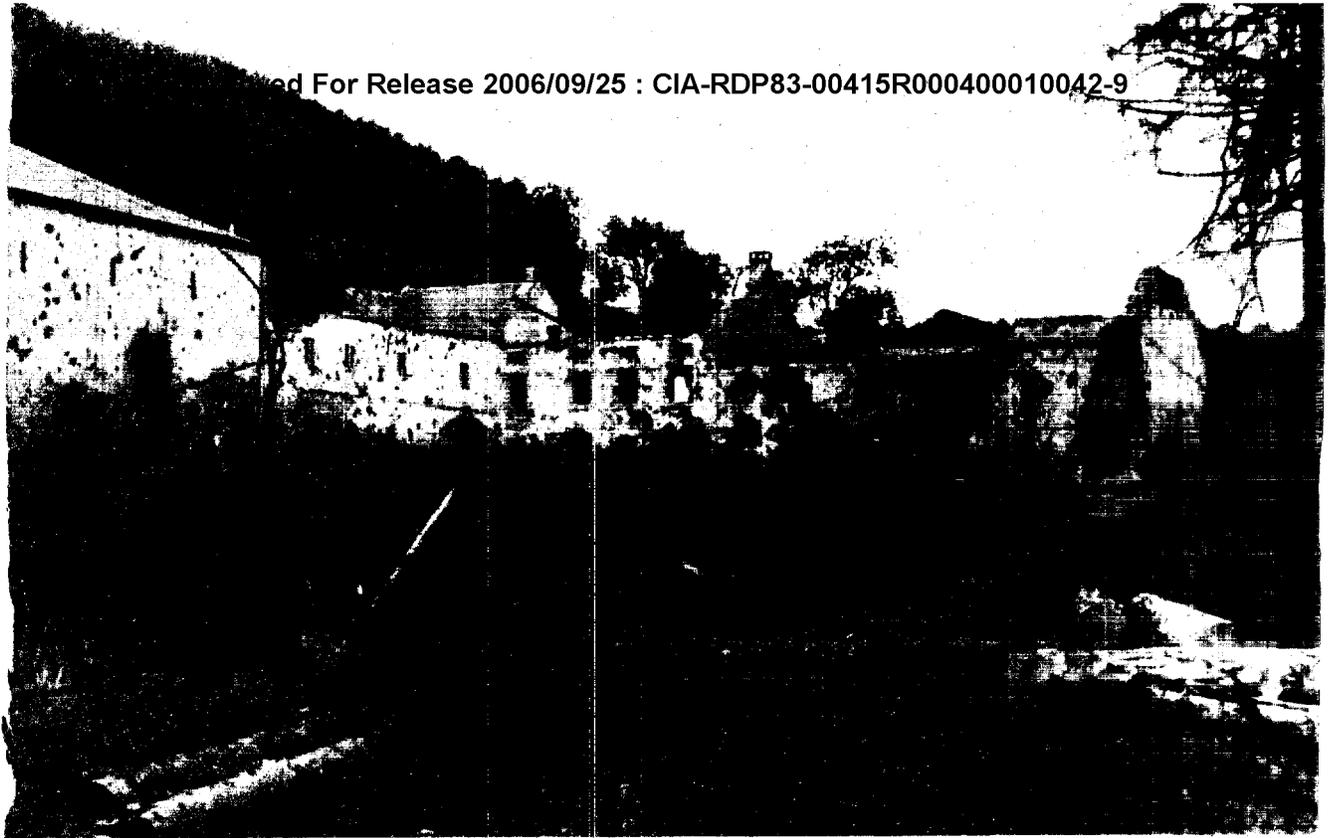
Curieuse et étrange petite sélection, que nous ne voulons pas commenter. Cette liste nous permet tout simplement de constater que les Américains n'ont actuellement pas de personnalités politiques de toute première grandeur. Les deux généraux, qui figurent en tête de liste, ne sont certes pas les grands dirigeants politiques dont l'Amérique attend le salut. Truman ne doit sa place qu'à son titre présidentiel. Quant à Byrnes et Marshall, ils ne la doivent qu'au fait qu'ils ont tout tenté pour adapter les freins envers la Russie.

Manque de chefs donc, et guère d'espoir qu'il en surgisse alors que les problèmes politiques se font toujours plus nombreux et toujours plus difficiles. Ajoutons que les meilleurs dirigeants de l'Amérique ne sont guère optimistes quant à l'avenir de la politique étrangère américaine et à l'éventualité d'une nouvelle guerre. Si on ne le proclame pas ouvertement, ou si, du moins, on n'y met pas l'accent, il ne faut y voir que le souci qu'ont ces pessimistes de ne pas créer, par leurs avertissements répétés, une atmosphère de panique et d'hystérie collective.

Voilà ce qu'on m'a assuré, ces derniers jours, à Washington... Qu'en résulterait-il d'ailleurs ? Beaucoup de choses désagréables, sans doute. Le pire serait, certes, qu'une grande partie du peuple américain se retirât dans la vieille redoute de l'isolationisme. Car c'est bien ce qu'on se demande souvent à Washington : l'isolationisme est-il réellement mort, ou n'est-ce qu'une mort apparente ?

On se le demande anxieusement, et l'on se dit que, si l'histoire mondiale se répétait également en ce point, tous les sanglants sacrifices des dernières années auraient été vains.

Curt RIESS.



LA GUERRE PASSE A LUXEMBOURG

PAR
JEAN WOLF ⁽¹⁾

Si les Luxembourgeois ont les yeux tournés vers le monde, s'ils se sentent volontiers en communion avec le restant de l'Europe, c'est qu'elle est leur seconde patrie. Dominations espagnole, autrichienne, française, prussienne, hollandaise, s'y heurtèrent, s'y confondirent et transformèrent finalement le Grand-Duché en un « parc planté au carrefour des races ».

C'est ce pays charmant, vivant sous l'égide d'une des Constitutions les plus libérales du monde, que l'on a prétendu dominé par une oligarchie tracassière, par des dirigeants aussi obtus que réactionnaires, où l'on a voulu placer d'horribles complots, de ténébreuses intrigues.

Or, il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le Luxembourg pour se rendre compte que tout y est normal, d'interroger les habitants pour s'apercevoir que leur solide bon sens les protège contre les agitateurs et les démagogues.

Ce « malaise du Luxembourg » ne

résulte nullement d'excès gouvernementaux ou des séquelles de l'occupation. De ce malaise, n'exagérons point la portée; on le retrouve d'ailleurs, mais à une échelle bien plus considérable, dans tous les pays qui subirent la guerre et son cortège de malheurs. Il s'agit ici d'une convalescence pénible consécutive à l'oppression, aux déportations, aux ravages provoqués par l'offensive von Rundstedt qui rasa le nord et l'est du pays et causa des dégâts évalués à 26 milliards de francs. Il résulte enfin, comme en France et en Belgique, de la fiscalité exagérée et de la baisse des prix — qui se contente d'être théorique — du démarrage difficile des affaires (à l'Arbed et à Differdange-Hadir spécialement) par

suite du manque de matières premières.

Mais, dans l'ensemble, on peut affirmer que le Luxembourg demeure un des pays les plus favorisés du continent. Et cette affirmation est le meilleur hommage que l'on puisse rendre aux souverains, aux successives équipes ministérielles qui, depuis des générations, dirigent un peuple sage avec adresse et pondération.

Tout de force à longue haleine, en vérité, qui consiste à avoir fait d'une simple province un tout cohérent, une petite nation prospère et enviée par l'Europe.

Une comparaison avec les Ardennes belges dira la valeur de cette

(1) Voir « Europe-Amérique » n° 101.

action tenace et réfléchie. Sans doute, avec leur beauté sévère, les rochers du Luxembourg belge sont-ils plus âpres que les collines grand-ducales. Sans doute, la vallée de la Semois est-elle, dans son mystère sauvage, moins accessible que la contrée mosellane, aux contours plus arrondis, aux panoramas plus colorés. Mais quelle différence dans la mise en valeur des sites, dans l'organisation touristique, dans l'exploitation des moindres ressources naturelles, dans la reconstruction qui, là-bas, avance à pas de géant, car partout les églises ressurgissent, les ruines se déblatent, les maisons dont on respecte le style folklorique reprennent leur place d'antan. Mais ce n'est pas un communiste qui s'en est occupé...

Un bassin minier qui travaille toutes cheminées fumantes, de Rodange à Dudelange, en passant par Esch-sur-Alzette, une industrie locale prospère, le labeur obstiné de 40,000 propriétaires ruraux, voilà résumée en quelques mots la richesse du Luxembourg.

Depuis longtemps, ce peuple heureux était gouverné par des catholiques auxquels s'adjoignirent, en 1937, des socialistes plus remuants. Gestion sans histoire jusqu'en 1940.

A l'aube du 10 mai, les panzer-divisionen passaient à l'attaque. Dans la nuit qui précéda l'invasion, la garde territoriale arrêta des membres repérés de la cinquième colonne et l'on rappelle encore que M. Bodson, revolver au poing, commanda en personne l'un des détachements de nettoyage.

Successivement, la Grande-Duchesse et sa famille, puis le gouvernement, se replièrent vers Paris. M. Bodson, ministre de la Justice, quitta la capitale le dernier, non sans sans avoir rassemblé ses collaborateurs directs pour leur adresser quelques mots d'adieu. Il leur recommanda de ne pas sacrifier leur vie inutilement, de maintenir l'ordre à tout prix, puis s'esquiva à travers champs — la route étant déjà coupée — pour rejoindre à 5 heures moins dix la voiture où l'attendaient sa femme et ses cinq enfants. A 5 heures, les blindés allemands défilaient devant des maisons aux volets obstinément clos.

Les ministres s'installent à Paris, puis dans le midi de la France, en Espagne et, enfin, au Portugal, dans la villette de Praya das Maças à la « Pensa Royale », où ils vivent modestement, dans un confort plus que relatif, en attendant les instructions de la Grande-Duchesse. M. Bodson, notamment, loge avec sa femme et ses deux cadets dans une chambre

Ci-contre : On a retrouvé en Allemagne les fiches de la Gestapo concernant M. Bodson, ministre de la Justice luxembourgeois.



Ci-dessus : M. Bech, ministre des Affaires étrangères du Grand-Duché.

exigüe, cependant que ses trois filles partagent un réduit voisin. Les « libéralités lusitaniennes » dont ils bénéficient se réduisent à 125 escudos par jour (soit 150 de nos francs). Moins que personne, M. Bodson ne songe à rentrer au pays, car il sait que la Gestapo le traquerait sans merci et qu'elle l'a du reste inscrit en tête de sa liste noire.

D'ailleurs, aucun ne pense à réintégrer la patrie qui souffre et se prépare à la résistance. Pas une seconde, ces ministres, coupés de tout

ressources, désespérés par l'effroyable tempête, ne veulent s'avouer vaincus : leur devoir est d'assurer la continuité du gouvernement légal, de rejoindre les forces libres encore engagées dans la bataille. Et il est bon de rappeler qu'au moment où le ministre Pierlot annonçait la dissolution de son gouvernement, au moment où la seule voix française qui parlait de se battre était celle de Charles de Gaulle, M. Bech et S.A.R. Charlotte de Luxembourg étaient à Londres, sous le « blitz », discutant avec Winston Churchill des bases d'une collaboration de bon aloi.

On a montré les enfants des ministres luxembourgeois désespérant de l'avenir de leur patrie et optant l'un pour la nationalité américaine, l'un pour la nationalité canadienne. Ces bruits représentent une absolue contrefaçon de la réalité : le fils de M. Bech voulait, dès 1941, combattre dans les rangs des forces alliées. L'armée grand-ducale n'existant encore qu'en théorie, il signa un engagement dans l'aviation des Etats-Unis. Mais la loi américaine n'admettant pas d'étrangers dans les cadres de la force aérienne, il dut abandonner momentanément sa nationalité d'origine. Sa conduite, au cours des hostilités, fut particulièrement brillante et il participa, dans une super-forteresse, à nombre de raids périlleux au-dessus de l'Allemagne.

Quant au fils de M. Dupong, dont l'attitude fut non moins courageuse, il s'engagea dans l'aviation canadienne, mais sans changer de nationalité.

Est-ce à dire que chacun fut à la hauteur de la tâche qui lui incombait? Evidemment non.

Le cas Prüm illustre ce propos. L'homme qui, après la révolution-





jouet de 48 heures consécutive à l'autre guerre, sauva la monarchie en lui apportant les voix d'appoint nécessaires à la Chambre des Députés, semble cette fois vouloir jouer sa dernière carte en se mettant à la disposition des maîtres de l'heure. A-t-il réellement dénoncé un homme? Et s'il l'a fait, commit-il cet acte méprisable avec intention méchante? La justice luxembourgeoise — dont il ne faut pas mettre en doute l'impartialité — a permis à l'ancien Président du Conseil d'établir sa défense sans apporter la moindre entrave ni à l'établissement de son dossier, ni à son exposé lui-même, qui se prolongea d'ailleurs pendant plusieurs audiences. C'est donc en pleine connaissance de cause que le tribunal s'est montré sévère à son égard. Des bruits fâcheux se répandirent à l'époque — spécialement dans le canton de Clervaux — au sujet de ce cas troublant. D'aucuns prétendirent que Prüm était traité d'ignoble façon, que son dossier avait passé par mille mains suspectes, que le jugement avait subi des influences extra-judiciaires.

En fait, l'ex-ministre d'Etat lança des appels au secours que rien ne justifiait, sinon peut-être le désir d'ameuter l'opinion publique en sa faveur. Son avocat avait déposé des conclusions grâce auxquelles il pensait prendre la justice au piège : « Comment, disait-il, peut-on parler d'intelligences avec l'ennemi, quand, juridiquement, il n'y avait pas d'ennemi, puisque le gouvernement s'était

gardé d'abroger la neutralité? » À cette question insidieuse, le tribunal a répondu par une assertion logique : « La Constitution prévoit que le Luxembourg est en état de guerre lorsque son territoire est occupé, sans l'accord du Souverain légitime, par les troupes d'une puissance étrangère ».

..

Par contre, la représentation diplomatique du Luxembourg à l'étranger se comporta très honorablement. Prévenu dans la nuit du 9 au 10 mai 1940 que la neutralité de sa patrie était violée, le ministre à Washington effectua une démarche immédiate auprès du Président Roosevelt, puis se rend à l'Ambassade d'Allemagne où, en l'absence de l'ambassadeur, il est reçu par un attaché devant lequel il proteste avec énergie contre cette violation de la neutralité de son pays. L'attitude des consuls désignés en Espagne et au Portugal fut également d'une correction parfaite.

Dûment mandaté pour remplacer les ministres lors de leur départ, le conseiller du gouvernement Wehrer forme un conseil administratif aux pouvoirs limités, offrant certaines similitudes avec le collège des secrétaires généraux belges. Cependant, dès l'arrivée du gauleiter Simon, il est démis de ses fonctions, puis arrêté et déporté en Allemagne. Sa magnifique attitude, au cours de l'occupation, lui valut d'être nommé, dès la Libération, colonel auprès de la mission militaire à Berlin.

Ci-dessus : La Grande-Duchesse et le prince Félix. Le prince entra à Luxembourg dans le premier tank allié qui atteignit la petite capitale.

L'on connaît la suite : les enrôlements d'abord volontaires, puis forcés, à la « Volksdeutsche Bewegung », la mobilisation de 1942 qui provoque une résistance farouche à laquelle les Allemands ripostent par de brutales mesures coercitives.

Ne pouvant gagner l'Angleterre qui se refuse à héberger leurs familles, les ministres se rendent au Canada. Finalement, ils se fixeront à Londres où ils rejoindront les autres gouvernements en exil. L'on s'est demandé souvent pourquoi le Gouvernement luxembourgeois n'avait pas trouvé bon de déclarer la guerre à l'Allemagne. La réponse est fort simple : comme nous le disons plus haut, l'état de guerre existait « ipso facto » entre le Luxembourg et le Reich. Il était donc inutile que MM. Bech et Dupong prononçassent en ce sens de solennelles déclarations, dont la seule conséquence eût été d'exaspérer l'ennemi et d'augmenter les souffrances de leur peuple.

..

L'on a fait grand bruit autour d'une nomination extraordinaire faite à Londres par M. Bech. Si l'on en croit ces rumeurs, ce dernier aurait bombardé un « authentique Allemand » Commissaire à l'Information Rien n'est moins vrai. Le personnage en question, Hans Rüdiger Jakob, alias

Madol, était apuade. Son frère avait été assassiné par les Nazis, après avoir été attiré dans un guet-apens au Portugal. Installé à Londres dès avant le conflit, il y était reçu par toute la « gentry ». Ancien confident du Roi de Danemark, biographe de nombreuses familles régnautes, Jakob se mit bénévolement à la disposition du ministre des Affaires Etrangères qu'il connaissait de longue date et travailla comme archiviste en ses bureaux.

Une autre légende veut que M. Dupong ait répliqué à un fonctionnaire cassé par Simon, qui réclamait un grade correspondant au sein de l'administration londonienne : « Mais après tout, vous n'êtes plus rien. Le Gauleiter vous a démis de vos fonctions... »

Contentons-nous, information prise à bonne source, d'opposer à cette fable un démenti formel.

..

Le cas Steinmetz vaut également la peine qu'on s'y arrête. Ce Luxembourgeois émigré aux Etats-Unis en 1938, apprit en 1941, alors que l'Amérique était encore neutre, qu'une de ses parentes, morte au Grand-Duché, lui avait légué sa fortune. Il se présenta à la légation de Washington et demanda qu'on effectuât des démarches pour qu'il puisse toucher une avance sur ce qui lui revenait. Et c'est ainsi que la filiale d'une banque allemande, installée à Luxembourg, lui fit parvenir un chèque de 50 dollars. Peu après, ayant demandé à s'engager dans les Forces Françaises Libres, il est expédié en Angleterre, où, selon l'usage, il est interrogé par un agent de l'Intelligence Service. Cet organisme, qui voyait des espions partout, découvre que Steinmetz avait « reçu de l'argent de provenance allemande ». Steinmetz s'explique, mais ne peut prouver le bien-fondé de ses allégations. Pour plus de prudence, les Britanniques l'envoient jusqu'à la fin de la guerre à l'île de Man, où il séjourne dans des conditions d'ailleurs parfaitement acceptables. Le conflit terminé, on le renvoie à Luxembourg où on l'écroute selon la technique qui suivit la Libération, afin d'examiner l'affaire. Après six semaines d'investigations, au cours desquelles il est interrogé plusieurs fois, on le relâche, en le faisant bénéficier d'un non-lieu.

..

Voici enfin la vérité sur Nicolas Klepper.

Au début de la guerre, avait été créé à Londres un service de renseignements commun anglo-belgo-luxembourgeois. Klepper, arrivé en Angleterre dans les fourgons de la « Free French », sollicita d'y être

solides recommandations, on l'y admit avec l'assentiment des Anglais et du Gouvernement luxembourgeois. Formé par les Britanniques, il fut finalement parachuté par eux, muni d'un viatique de 100,000 francs, pour une mission qui devait durer cinq mois. Pendant quelque temps, il effectua son travail avec courage et précision. Jusqu'au jour où il fut arrêté par la Gestapo à Bruxelles. Klepper, alias « Monsieur Pierre », donne les noms de certaines personnes qui furent arrêtées et déportées en Allemagne; il accepte également de travailler pour la Gestapo. Mais, dès qu'on le relâche, il se replonge sans plus tarder dans la clandestinité, gagne la Suisse en



Ci-dessus : Au Luxembourg la reconstruction avance à pas de géant.

plusieurs étapes, de là le Portugal et, enfin, l'Angleterre où il narre ses exploits, sauf, bien entendu, le fait qu'il a donné des renseignements aux Nazis. En récompense des services qu'il a rendus, les autorités de Londres le nomment lieutenant. Dès la libération, il est renvoyé à Luxembourg où il pénètre en même temps que le gouvernement. Comme la Résistance l'accuse avec obstination d'avoir dénoncé des patriotes, M. Bodson le fait arrêter et prendre en charge par les Américains. Le major Page l'amène à Bruxelles, où on le relâche bientôt. Des bruits fâcheux continuant à se répandre à son sujet, le ministre de la Justice fait ouvrir une enquête, par la justice luxembourgeoise cette fois. Parallèlement, l'Auditorat Militaire de Bruxelles constitue un dossier sur sa personne, certaines de ses victimes

Et c'est ainsi qu'un jour, on convoque Nicolas Klepper à Bruxelles afin de l'interroger. Il s'y rend, mais, à peine a-t-il franchi la frontière, qu'il est arrêté par la Sûreté belge et incarcéré à Saint-Gilles. Le procès qui passera bientôt devant le Conseil de Guerre, permettra sans doute de faire toute la lumière sur le cas Klepper.

On a prétendu dans la suite que Klepper avait été couvert par M. Victor Bodson, que celui-ci l'avait nommé chef de la Sûreté luxembourgeoise, en avait fait son homme de confiance, l'exécuteur de ses hautes et basses œuvres, lui avait permis d'effectuer des enquêtes, des perquisitions, voire même des arrestations, avait fermé les yeux sur les tortures qu'il fit subir à un nommé Jacoby pour lui faire endosser ses propres fautes, et qu'enfin, affolé de le savoir arrêté par la Sûreté belge, il avait multiplié les démarches pour le faire relâcher.

Toutes ces allégations ne sont que sornettes. Jamais Klepper n'a été nommé chef de la Sûreté luxembourgeoise; jamais, il n'a joué un rôle quelconque dans l'épuration de son pays; jamais, il n'a même interrogé Jacoby, et M. Bodson n'a pas fait la moindre démarche en sa faveur depuis qu'il a été incarcéré.

SEPTEMBRE 1944.

Du premier char d'assaut allié qui atteignit les faubourgs de la capitale, surgit le Prince Félix de Bourbon qui avait payé de sa personne au cours des combats libérateurs. Sous un orage de vivats, on le porta en triomphe jusqu'à l'hôtel de ville d'où il prononça quelques paroles hachées d'interminables applaudissements...

Le 23 septembre, au soir, le gouvernement rentrait à son tour, venant de Paris. Une voiture privée, appartenant à Radio-Luxembourg, s'étant jointe au convoi, un milicien trop zélé lui enjoignit de stopper et, comme elle n'obtempérait pas immédiatement, tira un coup de feu qui atteignit le pare-choc de l'automobile de M. Bodson. C'est de ce maigre incident qu'est issue la légende que nous décrit les ministres réintégrant leur patrie en rasant les murs, salués par des salves de mitraillette, alors qu'au contraire, ils revinrent le front haut, salués avec sympathie par la population unanime. Au demeurant, s'il y avait eu un désaveu aussi manifeste, il se serait traduit par un échec aux élections. Or, il est plaisant de constater que M. Bodson fut réélu avec une majorité de 15,000 voix de préférence. Quant à MM. Bech et Dupong, ils obtinrent un concours écrasant de voix dans leurs arrondissements respectifs.

(A suivre.)

L'EXPÉDITION DE BYRD AU POLE SUD (III)

L'AVENTURE EST AU BOUT DU MONDE

PAR
LE DOCTEUR SIMON OBISPO

Le 10 janvier 1947, les trois groupes de l'expédition Byrd se trouvent, chacun dans un secteur, bloqués par les glaces. Le groupe central est immobilisé au milieu de la mer de Ross par un pack exceptionnellement épais cette année. Un temps effroyable gêne au surplus les reconnaissances aériennes, circonstance d'autant plus pénible qu'un hydravion du groupe Est est porté manquant depuis 12 jours. Il avait neuf hommes à bord. (1)

LOPEZ, WILLIAMS, HENDERSON
« MORTS ».

Il y a un dieu pour les explorateurs polaires. Le 11 janvier, un appareil a tout de même fini par repérer l'épave de l'hydravion disparu. Elle gisait dans une contrée absolument inconnue, à près de 100 km. du Cap Dart, entre la mer de Roosevelt et la terre de Bellingshausen. C'est la fumée d'un feu, allumé par les rescapés, qui attirera l'attention des patrouilleurs. — Car — Dieu soit loué — il y a des rescapés

Lorsque deux hydravions de secours, alertés par l'appareil de reconnaissance, ont survolé les débris de l'appareil, les observateurs ont pu voir quelques silhouettes minuscules s'agiter, fourmis frénétiques, sur la blancheur du lit de neige. En approchant davantage, ils ont pu discerner sur l'une des ailes de l'avion une inscription à la peinture orange. Toujours plus près. Cette fois, le texte devient lisible. Ce sont trois noms : Lopez, Williams, Henderson, simplement suivis de la mention « morts ».

A l'aide du télégraphe optique, l'un des avions de secours fait comprendre aux survivants qu'il va amerrir à 13 km. de là, dans une lagune libre de glace. Et il précise la direction à suivre pour venir à la rencontre des sauveteurs. S'ils ont bien compris le message, les rescapés formeront une chaîne en se donnant la main.

Aussitôt, une farandole enthousiaste répond à cet appel. Dans sa joie, l'un des rescapés va même jusqu'à marcher sur les mains.

(1) Voir « Europe-Amérique » depuis le n° 100.

Peu de temps après, l'un des deux hydravions va se poser comme convenu dans la lagune. Mais, à peine s'y trouve-t-il qu'un brouillard opaque le plonge dans un isolement total. On ne voit pas à vingt mètres devant soi. Douce et inquiétante sensation de s'enliser dans de l'ouate. C'en est au point qu'il faut utiliser le radar pour esquisser les lourdes nappes de glace qui dérivent vers l'appareil.

Lorsque le brouillard se lèvera quelques heures plus tard, aussi soudainement qu'un rideau de théâtre, il découvrira au bord de la lagune cinq silhouettes dressées et une autre étendue. Ce sont les survivants du « Martin marinier ». Cinq hommes plus ou moins légèrement blessés et contusionnés, et un sixième dont l'état est si alarmant qu'il a fallu le transporter jusqu'ici en traîneau.

Un canot en caoutchouc est mis à la mer. Et ce sont bientôt des cris de joie et des effusions, de ces grandes bourrades d'homme, plus émouvantes que tous les pleurs ou les discours.

Une heure plus tard, les rescapés sont hissés à bord du « Pine Island » où les attend — mieux vaut tard que jamais — leur dîner de Nouvel An. Ils ont l'air heureux sous leur barbe naissante. Même le grand blessé grimace un pâle sourire.

L'ODYSSEE DU « MARTIN
MARINER ».

A l'heure des cigares, étendus ou assis sur leurs couchettes, les hommes se sont réunis pour écouter le premier récit de l'odyssée du « Martin Marinier ». C'est le capitaine de vaisseau Henry Caldwell, commandant du porte-hydravions, qui s'en

est chargé, malgré la fatigue qui le terrasse.

— Le 29 décembre donc, notre appareil s'est trouvé pris par ce sacré brouillard...

Ainsi débute l'histoire que pas un mot n'interrompra jusqu'à la fin.

— Le plafond variait entre 600 et 1,000 pieds. Nous venions d'apercevoir un cap à l'extrémité de la péninsule de Thurston, par bâbord devant. L'avion — c'était le lieutenant Kearns qui occupait le poste de contrôle — avait légèrement modifié sa route et était monté à mille pieds. Quand, tout à coup, le pilote voit surgir devant lui une immense montagne de glace. Il vire brusquement sur la gauche, mais déjà on a senti que le fond de la carlingue avait raclé une surface glacée. Kearns a beau tenter de se redresser, il est trop tard. La friction a échauffé le bas de l'appareil et mis le feu au réservoir d'essence.

» D'un grand coup, l'avion a éclaté... L'aile et les deux moteurs sont tombés d'un côté, la carlingue s'est déchirée en deux, nous précipitant violemment dans le vide.

» Quelques secondes qui comptent dans la vie d'un homme. Puis l'étonnement de se retrouver vivant, plus ou moins « groggy », dans un matelas de neige molle qui a amorti le choc. Un vrai miracle! A une centaine de pas, l'avant de l'appareil flambe comme un « Christmas-pudding ». Mais la queue est intacte. Les plus valides s'y rendent immédiatement sous une tornade de neige. On se retrouve, on se félicite mutuellement de sa chance. Hélas! il y a des vides dans notre petit groupe. Parmi les corps étendus, trois cadavres; vous savez lesquels. Mais



n'avons mangé que des conserves, sans toucher aux rations.

» Vers midi, le même jour, nous avons enterré nos morts et planté sur leur tombe un drapeau. La veille, nous avions peint leurs noms en lettres orange sur une alle de l'appareil. C'étaient les premiers Américains à mourir sur l'Antarctide.

» Pendant les jours qui suivirent, Robbins et Warr s'occupèrent furieusement de remettre en état un des postes de radio. Un fameux gaillard, ce « Robbie », vraiment infatigable! Malgré ses 23 ans, on peut dire qu'il nous a soutenu le moral à tous par sa bonne humeur et son incroyable ingéniosité. Il a été tout à la fois notre infirmier, notre bricoleur, notre amuseur, notre cuisinier et même notre Vestale, puisque c'est lui qui veillait à maintenir le feu allumé.

» Le 8 janvier, Kearns fait ses premiers pas au soleil, le bras en écharpe.

» Le 11, enfin, un ronflement d'avion se fait entendre pendant que nous sommes tous dans la tente. En un instant nous nous ruons dehors, mais c'est pour voir l'avion s'éloigner.

» Cette fois, c'est de la consternation, j'ai beau tenter de rassurer les hommes, leur répéter que la silhouette noire des débris d'avion n'a pas pu passer inaperçue sur la vaste étendue de neige, mes paroles n'ont pas le ton qu'il faudrait.

» Dans l'attente d'un éventuel retour du patrouilleur, nous avons alors préparé à tout hasard des ceintures de sauvetage en caoutchouc, imbibées de pétrole.

» Et puis, un vrombissement s'est fait entendre à nouveau et nous avons mis le feu à ces ceintures, ce

qui fit monter vers le ciel une épaisse fumée noire.

» Et puis... et puis, vous savez le reste, puisque nous voilà réunis.

» Et puis, j'ai affreusement sommeil, les amis... »

WELCOME TO LITTLE- AMERICA N° 3!

On ne peut s'appesantir plus longtemps sur cet épisode de l'expédition Byrd. Le récit de Caldwell, malgré sa sobriété, sa désinvolture un peu sèche, se passe de tout commentaire. Il est dans la ligne classique de l'aventure polaire.

Poursuivons donc notre route vers le Pôle.

Le 17 janvier, le groupe central est arrivé enfin en vue de la terre antarctique. Il lui a fallu près de trois semaines pour parcourir 1,500 kilomètres à travers le pack de la mer de Ross. Une moyenne de 75 km. par jour. Si l'on s'en tenait aux chiffres, on pourrait dire qu'un piéton en ferait bien autant. Mais nous savons quelle somme d'énergie et de courage il a fallu dépenser pour ce pénible voyage.

Il ne reste plus, maintenant, pour atteindre la Baie des Baleines, au pied de la Grande Barrière, qu'à franchir une passe étroite appelée le Goulet de la Découverte. Sur indications d'un hélicoptère qui a procédé à un vol de reconnaissance préalable, le brise-glace « Northwind » ouvre la route. En 1941, le passage était large de près de 2 kilomètres mais sous la poussée du glacier il se trouve aujourd'hui réduit à une largeur de 400 mètres. Aussi est-ce avec d'extrêmes précautions que le convoi s'y engage, parcourant de la sorte près de 120 km.

Ci-dessus : Le sous-marin « Sennet » subit de nombreuses avaries au contact des glaces flottantes et dut être renvoyé à la base de l'île de Scott.

A la sortie du goulet, nouvelle déception. La Baie est prise par les glaces. Le « Mount Olympus », le « Yancey » et le « Merrick » devront jeter l'ancre à l'extérieur de celle-ci, en attendant que le brise-glaces puisse leur frayer un passage. Le sous-marin « Sennet », lui, n'est plus de la caravane. Après avoir subi de nombreuses avaries au contact des glaces flottantes, il a dû être renvoyé à la base de l'île de Scott.

Mais voici que déjà le « Northwind » s'est approché de la Grande Barrière. Les membres de son équipage sont les premiers à débarquer sur le continent, ou plus exactement sur l'énorme glacier, grand comme toute la France, qui lui est fiché dans le flanc comme un coin.

Sur le rivage, les visiteurs ont été gravement accueillis par les notables de l'endroit, revêtus d'habits de bonne coupe et de plastrons de cérémonie qui semblent revenus à l'instant de la blanchisserie. Ce sont les manchots, que l'on nomme souvent improprement « pingouins ». Jack Perkins, le biologiste de l'expédition, l'expliquera un jour aux hommes : « Il ne faut pas confondre. Les pingouins, ces palmipèdes aux ailes réduites de la famille des Alcidés, hantent exclusivement les mers boréales. Ce que vous voyez ici, ce sont des manchots, chez lesquels la réduction des ailes est plus parfaite encore que chez les pingouins. Ils appartiennent à la famille voisine des Apténotyadés qui se confine dans l'hémisphère austral. Pingouins et manchots sont en somme des cousins qui n'ont

quère de chances de jamais ren-
contrer... sinon dans quelque parc
zoologique ».

Après avoir parcouru près de
2 km. vers l'intérieur du continent,
les uns à skis, les autres à pied,
11 hommes du « Northwind » ont
soudain vu jaillir de la neige une
forêt de pylones de radio, quelques
cheminées et des ventilateurs métal-
liques. C'est la « Petite-Amérique
n° 3 » qui servit de campement à la
dernière expédition et fut abandon-
née par elle le 1^{er} janvier 1941, soit
six ans auparavant.

Bientôt, chacun se met à gratter la
neige et, après avoir creusé un trou
d'à peine un mètre de profondeur,
les onze hommes parviennent à se
glisser dans la cuisine, et de là dans
d'autres baraquements. A l'aide de
torches électriques, la petite troupe
se dirige, non sans émotion, à tra-
vers un dédale de couloirs et de
chambres qui semblent encore im-
prégnés de présences récentes. Dans
un tunnel reliant entre eux certains
bâtiments, pendent des jambons et
des poulets d'une incontestable fraî-
cheur. On jurerait qu'ils viennent
d'être accrochés là. Au laboratoire,
un exemplaire de l'« Oklahomu
Times », daté du 6 mars 1940, an-
nonce la réélection de Franklin De-
lano Roosevelt. Le papier n'a pas
jauni. On a l'étrange sensation
d'avoir pénétré dans un monde où
le temps lui-même est gelé.

Sur la table du mess, une petite
note, laissée il y a six ans pour le
D^r Paul Siple, accueille aimablement
les visiteurs.

« Soyez les bienvenus en la Petite-
Amérique. Si vous avez besoin de
nourriture ou d'un abri, nous vous
offrons de grand cœur ce que nous
avons... »

— Voilà qui est aimable, fait Paul
Siple, qui se trouve précisément par-
mi les lecteurs de l'avis.

LA NAISSANCE D'UNE CITE.

Le 18 janvier, on se serait cru, dans
la Baie des Baleines, sur quelque
rivage de Normandie au printemps
de 44. Une véritable invasion. Le
cargo « Yancey » a déjà débarqué
sur la glace quatre bulldozers, deux
jeeps, quatre grands camions et de
longs traîneaux. Plus haut, sur le
glacier même, on a planté des fan-
ions qui délimitent d'une part le
camp temporaire, de l'autre la piste
d'atterrissage des appareils munis de
skis. Le camp, qui est baptisé « Base
High Jump » et constitue la « Petite-
Amérique n° 4 », ne comprendra pas
moins de 75 tentes pyramidales pou-
vant recevoir chacune six hommes,
et de nombreuses tentes plus spa-

Ci-contre : Sur le pont du « Philippine
Sea », Byrd bavarde avec ses adjoints.
Derrière eux, un des 6 bimoteurs « Dou-
glas » qui entreprendront l'exploration
du cœur même de l'Antarctide.

chapelette et d'ateliers de réparation.

Pendant plusieurs jours régnera
sur la rive de l'Antarctide une acti-
vité digne d'une ruche. Le 21 jan-
vier, c'est au tour du « Merrick » de
se délester du matériel qu'il trans-
porte. Hélas! au cours de cette opé-
ration, un des hommes est brutale-
ment heurté par un tracteur et suc-
combe peu après. Le quatrième mort
de l'expédition reposera, ici même,
à la « Petite-Amérique ».

Le jour de l'accident, le « North-
wind » s'éloigne de la Baie des Ba-
leines pour aller au devant du porte-
avions « Philippine Sea » qui a
quitté Norfolk le 2 janvier avec
l'amiral Byrd à bord. Les deux hom-
mes doivent se rencontrer à 1,000 km.
au nord de la Baie. Comme il est
probable que Byrd fera le voyage
jusqu'à la Petite-Amérique en utili-
sant un des six avions de transport
qui se trouvent à bord du « Phil-
ippine Sea », il faudra se hâter de
terminer la piste d'atterrissage.

Le 24 janvier, tout est fin prêt. Il
n'aura fallu qu'une semaine aux
« Petits-Américains » pour aménager
la piste qui est longue de plus de
1,500 mètres. Pour l'essayer, un pre-
mier appareil décolle aussitôt. Tout
marche à souhait; c'est pourtant la
première fois dans l'Histoire qu'un
avion prend son départ de l'Antar-
ctide.

Ce jour même, gros émoi parmi les
amateurs de chasse. Le Captain
George Kosko abat à coups de fusil
un de ces phoques que leur férocité
a fait nommer « léopards de mer ».
La bête, lourde de 250 kilos, est his-
sée à bord du « Mount Olympus »
au milieu des vivats d'enthousiasme.
Le biologiste Perkins en prend aus-
sitôt livraison. Il y aura du tendron
de phoque au menu dans quelques
jours.



dit trop bien
commencé pour pouvoir se terminer
sans accroc. Voilà qu'un iceberg,
long de 200 mètres et haut de 30 mè-
tres, vient de pénétrer dans le goulet
du port improvisé et qu'il risque
d'écraser les trois navires qui y sont
mouillés.

Il n'y a pas à hésiter. Des coups
de sirène sonnent un réembarque-
ment général. Sauve qui peut! Le
contre-amiral Cruzen donne l'ordre
d'évacuer la Baie sans retard et de
mettre le cap sur la mer libre. Faut-il
dire qu'en l'absence du brise-glace,
cette manœuvre ne s'effectue pas
sans difficultés. C'est le vaisseau-
amiral qui jouera tant bien que mal
le rôle dévolu au « Northwind », en
faisant subir aux deux cargos une
poussée latérale, ce qui les dégage
finalement de l'étai de glace. Cent
soixante-cinq hommes ont, dans la
précipitation du départ, dû être aban-
donnés sur le glacier. Heureusement,
une bonne partie des vivres et des
équipements a déjà été débarquée
et ils ont de quoi tenir quelque
temps.

En fin de compte, l'iceberg mal-
venu s'est immobilisé, on ne sait
pourquoi, au beau milieu de la baie.
Le mouvement de ces montagnes de
glace est vraiment déconcertant. Sou-
mis à la fois au jeu des vents et des
courants marins, leurs déplacements
sont des plus capricieux. Aussi les
unités du groupe central ne réinté-
greront-elles leur mouillage qu'après
le départ définitif de l'indésirable
visiteur.

La malchance d'ailleurs poursuit
les trois navires. Alors qu'ils sont
tranquillement à l'ancre depuis trois
jours à quelque distance de la baie,
une terrible tempête de neige se
lève, qui fait céder la glace à la-
quelle ils sont amarrés. D'où nou-
velle retraite et nouvelles avaries.

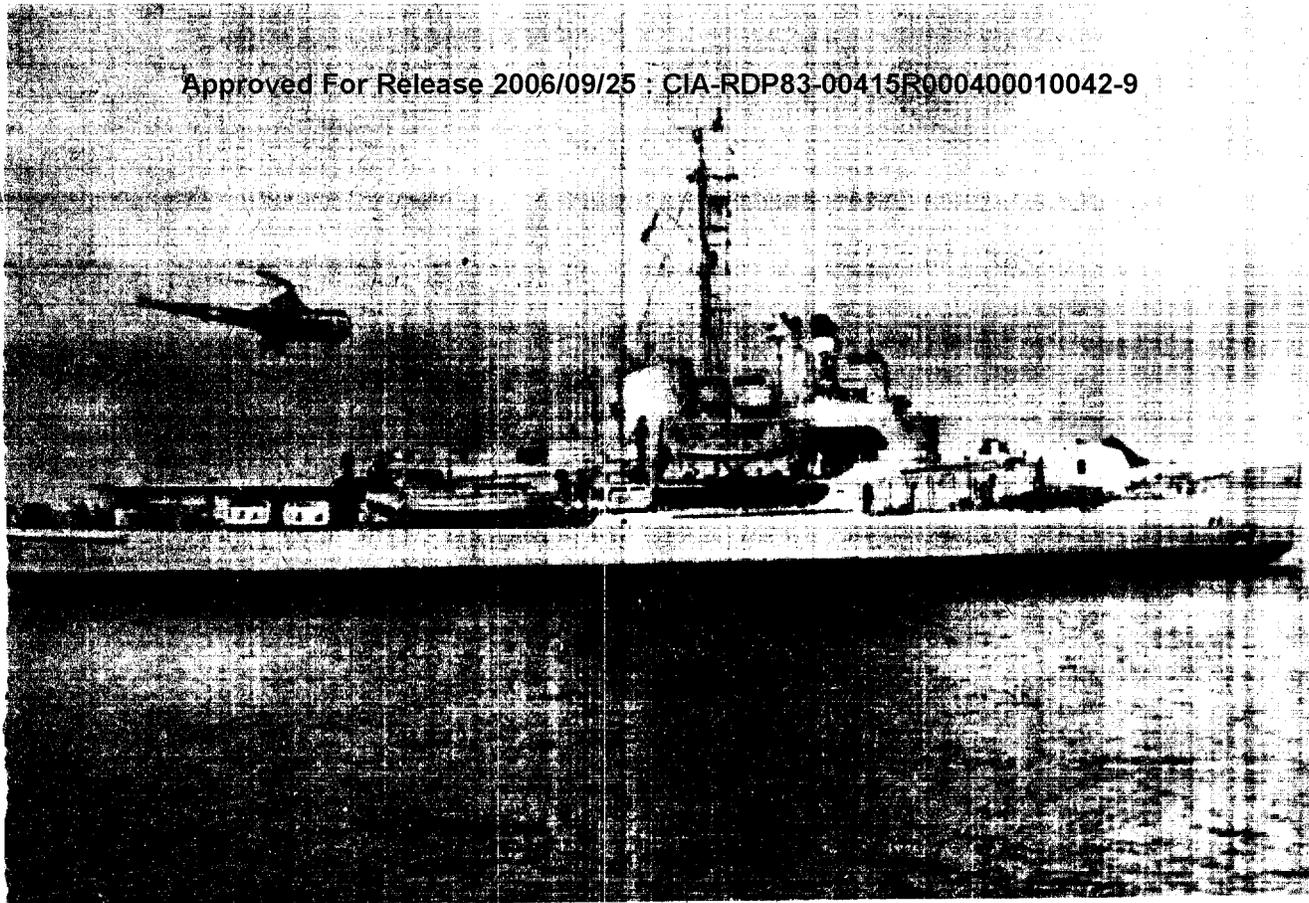
Il leur faudra attendre encore quel-
ques jours avant de rentrer dans la
baie.

De son côté, la cité des tentes,
maintenant terminée, n'échappe évi-
demment pas à la tourmente et se
trouve soumise à rudes épreuves.
Seul, le contre-amiral Cruzen est
souriant. Pour lui, ces redoutables
tempêtes antarctiques sont toujours
bien venues, car elles ont pour effet
de disloquer les glaces du pack et
de les chasser vers le Nord. De la
sorte, le retour sera peut-être moins
pénible que l'aller.

Cependant, il faut espérer que la
tourmente s'apaise, car elle a aussi
pour résultat de retarder l'arrivée de
Byrd, aujourd'hui imminente.

LA PROPHETIE DE BYRD.

Le 30 janvier, couvrant de leurs
ailes de géants toute la largeur du
pont d'envol, trois énormes bi-mo-
teurs Douglas s'appêtent à décoller
du « Philippine Sea ». Pour réaliser



cette performance, ils doivent utiliser un système inédit de fusées fixées sous les ailes. Des canots de sauvetage, dans lesquels ont pris place médecins et infirmiers, sont prêts à prendre la mer au cas où cette scabreuse opération ne réussirait pas.

En fait, ce sont souvent les opérations les plus simples qui échouent. Ainsi, quelques jours auparavant, un hélicoptère s'est abattu dans la mer et a coulé, après avoir quitté le « Philippine Sea ». Ses trois occupants ont par bonheur été repêchés à temps et n'auront gardé de l'accident que le souvenir d'un bain exceptionnellement glacé.

Ici, tout se passe au mieux. Dans l'éclair aveuglant et la fumée des fusées à réaction, le « Notre-Dame » s'envole, emportant l'amiral Byrd. Puis c'est au tour du « Betty » de répéter cet exploit. Le troisième appareil est moins chanceux. S'il décolle en souplesse, une avarie technique l'oblige bientôt à rebrousser chemin.

Six heures plus tard, après avoir parcouru les 1,040 km. qui séparent le porte-avion de la Petite-Amérique, le « Notre-Dame » vient poser ses skis sur la piste glacée de la « Petite-Amérique » et vire sur l'aile, en soulevant un tourbillon de neige. Toute la population de l'endroit est réunie, anxieuse, pour accueillir le héros de l'expédition.

La porte de la carlingue s'est entrouverte et une masse velue a bondi. C'est Byrd. Il est vêtu d'une veste de cuir, de pantalons en peau de phoque et d'une toque de fourrure.

D'un grand geste amical, comme en ont les boxeurs après leur victoire, il salue la foule et crie : « Hiya fellers ! ». Un instant plus tard, il serre la main à Cruzen avec un grand rire et un « Well! I'm home again », qui résume bien son bonheur de retrouver ce cher vieux continent.

Le grand explorateur apporte d'excellentes nouvelles des groupes Est et Ouest : ceux-ci ont déjà soigneusement exploré 2,400 km. de côtes tout à fait inconnues et 960 km. de rives imparfaitement relevées, soit un total de 3,360 km. ! Grâce à eux, la carte de cette partie du monde prendra demain un aspect moins fantaisiste, moins fragmentaire. « En un temps record, ajoute Byrd, ils ont élucidé tous les problèmes géographiques que d'autres ont cherché à résoudre depuis pas mal d'années. »

Il s'agit maintenant de se consulter quant aux dispositions à prendre pour le retour. Les conditions météorologiques sont en effet tellement défavorables qu'il faut envisager un départ prématuré. « Jamais, affirme le chef de l'expédition, je n'ai vu un pack aussi solide que cette année. Et Dieu sait si j'en ai déjà vu ! »

Ci-dessus : Le brise-glace « Burton Island », flambant neuf, arrive à la rescousse.

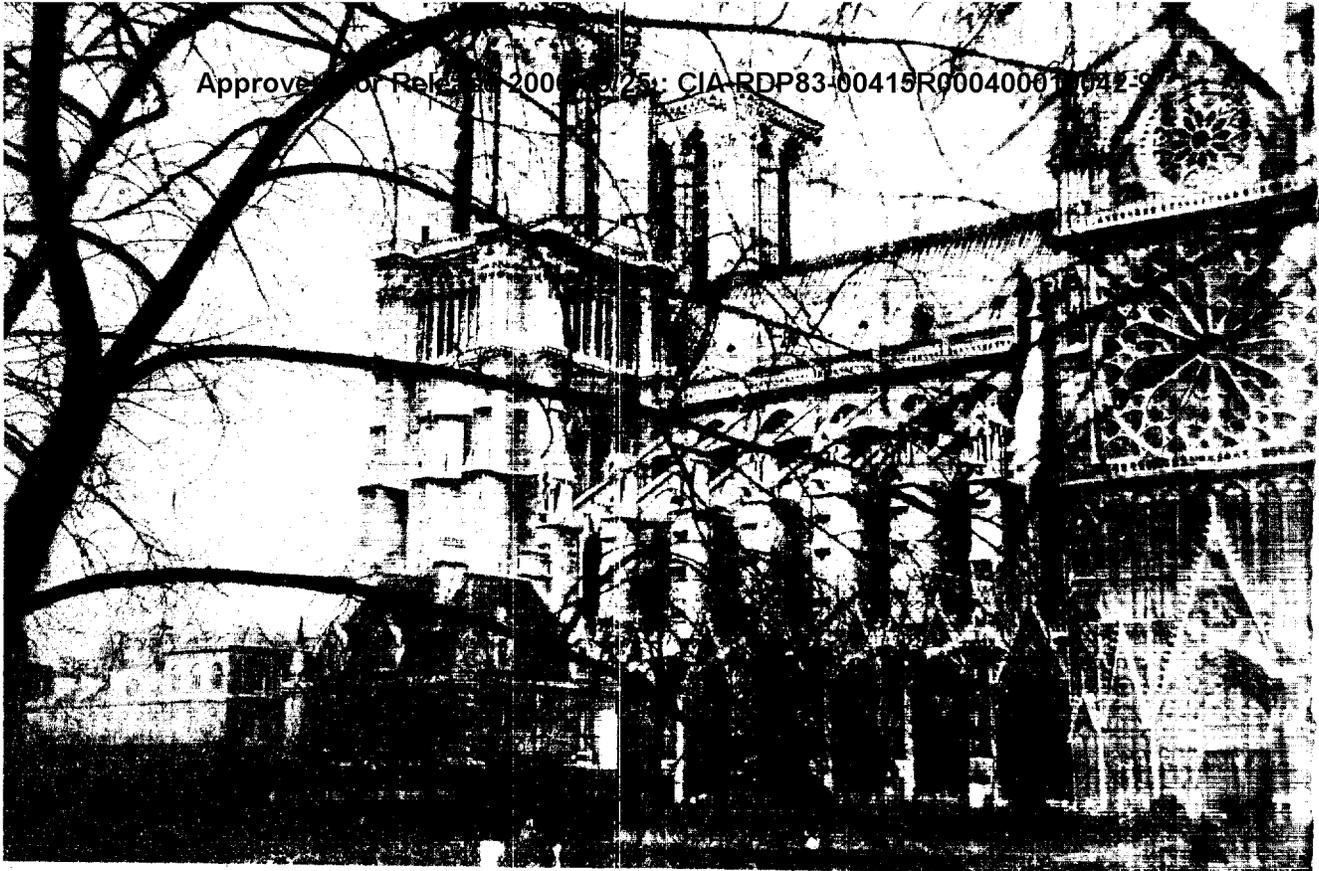
On décide que les bâtiments à coque légère, le « Mount Olympus », le « Yancey » et le « Merrick » quitteront la Baie des Baleines entre le 4 et le 10 février, sous la protection du « Northwind ». Au milieu du pack, ils rencontreront un autre brise-glace, flambant neuf et venu à la rescousse, le « Burton Island ». Les deux brise-glace escorteront le convoi jusqu'à l'île de Scott, puis reviendront vers le 1^{er} mars pour aider à évacuer définitivement le camp. A la Petite-Amérique ne resteront que 197 hommes pour s'occuper des avions destinés à explorer le centre même du continent.

— « L'expédition, déclara Byrd au cours d'une conférence de presse tenue à bord du « Mount Olympus », est peut-être à la veille de la plus grande découverte géographique qui reste à faire sur notre globe. Ah ! combien j'envie celui qui arrivera dans les contrées inconnues s'étendant au delà du pôle. Quelle récompense pour les efforts déployés et les fatigues endurées, s'il y découvrirait par exemple une région volcanique avec des sources d'eau bouillante jaillissant du sol. »

Le vainqueur des deux pôles ne croyait pas si bien dire.

(A suivre.)

D^r Simon OBISPO.



NOTRE-DAME ET LE PANTHÉON

PAR

ALFRED FABRE-LUCE

Le carême du P. Riquet à Notre-Dame a été l'un des événements de l'année parisienne. Résistant, déporté, grand orateur — cette conjonction devait attirer dévots et curieux autour d'une chaire qui d'ailleurs, par une sorte de vertu propre, semble toujours inventer un génie. Après plus d'un mois, une rumeur d'enthousiasme et de scandale court encore et ceux qui n'ont pu entendre ces sermons demandent qu'on les leur raconte. Revenons donc à ce dimanche de la fin de mars où, pour la première fois depuis un quart de siècle, des applaudissements crépitérent sous les ogives sacrées.

Il n'est pas encore cinq heures, mais la nef est déjà pleine. Autour des barrières de bois qui délimitent les enclos de chaises réservées, une masse d'hommes et de femmes cir-

culent, cherchant une issue. Ce mouvement insolite crée déjà une atmosphère de réunion publique et l'on pourrait deviner que les problèmes du siècle vont être agités. Quand le P. Riquet monte en chaire, les barrages sont forcés et quelques débrouillards occupent les dernières places vides. De l'orateur, sous la lampe qui le surmonte, on ne voit guère que la tonsure, les méplats, la haute stature un peu courbée, les gestes larges. Il parle lentement, en accélérant vers la fin de l'heure qui lui est réservée : c'est qu'il n'est pas seulement présent dans cette cathédrale, mais dans des salons et dans des chambres, où d'innombrables solitaires l'écoutent auprès de leur radio. S'il articule très distinctement, il étendra peut-être de quelques lieues le rayon de son souffle, il atteindra

des Français d'outre-mer... Cet homme qui semble parler à des sourds, à des idiots, est émouvant. On pense à un berger rassemblant sous sa houlette d'immenses troupeaux invisibles, à une Sibylle entourée de mégaphones.

Le P. Riquet parle du Chrétien devant l'Argent. Voilà un sujet qui ne laisse personne indifférent. Le dernier sermon est employé en partie à répondre aux représentants de diverses catégories économiques qui, se jugeant visées par les sermons précédents, ont tenu à se déclarer, par lettres, honnêtes. On écoutait jadis en ce lieu de prudentes généralités dont chacun pouvait faire application à son voisin. Il faut maintenant répondre à l'appel de son nom et confronter sa vie avec sa foi.

A travers les siècles, l'Eglise s'est

Ci-contre : Le carême du P. Riquet à Notre-Dame a été l'un des événements de l'année parisienne.

toujours prononcée en faveur de la propriété. Le P. Riquet le rappelle; mais indique aussitôt que cette propriété peut devenir abusive. A quel moment il « épargne » sacrée se transforme-t-elle en « capital » abhorré? Voici le critère du P. Riquet : « Sans doute appartient-il au gérant responsable de faire lui-même la répartition des produits de son industrie et, naturellement, de subvenir à ses propres besoins, à ceux de sa famille et de tous ceux qui participent à la vie de son entreprise, mais tout le surplus, tout ce qui ne répondant pas à une vraie nécessité fait figure de superflu appartient de plein droit à la communauté humaine, doit être mis à son service. »

Entendue au sens strict, la phrase condamne le collectionneur et à travers lui, le mécène. Elle tend à proscrire de la Ville Lumière le raffinement et l'élégance. Ce « superflu » fait pourtant vivre directement ou indirectement quelques centaines de milliers de travailleurs. Les industries de luxe ne survivront pas longtemps en France quand le luxe y aura disparu : déjà les Américaines se lassent de porter les robes de nos couturiers et leurs maris remplacent notre champagne par des mélanges californiens. Avec quoi paierons-nous donc le blé et le charbon des pauvres? Le P. Riquet ne s'est pas posé cette question. Sur le terrain où il se place, le riche comparait nécessairement en accusé. Jésus dit qu'il lui est plus difficile de faire son salut qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

L'homme qui a amassé de grands biens est assurément exposé à beaucoup de tentations et investi de lourdes responsabilités. Mais la distribution de tout ce qui « ne répond pas à une vraie nécessité » n'est pas pour lui le seul moyen de mettre sa conscience en repos. Il peut aussi se sentir absous s'il crée autour de lui de la beauté ou de la liberté. Affirmer noblement sa personnalité est déjà une façon d'enrichir la collectivité, et bien des anonymes éprouvent à l'égard de l'original, du « lion », du « fils de Roi » une secrète reconnaissance. Le « don » qu'il leur fait est certes bien différent de celui que recommande le prédicateur. Ce n'est pas la charité qui l'inspire. Mais comme la vie serait morne si tout créateur se trouvait automatiquement réduit au rôle de collecteur de ressources au profit des plus paresseux et des plus sots!

Ce langage, le P. Riquet ne saurait l'entendre. Rentrions donc avec lui dans la morale chrétienne. On ne peut que l'approuver quand il condamne les excès du capitalisme

libéral. D'un bout à l'autre de ses six conférences, d'ailleurs, il ne dit rien de faux. Seulement, il ne dit pas tout. Et c'est pourquoi il résulte de propos en eux-mêmes irréprochables une impression de partialité. Qu'est-ce que le pauvre, selon l'Évangile? Le P. Riquet nous le rappelle. Ce n'est pas tant l'homme qui manque d'argent que « l'opprimé ». Il s'agit de savoir qui, dans la société contemporaine, mérite ce titre. En ne dénonçant que les injustices « capitalistes », le P. Riquet dirige notre pitié vers un personnage relativement privilégié : l'ouvrier syndiqué. Ce travailleur doit aujourd'hui subir les conséquences des destructions des deux grandes guerres et son sort est encore dur. Pourtant, le fonctionnaire, le rentier, l'artisan, l'étudiant, l'intellectuel indépendant souffrent plus que lui.

Il faut même ajouter à cette liste l'ex-riche, aux trois quarts ruiné. Son revenu est encore supérieur à celui de l'ouvrier (pas toujours). Mais si l'on considère les habitudes prises, les comparaisons faites, les rêves évanouis, les souvenirs qu'il faut sacrifier, son épreuve est plus grande. Une culture raffinée, en créant des besoins, prépare des carences. Un ouvrier ne souffre pas d'être privé de concerts; un bourgeois peut l'éprouver comme une mutilation. L'ex-riche a encore dans une certaine mesure la façade et les obligations de la fortune — maisons inchauffables et invendables, vieux serviteurs qu'on n'ose



mettre à la porte — il n'en a plus les avantages. Il s'achemine, en dévorant son capital, vers la condition ouvrière, à laquelle rien ne le prépare, et qui, déjà pénible quand elle constitue un point de départ, l'est bien plus encore quand elle devient un point d'arrivée.

Le vrai mal de notre temps, c'est l'instabilité monétaire. Il y a trente ans, la France était plus capitaliste, mais les injustices y étaient moins scandaleuses. Aujourd'hui, sous le socialisme et l'inflation, la richesse renaît, mais elle se cache et n'accomplit plus ses devoirs. Elle ne construit plus de palais, mais elle ne distribue plus d'aumônes; elle dépense sans laisser de traces, paie sous la table et se gorge au bistrot. Les auditeurs du P. Riquet n'ont depuis longtemps plus de superflu, ou donneraient volontiers ce qui leur en reste pour échapper à l'angoisse de la monnaie fondante. Quant aux mercantis, si jamais il s'en égare dans cette cathédrale, inutile de les inviter à devenir de petits saints : ils ne feront, tout au plus, qu'accentuer leur hypocrisie. Ce ne sont d'ailleurs pas principalement des capitalistes qui alimentent le marché noir du ravitaillement où ils règnent : ce sont les petits paysans « incontrôlables » et les ouvriers des industries d'alimentation. Les uns cachent leur beurre et leurs bêtes; les autres revendent les produits qui leur sont distribués. L'hiver dernier, en quittant le gouvernement, M. Farge a révélé dans une interview sensationnelle cette immense « combine » où, certes, l'École de Manchester n'est pour rien.

Enfin, dans la société moderne, les privilèges ne s'expriment plus seulement par l'argent. L'emploi d'une secrétaire et d'une automobile, le « droit au passe-droit », le pouvoir de réquisitionner les biens publics sont l'apanage des titulaires de certains postes administratifs, des membres influents de tel parti. Ces dignitaires vivent sous les lambris des anciens seigneurs et comme eux, répandent des faveurs ou signent des lettres de cachet (pneus distribués de M. Marcel Paul, internements arbitraires de M. Yves Bayet.) Satisfaire ses caprices et disposer d'autrui : quoi de plus délicieux? Les milliardaires n'en demandaient pas plus et n'en obtenaient pas tant... Le P. Riquet n'a pas admonesté ces « nouveaux riches ».

Dans son troisième sermon, il a rappelé ce mot de saint Ambroise : « Fais manger celui qui meurt de faim, sinon tu l'auras tué ! » Effectivement, les capitalistes du temps

Ci-contre : ... Maintenant, Mgr Suhard est installé sur un trône en face du P. Riquet; ils prennent la parole à tour de rôle; ils s'encensent mutuellement.

de Marx assassinaient leurs ouvriers (c'étaient parfois des enfants) en leur imposant une durée de travail excessive pour un salaire insuffisant. Mais aujourd'hui toute hausse de salaires non justifiée par une augmentation de la production provoque une hausse des prix qui, réduisant au-dessous du minimum vital le pouvoir d'achat des classes moyennes, voue des milliers d'êtres à la misère physiologique. C'est une autre forme d'anthropophagie. Pourquoi le P. Riquet n'en parle-t-il pas? De tels oublis inspirent à quelques auditeurs une interprétation malveillante. Il y a un siècle, disent-ils, au temps où les industriels s'attribuaient « 70 % de la plus value » les sermons du P. Riquet eussent été parfaitement appropriés. Alors, en effet, tous les abus étaient, comme on dit, « à droite ». Seulement, en ce temps-là, l'Eglise penchait du même côté. Le P. Riquet peut bien rappeler les nobles protestations d'un Villeneuve-Bargemont : que pesaient-elles en face du conservatisme d'un Pie IX? Il y a un quart de siècle encore, quand les impôts n'étaient pas encore spoliatoires, un prédicateur de Carême eût pu, fort utilement, troubler la conscience des fraudeurs. Ayant manqué ces excellentes occasions d'intervenir, les pouvoirs ecclésiastiques nous recommandent aujourd'hui, par la voix du P. Riquet, l'« entreprise communautaire ». C'est un conseil approprié à la France socialisante; soyons sûrs que les catholiques américains ne le reçoivent pas. L'Eglise continue à rendre à César « ce qui appartient à César » — et peut-être même un peu plus.

L'erreur des marxistes, d'après le P. Riquet, n'est pas de prêcher le collectivisme, mais seulement d'en exclure le Christ. Voilà un propos qui va loin et l'on comprend que M. Paul Reynaud, du théâtre des Ambassadeurs où il prononce une conférence, l'accuse de célébrer les nationalisations. Le P. Riquet fait pourtant à ce sujet des distinctions subtiles. Il semble avoir dans l'esprit un régime économique idéal, également éloigné de l'exploitation capitaliste, de la tyrannie totalitaire et de l'inertie bureaucratique. C'est parfait, mais un peu vague et très optimiste. Pratiquement, le public ne retient de tels propos que ce qui flatte la mode du jour. Revenons au réel : la morale et la politique sont deux ordres qui, s'ils ne doivent pas s'ignorer, ne peuvent malheureusement se confondre. Il appartient au prédicateur de rappelez les hommes à la « tempérance » et à l'« amour ». Mais il serait bien imprudent de la part du législateur de compter que ce conseil sera écouté par l'ensemble des citoyens. De telles utopies doivent être bientôt abandonnées, ou im-

posées par la force. C'est pourquoi, quand on essaie de remplacer l'intérêt, moteur habituel de l'économie, par l'amour, on n'arrive généralement qu'à lui substituer la peur... Mais il serait futile de pousser plus loin cette discussion. Le P. Riquet n'est pas un professeur d'économie dirigée. C'est l'orateur désigné par l'Eglise pour une manœuvre politique de grand style. C'est le délégué à la « main tendue ».

Avec quels résultats? Les cégétistes qu'il cherche à gagner ne sont pas venus à Notre-Dame. Ceux qui l'écoutent — contrits, dociles et vexés — ce sont leurs victimes, je veux dire : les victimes de l'inflation. L'actionnaire dépouillé qui



Ci-dessus : « Elément sclérosé de l'anticléricalisme d'avant-guerre » est une image audacieuse qui s'applique semble-t-il assez bien à ce pauvre M. Depreux, ministre de l'Intérieur.

s'entend traiter d'exploiteur et inviter à distribuer son superflu prend ce discours comme une mortification de carême; mais il ne se sent tout à fait à l'aise qu'un instant : quand, rompant l'ordre établi de ses sermons, le P. Riquet improvise une réponse aux déclarations du ministre de l'Intérieur sur le « complot des couvents ». « Je repousse, dit-il, ces basses calomnies qui émanent, non pas seulement de quelque parti populaire mais aussi d'éléments sclérosés de l'anticléricalisme d'avant-guerre ». A ces mots, l'assistance se lève d'un bond, frémissante. Après avoir mangé du capitaliste, sans appétit, pendant quatre solrées dominicales, elle reçoit enfin en pâture le communiste Thorez et le socialiste anticlérical Depreux. Une droite se réveille en elle,

qui, par une ovation inattendue, s'annexe malgré lui l'orateur.

Le P. Riquet aura pourtant réussi à rapprocher de la Résistance le Cardinal-Archevêque de Paris. Le 16 août 1944, une étrange cérémonie se déroulait dans cette même Cathédrale. Tandis que du parvis les « Fifis » victorieux tiraient vers les toits, contre des ennemis imaginaires, des balles qui revenaient les blesser par ricochet, le général de Gaulle chantait le « Magnificat » sans accompagnement : c'est qu'il n'y avait pas de courant, donc pas d'orgue, dans ce Paris fraîchement libéré. Il n'y avait pas non plus de Cardinal : le délégué du Général lui avait interdit l'entrée de sa propre église, pour le punir d'avoir présidé aux obsèques de Philippe Henriot. Maintenant, Mgr Suhard est installé sur un trône en face du P. Riquet; ils prennent la parole à tour de rôle; ils s'encensent mutuellement. Le Jésuite rappelle avec complaisance que le Cardinal a recommandé, le 2 décembre 1944, de « voir large pour la recherche et la mise en application des réformes de structure ». Oui, on a vu large, et le contribuable paie la note aujourd'hui, par dizaines de milliards. Mais le pénible « Te Deum » de la Libération est oublié et le Cardinal reçoit les compliments du M. R. P. Un conformisme a remplacé un autre...

Cela, c'est la part d'habileté qui existe dans toute entreprise humaine. Mais chez de vrais chrétiens la part de la générosité est toujours la plus grande. Derrière les propos socialistes du P. Riquet, il y a l'émouvante inquiétude de l'Eglise, qui craint de devenir une vieille dame et veut rester en contact avec « la jeunesse du monde ». Rejetée (sauf exceptions) par l'ouvrier, elle refuse de rompre avec lui. Elle va même parfois, pour tenter de le rejoindre, au delà du juste et du raisonnable. Elle est décidée à l'aimer, sans exiger de réciprocité. Pour permettre à leurs pasteurs cette attitude, quelques milliers de bourgeois, rassemblés dans leur cathédrale, confessent, par la voix d'un Père Jésuite, les péchés de leurs parents et leurs propres péchés — même ceux qu'ils n'ont plus, hélas, l'occasion de commettre...

A l'automne de 1946, un homme traqué a fait une visite fugitive à Paris. Il sortait peu, demandait avec inquiétude s'il n'y avait pas de communiste dans les environs et, quand il recevait dans sa chambre d'hôtel, faisait en parlant six pas dans un sens, six pas dans l'autre, comme un prisonnier. Pourtant, nul ne le recherchait. Il était pourvu d'un passeport régulier, citoyen de la libre Angleterre et en outre, auteur célèbre. C'était Arthur Koestler.



Ci-dessus : Après plus d'un mois, une rumeur d'enthousiasme et de scandale court encore et ceux qui n'ont pu entendre les sermons du P. Riquet demandent qu'on les leur raconte...

Pourquoi tant de nervosité? La première explication est raciale. Koestler a les yeux mobiles et l'intelligence inquiète d'Israël. Natif de Budapest, journaliste à Berlin, auteur à Londres, il a déjà utilisé plusieurs langues et « brûlé » plusieurs pays. Il a été emprisonné en France par Daladier et en Espagne par Franco. A peine établi en Angleterre, il s'est précipité en Palestine pour y faire un reportage anti-britannique. A peine arrivé en France, il a dénoncé son traducteur au public. Où l'emportera demain cette fièvre? Peut-être finira-t-il par se suicider en quelque Brésil, comme son congénère Stefan Zweig?

Juif, antifasciste, anticommuniste, il concentre sur lui tous les feux des fanatiques. Anticommuniste, ce n'est pas assez dire. Communiste défroqué. Ce personnage maudit vit dans la crainte et exerce une fascination. De nos jours, il faut avoir été « du Parti » pour connaître une certaine réalité sociale. Mais il faut aussi en être sorti pour pouvoir porter sur elle un libre témoignage. Il faut enfin avoir survécu, matériellement et moralement, à

terroge passionnément les rares athlètes qui ont accompli ce tour de force. On attend d'eux des révélations, comme on en attendrait d'un ressuscité sur l'au-delà.

A vrai dire, Koestler lui-même est sorti mutilé de son évasion. Il a eu la force de se libérer du marxisme, mais non celle de le remplacer par une autre foi. Etranger à toute tradition, dédaigneux des religions établies, il propose seulement, à la fin de son livre « le Yogi et le Commissaire », d'« enseigner la contemplation dans les écoles, en même temps que la science et la gymnastique ». Une contemplation laïque, bien entendu. Voilà qui n'inquiètera pas beaucoup les adeptes de la religion de Moscou.

L'événement qui, en 1938, a décidé Koestler à quitter le parti communiste, c'est le procès de Boukharine. A l'époque, cet accusé qui se dénonçait lui-même et réclamait son propre châtement avait suscité dans le monde entier un écœurement. On cherchait la drogue ou la torture qui avait pu produire un tel abaissement. (Koestler a montré depuis dans « Le Zéro et l'Infini » comment la police, en utilisant simplement l'insomnie, la lumière artificielle et la dialectique, peut effectivement susciter des accès de mauvaise conscience chez un accu-

quel les défenseurs du système soviétique ne s'attardaient pas volontiers. Nous n'en sommes plus là. Un brillant professeur aux allures de sportif qui s'est habilement situé à la frontière du marxisme et de l'existentialisme, M. Merleau-Ponty, vient de soutenir, en réponse à Koestler, qu'un accusé peut être légitimement condamné, sans considération de ses intentions passées, en fonction des événements qui, par la suite, lui ont donné tort. (C'est ainsi, fait-il très justement remarquer, qu'en France les jurés de la Résistance ont apprécié l'action des collaborateurs).

D'après lui, l'accusé doit se rendre à la raison du plus fort, accepter de se voir jugé tel que d'autres l'ont vu et s'identifier à ce « fantôme ». Bien plus, il considère comme trahison toute opposition, même latente. « L'innocent », écrit M. Emmanuel Berl, voit son clou rivé. Il croyait n'avoir à répondre que de ses collusions éventuelles avec la « Gestapo »; elles n'intéressent qu'une justice bourgeoise. Du point de vue révolutionnaire, la question est de savoir si on doit le considérer dans l'avenir — comme un opposant, c'est-à-dire comme un traître. Le fait qu'il n'ait pas trahi en 1943 prouve-t-il au juge qu'il ne trahira pas en 1953? Or, c'est précisément cela qui l'intéresse. » Et il montre

une curieuse conséquence du système : si un innocent peut être réputé traître, par ce qu'il a, par la suite, fait de l'opposition, un traître effectif pourra au contraire être déclaré innocent « s'il a chanté assez vite des polinodies suffisamment cyniques ». En effet: nous en voyons des exemples tous les jours.

On reproche au parti communiste, poursuit M. Merleau-Ponty, d'user de la violence; mais les anti-communistes en usent aussi. Napoléon a exécuté le Duc d'Enghien et les Français tirent sur les Indochinois. Ce qui légitime la violence communiste, c'est qu'elle est exercée au nom d'une classe sacrée : le prolétariat, qui seule est capable de donner naissance à un véritable humanisme. On peut adresser des critiques au parti communiste. Il reflète tout de même nécessairement les masses populaires dont il se réclame et se compose. Les ouvriers ont raison d'y rester « puisqu'ils y sont ». Peut-être le système soviétique échouera-t-il finalement, peut-être y aura-t-il toujours des maîtres et des esclaves — mais dans ce cas l'histoire aura perdu toute signification.

Chacune de ces affirmations pourrait aisément être mise en question. Il y a des degrés dans la mouvance fol et dans la violence. A la nouvelle de l'exécution du Duc d'Enghien, Napoléon, rapporte Méneval, laissa échapper un brusque mouvement de surprise et de mécontentement. Il se crut obligé d'endosser la décision, mais resta jusqu'à la fin de sa vie, dit Madelin, « hanté dans sa conscience par cette odieuse affaire ». Prêtera-t-on de tels remords à Staline? Prématurément émancipés, les peuples coloniaux connaissent des violences pires que celles dont on les plaint. Le prolétariat, même urbain, n'est pas nécessairement communiste. Le prolétariat britannique, par exemple, est dans son immense majorité anticommuniste. En Russie même, la Révolution de 1917 a été faite par une minorité; et puisque le régime soviétique n'ose pas rétablir la liberté d'expression et de vote, il faut présumer qu'aujourd'hui encore il ne recueillerait pas la libre adhésion des travailleurs. Enfin, l'Histoire, dont on attribue maintenant l'évolution aux masses, continue à être faite par les chefs. Il ne suffit pas de se réclamer du peuple pour l'exprimer; cette attitude est même la première astuce recommandée par les manuels du machiavélisme moderne. L'esclavage capitaliste n'est pas le seul concevable; il est même peut-être le plus doux que l'Histoire ait connu... Mais examinons plutôt l'assertion centrale selon laquelle le prolétariat serait une classe sacrée.

On souffrances endurées par les ou-

vriers pendant les premières phases de la révolution industrielle leur donnaient l'auréole des martyrs. D'autre part, comme ils se trouvaient systématiquement exclus de l'Etat, aucune faute de celui-ci ne pouvait leur être imputée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les représentants du prolétariat sont, dans presque tous les Etats de l'Europe maîtres, partiellement ou totalement, du pouvoir. Or, on ne saurait jouer à la fois la carte de la puissance et celle de l'irresponsabilité. Nous avons maintenant le droit de critiquer les ouvriers comme on critiquait hier les bourgeois et de remarquer qu'ils n'ont pas jusqu'ici réussi mieux que leurs devanciers à gouverner dans l'intérêt général. Il nous est même permis de penser que la bourgeoisie, par sa culture plus ancienne et son expérience plus variée, est, pour quelque temps encore, mieux préparée au gouvernement des hommes. Enfin, si les Américains exagèrent peut-être en considérant qu'il ne saurait y avoir de démocratie sans capitalisme, il faut au moins leur accorder qu'une certaine différenciation sociale aide à concevoir et à pratiquer la liberté.

Tout ceci ne prouve aucunement que la classe ouvrière doit être exclue du gouvernement; il faut au

Ci-dessous : ... Le crime de lèse-prolétariat est aujourd'hui interdit par une loi non écrite, plus strictement que ne le fut jamais le crime de lèse-majesté. Même le Quartier Latin, si frondeur sous tous les régimes, n'ose pas s'y risquer.



contraire l'y associer en permanence, quand ce ne serait que pour parfaire son éducation. Mais il n'y a pas lieu de la faire bénéficier d'un nouveau messianisme, comme s'y emploient quelques bourgeois. François Mauriac affirmait il y a quelques jours que « la Sainteté moderne surgira de la classe ouvrière ». Que peut-il en savoir? L'esprit soufflé où il veut. Il est plus probable qu'il surgira des saints de « toutes » les classes. Pourquoi d'ailleurs opposer, dans un pays où il n'y a plus guère d'oisifs, une catégorie de travailleurs à une autre? « Ces gens-là finiront par me faire aller à la messe », disait le libre-penseur Stendhal de certains mangeurs de curés de son temps. « Ces gens-là finiront par me rendre fasciste », commencent à dire quelques démocrates saturés de démagogie.

Si le cas de M. Merleau-Ponty est intéressant, c'est parce qu'il exprime la pensée de beaucoup de jeunes gens dévoyés par la guerre, qui restent prêts à tuer ou à torturer au nom d'« absolus » arbitraires et provisoires. En vain leur rappelle-t-on (comme le fait M. Berl) que Robespierre cautionnait Danton peu avant de l'exécuter — ou que Staline a pactisé avec Hitler. Ils continuent à croire infaillibles les chefs qui usent d'un certain vocabulaire révolutionnaire. Aucun sens de l'ironie historique ne les protégeant, ils se jettent dans le fanatisme comme le phalène se précipite vers la flamme. Après avoir pris connaissance des pages où Koestler s'est efforcé de peindre dans toute son horreur le système répressif soviétique, un jeune normalien lui a écrit que cette lecture l'avait décidé à s'inscrire au parti communiste.

A ce sombre enthousiasme se mêle curieusement une peur : les merleaupontistes (ou merleaupontifiants?) trouvent que le fascisme n'était pas assez totalitaire; mais en même temps ils croient son retour improbable. C'est l'extrême-gauche ouvrière, force encore mal dégrossie, qui leur paraît, en notre temps, la mieux capable d'infliger ces névroses qu'on contracte en prison. Ils préfèrent donc ne pas l'affronter. Pour toutes ces raisons, le crime de lèse-prolétariat est aujourd'hui interdit par une loi non écrite, plus strictement que ne le fut jamais le crime de lèse-majesté. Même le Quartier Latin, si frondeur sous tous les régimes, n'ose pas s'y risquer. Cette ombre plane sur la colline qui porte le Panthéon, comme elle plane sur Notre-Dame.

LE DESSOUS DES CARTES

(Suite de la page 3).

actes, de quelques vices typiquement américains — jazzomanie, whisky-manie, dollarmanie, etc... — et être vu mis en quarantaine — par sa femme, ses amis, sa famille — une fois sa décision prise.

Quand, le lendemain matin, Herr Müller lit les compte-rendus des journaux communistes, il ne peut s'empêcher de ricaner doucement, ni de s'étonner tout de même du zèle, et du prosélytisme avec lequel les critiques dramatiques louent la pièce de Constantin Simonov. Celle-ci, déjà donnée en représentation dans toute la Russie, doit être tournée en studio, publiée et probablement lue dans les écoles. A cette vision en succède une autre : Herr Müller s'imagina le dialogue américano-russe, au Conseil de Contrôle, entre les commandants des deux zones. Il imagine ensuite quelles peuvent être les pensées des quatre commandants, lorsque ceux-ci s'interrogent sur l'état véritable de la mentalité allemande, en ce blème printemps de 1947.

HITLER ET LE CHRIST.

Lorsqu'il développe ce problème, Herr Müller se dit parfois que l'« idéal démocratique » n'a aucune chance de s'implanter vigoureusement dans l'Allemagne de demain. Le limon totalitaire continue à nourrir l'âme germanique. Ni le mysticisme du Führerprinzip, ni l'orgueil national, ranimé par les défauts de l'administration quadripartite, ni l'espoir d'une revanche, sous quelque forme que ce soit, n'ont été tués par l'amertume de la défaite. Herr Müller se rappelle avoir entendu récemment cette profession de foi qu'un prêtre laissait tomber du haut de sa chaire : « Une désertion comme le Christ en a connu, lorsque ses disciples l'abandonnerent, Adolf Hitler n'en aurait jamais fait l'expérience, car ceux qui le suivaient étaient tous prêts à mourir avec lui... »

Au fond, le seul que nous sachions pleinement apprécier, parmi les principes démocratiques, déclare-t-il parfois, c'est la relative liberté de parole dont on jouit dans les zones occidentales. Non seulement les partis politiques peuvent s'exprimer avec une entière franchise, non seulement les communistes peuvent mener une propagande qui vise, entre autres choses, à faire abolir cette tolérance dans le régime qu'ils préconisent, mais des personnages officiels s'en servent pour traiter les occupants avec une rudesse dont ceux-ci n'ont peut-être pas toujours conscience.

A ceux qui accueilleraient cette déclaration avec un petit air de bon

**ABONNEZ-VOUS A
"EUROPE-AMERIQUE"****Belgique et Congo Belge :****1 an : 300 Frs ; 6 mois : 150 Frs****Abonnement spécial par avion****au Congo Belge : 1 an : 622,40 Frs****6 mois : 311,20 Frs****C. C. Postaux 302.68**

te, Herr Müller se réserve de citer en exemple l'attitude du Dr Joseph Baumgartner, ministre de l'Agriculture de l'« Etat » de Bavière.

— Prenez le cas de Baumgartner. Il y a un mois, il tenait une conférence avec d'autres chefs du parti de l'Union socialiste-chrétienne de Bavière. De son attitude personnelle à l'égard de quelques problèmes, il ne fait aucun mystère. Discute-t-on du ravitaillement de la zone britannique et des autres Etats de la zone américaine ? Voilà notre Baumgartner qui commence par rappeler qu'il a ordonné aux paysans bavarois de ne pas livrer le surplus de leur production. Il ajoute tout aussitôt qu'il a dit aux Américains qu'il refusait d'obéir à leurs ordres. Et notez que sa position est très forte : s'il existe, aujourd'hui, un ministère de l'agriculture pour la Bavière, que lui, Baumgartner, dirige au doigt et à l'œil, c'est parce que les Américains l'ont voulu ainsi... C'est pourquoi, même quand il les accable de son ironie, ou lorsqu'il y va d'un petit couplet antisémite — «*Meine Herren*, j'ai été obligé, à mon grand regret, d'assister au congrès juif de Bad Reichenhall... et je dois avouer que la chose qu'il m'a été le plus agréable d'entendre au cours de ce congrès a été la résolution unanime de ses membres de quitter l'Allemagne... » — les autorités militaires ne peuvent l'arrêter, ni le destituer, ni censurer ses discours non publics. Quelle est la portée des incidents de ce genre, qui se multiplient chaque jour ? Tout simplement ils démontrent que notre façon de surmonter la défaite consiste actuellement, faute de mieux, à prendre, dans l'arsenal de la démocratie, les armes qui nous conviennent... Les Baumgartner d'aujourd'hui et de demain ont retenu, dès leur première leçon de démocratie, que l'opposition bien comprise peut, le cas échéant, se tailler la part du

ENTRE DEUX CONFERENCES.

Suivons discrètement Herr Müller dans les détours de sa vie privée. Il habite près de Charlottenburg, une vaste chambre où les commodités essentielles ont été installées. C'est un homme grand et maigre, aux cheveux blonds et aux yeux gris. La quarantaine un peu passée. En 1941, avant d'être incorporé à la Wehrmacht, il était à la *Dresdner Bank*. Présentement, il est employé municipal, ce qui, les choses étant ce qu'elles sont, constitue une situation parfaitement honorable, sinon de tout premier plan. Ajoutons que, pour ceux qui possèdent un tant soit peu le sens pratique, avoir un pied dans l'administration équivaut à disposer d'un certain pouvoir, d'une autorité incontestable dans un petit nombre de cas précis. Or, l'influence se paie un très bon prix. Comme la plupart des Berlinoises, Müller poursuit une activité clandestine, parallèle à son activité officielle. Disons-le crûment : il alimente, selon ses capacités, le marché noir des actes administratifs.

Son existence, ainsi, se poursuit sur un double plan. L'un des avantages de cette situation consiste à pouvoir observer, d'une position absolument privilégiée, l'évolution des esprits. Or, quelque chose l'a frappé, immédiatement avant, et pendant la Conférence de Moscou. Ce quelque chose, qu'il hésitait au début à définir, ce fut l'anxiété irraisonnée, les brusques alternatives (généralement peu justifiées) d'espoir et de désespoir que manifestaient Berlinoises et Berlinoises.

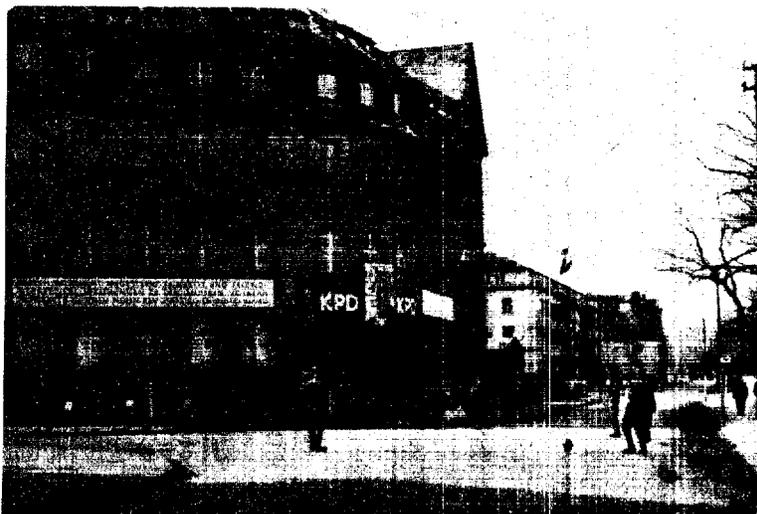
Il convient, ici, d'éclaircir quelque peu ce que peuvent être les idées d'un homme comme Müller. Elles sont, avant tout, conditionnées par l'atmosphère d'intrigue qui baigne les rapports entre les habitants des différents secteurs de la ville. Bien des Allemands, dans la position de Müller, en savent plus long sur les administrations

occupantes, que les services de renseignements qu'entretient chacune d'elles. Certains bureaux militaires s'ouvrent à leurs subordonnés allemands avec une franchise totale, sans rien leur cacher de leur politique. Il y a ainsi, quelques dizaines de milliers de privilégiés — le plus souvent des hommes de partis — qui se tiennent mutuellement au courant de leurs découvertes, en déduisant certaines conséquences d'ordre pratique, et entament des campagnes de propagande chuchotées dont il est rare qu'on ne trouve pas trace dans les polémiques entre les journaux des quatre secteurs.

Berlin, à son tour, informe les centres régionaux des administrations zonales. Il s'agit donc, en somme, d'un dispositif dont les antennes captent les informations les plus sûres à leur source même, et qui les retransmet — grâce, en partie, à l'infrastructure régionale des partis — dans toutes les directions. Les avantages pratiques d'une telle organisation sautent aux yeux. Supposons par exemple que des renseignements d'une certaine nature ont pu être recueillis, et vérifiés par recoupement. Ils concernent, mettons, la région de Hambourg. Or, lesdits renseignements font connaître une situation qui n'est pas du goût de certains chefs politiques, ou encore font entrevoir que les autorités militaires vont prendre des mesures qui altéreront cette situation dans un sens peu souhaitable. Il devient très simple, dès ce moment, de contrarier la marche des événements en organisant, à Hambourg et dans la région, des contre-mouvements qui rendront l'exécution des mesures envisagées très difficile, sinon impossible.

Mais, dans ce cas, l'on a affaire à

Ci-dessous : Weimar, dans la zone russe : le siège du parti communiste local.



LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE...

Le plus vivant des magazines contemporains, « EUROPE-AMÉRIQUE » de Bruxelles, est interdit de vente en France.

Alors, ces palabres sur la liberté de la presse ?...

GALTIER-BOISSIÈRE
« Mon Journal dans la drôle de Paix ».

une redoutable organisation clandestine, probablement d'inspiration nazie, une sorte de réseau secret qui, une fois dépisté, aura perdu toute efficacité ? Même pas. Au maximum, une alliance de fait entre les partis et l'administration. Toute l'administration allemande, qui dispose aujourd'hui d'une certaine autorité exécutive, et qui désire accentuer son rôle dans les affaires allemandes. Au surplus, il n'y a rien là que de très prévisible. D'autre part, cette brève description est extrêmement schématique. Des facteurs plus complexes interviennent. Une rivalité latente sépare certaines administrations. La césure zonale est plus nette entre le secteur américain de Berlin et Leipzig, qu'entre la municipalité et la Ruhr. Tout cela forme néanmoins une chaîne de volontés plus serrée qu'il n'y paraît, et d'aussi modestes engrenages que Herr Müller sont convaincus qu'après avoir renouvelé la ruse d'Horace, et séparé ses vainqueurs, l'Allemagne émergera brusquement aussi unie, moralement, que si elle avait échappé jusqu'ici à la « zonification ».

RUMEURS ET PANIQUE.

Mais, tout assuré qu'il se dise de l'avenir, Herr Müller se sent parfois décontenancé devant l'attitude de la

masse, toujours à la merci d'un rumeur, d'un slogan ou de tout autre événement incontrôlable. La foule berlinoise, qui ignore superbement ces arrangements mi-clandestins, témoigne de réactions curieuses mais violentes. Ainsi, vers la fin de la Conférence de Moscou, le bruit se répandit que les Alliés occidentaux allaient évacuer Berlin, à une date fort rapprochée.

Une sorte de panique s'abattit sur la ville. Les cours du marché noir firent un bond de plusieurs points. On se mit à multiplier les témoignages d'après lesquels des familles américaines avaient déjà terminé leurs préparatifs de départ. L'imagination populaire colora la version de l'événement en divisant celui-ci en trois étapes successives. La première, qui venait d'être franchie, consistait en l'émission d'une « alerte ». La deuxième, qui était en cours, prévoyait l'achèvement des préparatifs, tant du côté militaire que civil. Enfin, la troisième étape n'était rien d'autre que le départ lui-même. Comme il fallait trouver une justification à cette rumeur (sans doute lancée par d'avisés spéculateurs du marché noir), on la chercha dans la déclaration du général Marshall sur l'éventualité d'une division plus rigide de l'Allemagne, en deux « sphères » complètement fermées l'une à l'autre. « Cela signifie tout bonnement, estimait-on, que le Conseil Quadripartite sera dissous, et que les délégations, suivies des détachements d'occupation, rentreront dans leurs zones respectives. Berlin sera alors tout à fait intégré à la zone russe ».

Cette agitation dura plusieurs jours, et marqua la transition entre la « température » de l'Allemagne avant et après la conférence de Moscou. Herr Müller ne se trompa point sur sa signification précise...

— Considérons, se dit-il, les changements qui sont intervenus après 7 semaines de négociations. En apparence, il n'y en a aucun. Pourtant, la Conférence revêt une importance particulière, et marquera sans doute un tournant très brusque dans notre situation. En effet, nos occupants nous ont montré qu'il leur était impossible de s'en-



Ci-dessus : Plus de 150.000 personnes écoutent Adolf Kummernuss, chef des syndicats de Hambourg, exposer que « les dernières limites de l'endurance humaine étaient atteintes !! »...
Que les Anglais y prennent garde : la faim justifie les moyens.

ment capital, la leçon dont nous ferons notre profit. En attendant, sur quelles bases fonder notre action ?

» Nous devons, sans modifier notre attitude à l'égard des autres occupants, nous mettre unanimement, et sans tarder, du côté du manche. L'expérience de ces deux premières années nous indique dans quel sens. Quelle est la puissance qui a consacré, jusqu'ici, les plus grands efforts, la volonté la plus opiniâtre à nous attirer à elle ? Quelle est la puissance qui exerce sur nos destinées l'emprise la plus forte ? Quelle est la puissance avec laquelle nous sommes les plus enclins à nous entendre, tant sur le terrain politique que sur le terrain moral ? L'U.R.S.S., sans aucun doute.

» On nous dit : « l'U. R. S. S. exerce une telle pression sur notre frontière orientale que cette pression appelle, à son tour, une contre-pression. Les théoriciens du *Lebensraum* disent que rien n'est changé, et que notre avenir est toujours à l'Est. Mais ils oublient que si nous

parvenons à recouvrer notre puissance en quinze ou vingt ans, la puissance soviétique aura acquis dans le même temps un monstrueux développement. Notre avenir est donc dans le couple Allemagne-U.R.S.S. Après nous avoir traités avec rudesse, à la prussienne, les Russes sont maintenant les défenseurs de notre unité politique, et de notre unité territoriale à l'ouest de Berlin. Ils nous comprennent admirablement, et font notre jeu, après nous avoir posé leurs conditions.

» Sur le plan diplomatique, ils sont parfaitement à même de faire échec aux Anglais et aux Américains. Dans les zones occidentales, la liberté de certaines institutions politiques a rapidement provoqué le chaos. Les Américains et les Anglais ne sont pas les seuls à commander. De plus, leur planisme est d'une efficacité fort discutable, et leurs ressources « inépuisables » n'ont pu empêcher qu'une crise de ravitaillement comme on n'en avait plus vu depuis un siècle fasse rage depuis Hambourg

jusqu'au lac de Constance. Les efforts et la peine qu'ils se donnent pour remettre l'industrie en état de marche ne donneront quelque résultat qu'après 1950. Bien entendu leur politique nous agrée, pour l'instant. Mais dans quelques années, il sera temps pour nous de tirer les marrons du feu, et de favoriser l'alliance politique avec la Russie, par tous les moyens dont nous disposerons.

» Par conséquent, et à moins que cette situation change à la base dans un proche avenir, nos jeux sont faits. Un peuple moins sûr de son destin hésiterait sans doute. Mais nous abandonnons notre mise avec confiance... »

Et Herr Müller, quand il veut convaincre un sceptique, ressert l'histoire de ce savant allemand impliqué dans un procès de dé-nazification et qui, lorsque le substitut réclama contre lui une peine de travaux forcés, sortit tranquillement de ses paperasses une invitation de six pays différents le conviant à poursuivre ses expériences dans les conditions les plus alléchantes... Aussi bien, pourquoi la « question allemande » ne deviendrait-elle pas finalement une annexe de « la question russe ? »



DANS CE NUMÉRO

**QUO VADIS
GÉNÉRAL
DE GAULLE ?
PAR LÉON BLUM**

STAT

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9

Next 1 Page(s) In Document Exempt

Approved For Release 2006/09/25 : CIA-RDP83-00415R000400010042-9